



Shelf No

44692/30



GIVEN BY

Estate of Miss E. P. Peabody
Aug. 20, 1894.

BOSTON ENG 50

PHILIP & SOLOMONS
BOOKSELLERS,
Washington.

D NOV 12

S. FEB 14

1916

MAY - 3

J MAR 3

J. NOV 9



Digitized by the Internet Archive
in 2014

PABLO

OU

LA VIE DANS LES PAMPAS



58/

PABLO

OU

LA VIE DANS LES PAMPAS

PAR

M^{ME} EDUARDA M. DE GARCIA

AVEC UNE LETTRE DE

M. E. LABOULAYE,

de l'Institut.

PARIS

E. LACHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

4, PLACE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS, 4.

—
1869

Lock

Estate of Miss E. P. Peabody
Aug. 20, 1894

WILLIAM L. PEABODY
ATTORNEY AT LAW
NEW YORK

A MADAME

EDUARDA M. DE GARCIA



CHÈRE MADAME,

Votre *Pablo* m'a donné une des plus vives jouissances qu'un livre puisse procurer ; il m'a fait vivre dans un pays que je n'ai jamais vu et que probablement je ne verrai jamais ; il m'a fait com-

prendre des sentiments et des passions qui n'ont ni la même ardeur ni le même aspect sous notre froid climat. En deux mots, votre roman a une saveur tout espagnole et tout américaine ; on y voit la Pampa, son inexorable sérénité durant le jour, son animation durant la nuit ; on s'intéresse à Pablo, à sa bien-aimée, à sa mère ; on vit avec le *gaucho malo*, on est tiré de la vie commune, de l'ennui de tous les jours.

Je ne doute pas que votre roman ne fasse, sur de plus jeunes lecteurs, l'impression que j'en ai reçue ; et le moyen quand on est ému de ne pas reconnaître le talent de l'auteur. Il est d'autant plus grand qu'on oublie l'écrivain pour ne voir que ses personnages. Recevez donc tous mes compliments pour ce début littéraire, et permettez-moi de croire qu'avant d'écrire en français, vous avez déjà écrit en espagnol. Il y a dans *Pablo* des paysages et des dialogues qui trahissent une main exercée. Un novice n'a pas le trait aussi hardi.

Quoi qu'il en soit, recevez, chère Madame, tous
mes compliments et toutes mes félicitations, et
croyez-moi, avec une parfaite sympathie,

Votre tout dévoué serviteur,

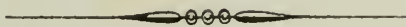
ED. LABOULAYE.

Glatigny, Versailles, 12 juin 1868.

PABLO

OU

LA VIE DANS LES PAMPAS



A MON AMI

DON JACOB BERMUDEZ DE CASTRO

Ile-Adam, 5 avril 1868.



CHAPITRE PREMIER

LA PAPELETA (1)

Une plaine large et ouverte se déroule en vaste savane de part et d'autre. Le regard embrasse partout un immense horizon, dont la ligne bleuâtre va se confondre

(1) *Papeleta*, certificat d'exonération du service militaire.

avec celle du ciel. Ce ciel, d'un bleu foncé, n'a pas l'ombre d'un nuage sur l'azur implacable de sa voûte gigantesque.

C'est l'heure du midi. Le soleil de l'hémisphère austral dans toute sa force darde ses rayons de feu sur la terre. La chaleur est accablante, le silence absolu.

La *Pampa* paraît sommeiller, tout se tait à pareille heure dans l'immense désert.

Une herbe courte et dure, à moitié desséchée par la chaleur, couvre le sol, et de distance en distance, des chardons colossaux et décharnés lèvent avec peine leurs têtes chauves.

Pas un souffle n'agite cette masse de flocons blancs et soyeux, que la plus légère brise emporte à de si grandes distances, et qui, pareille à de la neige, va s'amoncelant par couches successives, à mesure que la plante se dessèche.

Le terrible *pampero*, compagnon de l'hiver, est absent ; le vent du sud-ouest a encore du chemin à faire.

Pas un arbre à l'ombre duquel le voyageur fatigué puisse goûter un moment de repos ; seul le nopal d'un vert olivâtre lève de loin en loin fièrement sa branche

vers le ciel, auquel il a l'air de porter défi par la droiture et l'élévation de cette tige unique qu'une fleur d'or couronne.

Ces nopals rendent le paysage encore plus nu, la solitude encore plus visible; placés là comme des jalons pour l'œil humain, ils lui servent à mesurer, à se rendre compte de l'immensité qui l'entoure. Telle la mer nous paraît bien plus vaste au moment où nous voyons surgir à l'horizon le mât d'un vaisseau.

Il y a encore de l'ébauche dans cette nature gigantesque et sévère, dans cette terre plate et sans pente, dans ce sol mou et nu, dans lequel les grands arbres n'ont pas encore eu le temps de pousser, et que les eaux, indécises dans leur cours, inondent tantôt en masses énormes, ou laissent tantôt à sec.

Pas un oiseau ne sillonne de son aile rapide à l'heure terrible du midi cette pampa déserte et silencieuse, véritable océan de lumière. Le vanneau et le yaja se cachent alors sous l'herbe épaisse et desséchée où ils bâtissent leur nid, car là-bas, à défaut de grands arbres, les oiseaux du ciel s'abritent par terre dans le *pajonal*, cette forêt en miniature des pampas.

Tout se tait à pareille heure dans ces vastes solitudes. La *gazelle* folâtre, blottie paresseusement, rêve sous les hautes herbes ; le cabiais sommeille au soleil au bord de la lagune, et la vache tigrée, de son pas mesuré, marche tranquille et dédaigneuse à côté du cheval fougueux et piaffant avec lequel elle partage sa nourriture.

A l'heure du midi la pampa n'appartient qu'au soleil. Les embrassements prolongés de ce bien-aimé jaloux et implacable dessèchent cette terre inféconde.

Le contraste entre ce sol immense et les bêtes qui l'habitent a quelque chose de frappant. Toutes ces créations paraissent, et sont en réalité, rachitiques et mesquines pour le vaste cadre dans lequel elles se meuvent. Ces savanes ouvertes, cet horizon sans bornes, que l'œil a de la peine à saisir, vous font involontairement rêver au mastodonte gigantesque, au colossal mégatérium. Et malgré lui, l'homme qui se trouve rapetissé, écrasé même par l'immensité qui l'entoure, sent que cette terre a encore besoin du repos des siècles.

Qui sait?... Il y est peut-être venu trop tôt.

Cette nature puissante agit d'une façon étrange sur l'organisation humaine. Les faibles sont comme anéantis

par cette atmosphère trop vivifiante, que l'on nomme là-bas *air libre* ; tandis que les natures robustes et vraiment supérieures, une fois en contact avec cet air pur et tonifiant, qui traverse tant de solitudes sans rencontrer un seul obstacle, éprouvent un surcroît de vitalité qui réagit sur tout l'organisme.

Ce qui a lieu dans le monde physique se répète dans le monde moral : le faible y succombe, la force seule triomphe.

Dans cette mer immobile, comme dans celle que les ondes agitent, les objets deviennent visibles à une très-grande distance. Aussitôt qu'un point noir apparaît à l'horizon, l'œil le saisit. Peu à peu l'objet se rapproche, se dessine et prend forme.

Deux bœufs de taille moyenne et de couleur roussâtre s'avancent à pas lents, traînant une charrette. Cette charrette, de forme carrée, un peu élevée, et recouverte par le haut d'un toit de chaume un peu évasé vers le devant, a tout l'air d'une chaumière ambulante.

Les bœufs marchent lentement et comme à l'aventure, s'arrêtant çà et là, nonchalamment. Ils n'ont pourtant pas

l'air d'avoir fait une longue course, car, malgré la chaleur accablante du jour, leur poil lisse et satiné ne fait pas un seul pli, n'a pas la moindre trace de moiteur.

Cependant ces bœufs paraissent savoir ce qu'ils font, et, quoiqu'ils ne soient dirigés que par leur bon vouloir, on s'aperçoit que, s'ils s'arrêtent négligemment à chaque instant pour brouter l'herbe à moitié desséchée qu'ils ne dédaignent pas, ils ont bien l'intention de continuer leur route, et que cette route leur est connue. Pas la moindre hésitation dans leur marche; ils s'arrêtent et reprennent leur pas lent et mesuré comme deux bons camarades, et, sûrs d'eux-mêmes, ils avancent toujours sans se presser, regardant de leurs grands yeux voilés le saurien rampant et le vanneau blotti sous l'herbe. L'oiseau de la pampa ne se dérange nullement à leur approche, et, quoique la charrette, à chaque tour de roue, fasse entendre un bruit aigu et prolongé, il se tient tranquille dans son nid, ou continue de marcher en sautillant sur ses longues échasses, comme si de rien n'était.

Langoureusement couché sur son dos, au fond de la charrette, dort ou paraît dormir un homme dont le visage est couvert par un pan de son *poncho* qu'il a soi-

gneusement accroché à un des côtés de la charrette pour éviter la trop vive lumière.

Il est jeune, n'en doutez pas, car ses formes sveltes et même un peu grêles ont dans le repos ce gracieux abandon, cette pose souple et facile qui n'appartient qu'à la première jeunesse.

Pour habillement, il porte une mante (chiripà) à raies rouges et bleues, qui dessine à merveille sa taille fine et cambrée; une chemise blanche en toile grossière et un pantalon à la mamelouck, ample et flottant, garni d'un large effilé; le tout tient par un ceinturon de cuir agrafé sur le côté par des piastres d'argent. Ses pieds, petits et bien faits, que le soleil caresse un peu trop vivement, sont chaussés d'un bas de cuir collant, qui fait valoir sa cheville fine et bien modelée.

Mollement bercé par le mouvement égal et cadencé de la charrette, le jeune Gaucho se tient immobile depuis longtemps. Il est dans cet état de demi-sommeil si doux à l'homme, alors que sa pensée mêle dans une lueur crépusculaire et transparente la réalité au rêve, le sommeil à l'aspiration.

La charrette marche toujours...

Où va-t-elle ?

Quel est cet homme qui dort ?

Que fait-il ?

D'où vient-il ?

Pourquoi ces bœufs ont-ils l'air d'errer ainsi à l'aventure ?

C'est pourtant bien simple. Ces bœufs-là connaissent leur chemin, et leur maître n'est pas pressé, car un Gaucho ne l'est jamais, et la preuve c'est que, s'il voulait accélérer le pas traînant de son paresseux attelage, il n'aurait qu'à tirer la courroie qui pend au milieu du toit de chaume et qui correspond avec l'immense aiguillon qui sort par la partie supérieure du devant de la charrette. Le plus léger mouvement et la pointe acérée placée au bout de la flexible *tacuara* (1) irait aiguillonner alternativement les flancs des paisibles *colorados*.

Où va-t-elle ?

A la *querencia*.

Hélas ! dans la langue française et dans aucune autre que je sache, le mot *querencia* ne peut se rendre avec

(1) Immense roseau.

exactitude. Littéralement traduit, *querencia* veut dire l'endroit aimé, c'est-à-dire la demeure, le *home* des Anglais; mais les Gauchos n'emploient ce mot-là que parlant des bêtes. C'est peut-être que l'être errant par nature et par force, l'habitant des pampas, le Gaucho nomade destiné à vivre tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, ne peut avoir, n'a pas de *querencia* à lui.

Qui il est ?

C'est un homme jeune, vigoureux, plein de force et de vie, et de plus amoureux.

Son nom est Pablo. Il vient de voir la femme qu'il aime et il rêve, il est heureux.

Il rêve à la jeune fille qu'il aime, à la belle Dolores qu'il vient de voir et qu'il aime comme on aime à dix-huit ans, d'un premier amour.

Va-t-il à la *querencia* ? Non, car s'il y a une *querencia* pour lui, c'est l'endroit d'où il vient : la maison de Dolores.

Son rêve dit ainsi, il n'a pas hâte de le finir : — Elle est belle ! trop belle !... Elle me rend fou quand je la regarde, et si elle parle, sa voix retentit dans mon cœur comme un écho... Il me semble parfois que je ne l'aime

pas, et que si je pouvais, c'est du mal que je lui ferais... Je pourrais la briser entre mes bras...

Et elle, pense-t-elle jamais à moi?... Elle est riche, je suis pauvre... L'*estancia* du fédéral son père a peut-être plus de quatre mille têtes de bétail... Pauvre fou... à quoi penses-tu!...

Une nouvelle image chasse de sa pensée toute ombre douloureuse. — Je viens de la voir, se dit-il, sur la porte de la maison blanche, entourée de ses colombes, et jamais le ciel ne m'a semblé plus transparent, plus bleu!...

Comme mon cœur battait lorsque, s'approchant de moi pour voir mes pastèques, qu'elle touchait de sa main si petite, elle me dit de sa voix d'enfant : Bonjour, Pablo, et ta mère Micaela ?

J'ai répondu : Elle va bien, et ça été tout... Je ne pensais qu'à la regarder... Un souffle m'aurait fait tomber... La mort doit ressembler à ça...

Un soupir profond s'échappa de la poitrine du Gaucho. Les bœufs marchaient toujours...

Des pas de chevaux se firent entendre au loin. Le jeune Gaucho, se mettant subitement sur son séant, dérange, par son mouvement brusque, le pan de poncho qui lui

masquait le jour. La lumière l'aveugle au premier moment, et, pour en adoucir la force, il met la main en travers sur son front, comme une visière, ce qui lui permet de plonger ses regards plus au loin.

L'homme de la pampa, comme le marin, voit à de longues distances, et son regard est toujours sûr.

Ce qu'il aperçoit le trouble à tel point, qu'il se redresse complètement comme touché par un ressort, et agite avec violence la corde de son aiguillon.

Le docile attelage comprend, et part au trot sans délai. — C'est une *partida* (1), dit-il d'un accent nerveux, tout en fouillant avec agitation dans les poches de son ceinturon. Ce n'est pas une arme meurtrière qu'il cherche; son couteau reste tranquillement dans sa gaine, coquettement posé de travers dans sa ceinture.

Il n'a pas l'intention de faire résistance, et du reste il ne le pourrait pas à lui tout seul en face de six hommes. D'ailleurs, pour un Gaucho, l'autorité est une chose qu'il n'aime pas, qu'il ne comprend pas, mais devant laquelle il cède toujours momentanément.

(1) Patrouille de racoleurs.

La charrette trotte, gagne du chemin ; mais c'est en pure perte.

La *partida* approche, et déjà la voix du chef qui crie *halte* se fait entendre. Heureusement Pablo a trouvé ce qu'il cherchait. Il était temps. C'est un papier plié en quatre. Debout, un bras appuyé contre un des côtés de la charrette, il se tient immobile ; son front est soucieux, il ne paraît nullement rassuré par le papier qu'il cherchait et qu'il étreint d'une main nerveuse entre ses doigts longs et effilés.

Il est beau en ce moment, le jeune Gaucho. Quelques mèches de cheveux, longues et légèrement bouclées, d'un noir mat et sans reflet, tombent sur un front pâle plus blanc que le reste de la figure. Ses yeux, d'un brun foncé, fendus en amande, ont en ce moment une expression étrange, un mélange indéfinissable d'inquiétude et de tendresse, noyés qu'ils sont encore dans le fluide enchanteur de son amoureuse rêverie. On dirait que ses yeux ne voient qu'à demi ce qu'ils regardent, ils n'ont l'air qu'à moitié réveillés à la vie réelle. Parfois, quand l'orage gronde, que sur nos têtes l'air s'épaissit et les nuages s'amoncellent en noirs et épais tourbillons, un côté du ciel reste clair et

limpide, teint encore d'azur comme si la lumière ne cédât que lentement et à regret sa place à l'ombre.

On entoure la charrette, on l'arrête brusquement, et le sursaut qu'elle fait, fait trébucher Pablo, dont le mâle visage annonce alors une véritable frayeur.

Six hommes à cheval entourent la charrette. Leur accoutrement bizarre offre le plus pittoresque mélange de l'habillement militaire européen et du costume gaucho. Ils ont le *chiripà* américain et le pantalon flottant ; mais avec cela, ils portent le képi du soldat français et des jaquettes plus ou moins déchirées et bigarrées. Une frange d'or par-ci, une broderie par-là, paraissent indiquer leur hiérarchie militaire ; mais il ne faut pas toujours s'y fier ; ces gens-là s'habillent comme ils peuvent, non comme ils veulent. Armés d'une épée courte et rouillée, qu'ils portent de côté, quelques-uns d'entre eux ont en plus une carabine passée en bandoulière sur le dos. Les chevaux qu'ils montent sont petits, maigres, aussi sales et aussi mal étrillés que leurs maîtres. Cependant, ces piètres montures feront encore dans la journée une dizaine de lieues, si c'est nécessaire, sans boire ni

manger. Le cheval du Gaucho, comme son cavalier, est dur à la peine.

A les voir se jeter à l'improviste sur Pablo d'un air menaçant et fier, à les voir dételé les bœufs et forcer leur maître à descendre, on les aurait pris volontiers pour une troupe de bandits. A leur aspect bigarré, déguenillé et hétérogène, un Européen se serait cru en présence des *bravi* des pampas ; mais nous autres Argentins, nous savons à quoi nous en tenir sur ce point. Sous cet aspect repoussant que l'incurie et la pauvreté rendent presque hideux, nous reconnaissons sans peine le paisible habitant de nos campagnes transformé en représentant officiel de l'autorité.

Chose étrange ! dans nos villes, autorité veut presque toujours dire civilisation, supériorité, raffinement, culture. A l'ombre de cet autorité-là, croissent et se développent des théories politiques qui sont à peu près la dernière expression de l'idéal présent de l'homme en matière de gouvernement.

Les partis, les révolutions peuvent pendant un certain laps de temps rendre les lois du pays plus ou moins draconiennes au profit des uns et au détriment des au-

tres, mais jamais, même pendant nos plus grands orages sociaux, l'idée républicaine n'a cessé de faire battre tous les cœurs à l'unisson, incarnée qu'elle se trouve pour ainsi dire en nous, par la tradition, par la pratique, et surtout par l'amour de l'égalité.

Contraste frappant ! Soyez de nos villes, avancez dans nos campagnes, cette autorité même représentera de suite autre chose : la brutalité y règne, la seule loi, c'est la force.

Et cependant, quoi qu'on en dise, le Gaucho n'a rien de féroce dans sa nature : il n'est qu'indolent et sauvage.

— Approchez ! dit à Pablo d'une grosse voix un peu avinée celui que l'on nommait le commandant, et qui pourrait bien l'être, car il porte un chapeau de paille et un *poncho*, objet de luxe inconnu à ses compagnons.

Sans dire un mot, Pablo approche du commandant, toujours à cheval, et, de la main droite, lui tend sa *papeleta*.

Le commandant la prend en silence, fait semblant de la lire pendant quelques instants, et la déchire tranquillement en disant d'un ton calme :

— C'est très-bien... mais le gouvernement a besoin de monde, que diable !... Allez, montez !

Pablo reste muet, sans oser dire un mot, et avant qu'il ait eu le temps de formuler une pensée, de faire un geste, un des hommes de la *partida* l'a pris par le bras et l'a fait monter en croupe derrière lui, sans lutte ni résistance de sa part.

— Marche ! dit le commandant à son monde, et la nouvelle recrue est engagée.

Pablo lance un regard d'adieu à ses bœufs, à sa charrette, pense à sa mère, à celle qu'il aime, et disparaît bientôt dans un tourbillon de poussière.

Le voilà parti...

Où va-t-il ?

Se battre...

Contre qui ?

Il l'ignore...

Cela lui est égal !

Reviendra-t-il ?

Peut-être jamais.

Le voilà perdu dans cette immense pampa, avec ses espérances, ses illusions, ses regrets, son amour, sa jeunesse...

Les bœufs retrouveront bien leur *querencia*; mais lui?...

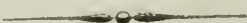
Le soleil couchant enflammait de ses rayons d'or la vaste plaine, la brise commençait à souffler, et les *colorados*, libres de leur attelage, marchaient à pas lents, d'un air réfléchi et comme attristés, vers le nord-est.

Ils regagnaient seuls leur *querencia*.

Le Français sait qu'à un moment donné il appartient à son pays ; depuis qu'il a l'âge de raison, il comprend que d'une manière ou d'une autre il se doit à sa patrie. Chez nous, rien de pareil. Nos législateurs ont horreur de la conscription ; mais aussitôt que le gouvernement *le veut, quand il le faut*, le pauvre *Gaúcho* est sujet à la *razzia* de cette autorité qui le fait prisonnier au nom de la loi. Il faut qu'il aille combattre en faveur d'une liberté qui cesse pour lui juste au moment où il s'agit de la défendre. De là leur idée fixe que les gens de *la ville* ont deux lois, une pour eux-mêmes, et une pour la campagne.

Qui sait?... peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort à leur point de vue...

Hélas ! la civilisation se présente toujours à leurs yeux sous la forme militaire. Est-il si étonnant qu'ils la méprisent autant qu'ils la haïssent?...



CHAPITRE II

LE FOGON

Il fait nuit, une de ces nuits douces, embaumées des pampas. Le ciel est parsemé d'étoiles brillantes, si rapprochées les unes des autres qu'on dirait une immense plaque de diamants. Les étoiles filantes, si communes pendant nos belles nuits d'été, se succèdent avec une

rapidité merveilleuse, laissant toujours à leur suite un sillon lumineux. La croix du Sud brille de son plus vif éclat au haut du firmament. Cela nous indique que la nuit n'est pas encore avancée dans sa carrière.

Le yaja fait entendre par intervalles son cri mélancolique et plaintif. Les nuits des pampas sont aussi douces, aussi belles que les journées sont accablantes et monotones. Le ciel, qui pendant le jour pèse sur nous comme une coupole de bronze, nous envoie la nuit ses consolations les plus efficaces. Douce lumière, humidité bienfaisante. Amour et fécondité. Le silence même prend un tout autre caractère pendant la nuit; on y entend des bruits vagues et mystérieux qui n'ont rien d'effrayant et qui éloignent même toute idée d'abandon. L'homme sent la vie autour de lui; tout paraît renaître dans le vaste désert. Pas de sinistres hurlements de bêtes féroces, pas de reptiles malfaisants aux couleurs éclatantes, habitants inévitables des forêts tropicales. La sévère nudité de nos plaines ne recèle dans son sein aucun des épouvantables produits des latitudes encore plus aimées du soleil. La nature n'a pas fait pour nous de ces efforts de beauté qui lui coûtent toujours quelque monstruosité.

La nuit, le voyageur peut dormir tranquille sous la voûte étoilée, couché sur l'herbe. Il n'y court aucun danger. Les vipères tachetées viendront peut-être par bandes se blottir paresseusement sous sa carona (1), mais ce sera tout simplement pour y chercher la chaleur. Les chiens des prairies, de cet air de commères qui leur est familier, iront se rendre visite dans leurs ornières, que le hibou vigilant garde en fidèle sentinelle, sans déranger un seul de ses cheveux; l'ombrageux tatou aura à coup sûr peur de lui, et fuira à son approche, tandis que l'autruche sauvage passera auprès de sa couche sans l'apercevoir même de ses grands yeux hébétés.

Dans un endroit où une légère ondulation dans le terrain est assez visible, s'élève un groupe d'arbres touffus, aux contours arrondis, au feuillage sombre et luisant. A peu de distance, une maison basse, de forme carrée, se détache dans l'ombre par sa blancheur éclatante. Plus loin, on aperçoit en rase campagne un groupe d'hommes assis et à demi couchés par terre autour d'un feu vif et pétillant. Rien de plus pittoresque que ce groupe bizarre

(1) Pièce de cuir faisant partie de la selle indigène.

digne de *Rambrandt*, tantôt éclairé du haut en bas par les reflets enflammés du *fogon*, tantôt masqué et plongé dans l'ombre par les bouffées d'épaisse fumée que le vent enlève en rafales capricieuses.

Le *fogon* du *Gaicho*, c'est le foyer du campagnard européen, foyer ambulante qui, comme tout ce qui l'entoure, participe du caractère de sa vie nomade. Quelques branches de *chanar* (1), une poignée de chardons desséchés, l'étincelle de sa pierre à feu, et pourvu qu'il soit à ciel ouvert, il est partout chez lui.

C'est auprès du fantastique *fogon* que nous allons retrouver l'amoureux *Pablo*, la recrue de tantôt. Chose étrange ! par une de ces fatalités heureuses que l'amour enfante, la *partida* a choisi pour passer la nuit l'estancia du fédéral, la demeure de sa bien-aimée...

Pendant longtemps le captif est resté dans cet état d'hébètement dans lequel il a été surpris quand l'ordre de suivre la *partida* lui fut donné.

Il a fait une partie du chemin comme un homme qui dort ; et seule sa grande habitude du cheval a pu le pré-

(1) *Chanar*, petit arbre épineux.

server d'une chute certaine. L'esprit absent, la pensée somnolente et comme émoussée par l'excès de la douleur, il a marché pendant longtemps derrière son compagnon de monture, dans cet état de léthargie morale qui ne manque pas d'une certaine douceur.

Un rayon naissant de lumière, une ombre vague de bonheur fugitif, devaient le retirer de cet état vaporeux pour le plonger ensuite dans une nuit sombre et épaisse.

La partida se concerta sur l'endroit où elle devra passer la nuit, et le nom du fédéral fit sur lui l'effet de l'étincelle électrique. Il se réveille en sursaut, il se sent encore une fois lui-même, et ce réveil douloureux fait vibrer une à une toutes les fibres de son âme. Il se rend compte de l'horrible chagrin qui enchaînait les puissances de son être, et pis encore il sent ses maux avec un redoublement de force.

Tel un moment d'oubli qui nous arrache pendant quelque temps à la conscience de nos maux, nous replonge ensuite avec plus de force dans cette mer sans fin qui s'appelle la fatalité !

Le voile qui couvrait l'âme de Pablo se déchire brusquement, et tout d'un coup il voit comme en relief son

propre malheur ; sa misère prend des proportions gigantesques ; sa propre image lui apparaît comme un tableau, entourée de tous les maux que l'avenir lui réserve, et joint aux frissons de la fièvre, il entend le mot soldat comme le bourdonnement d'un essaim d'insectes malfaisants. Hélas ! pour le Gaucho si aimant, si fier de sa liberté d'action, soldat signifie prisonnier à vie.

La pensée de Pablo se raidit sous ce nouveau joug, elle voudrait bien prendre un libre essor ; mais, vains efforts, elle ne le peut. Qu'était-ce, se dit-il, que sa pauvreté de tantôt comparée au plus terrible des maux, l'absence, cette mort de l'âme. Il va perdre à jamais le bonheur si doux de voir celle qu'il aime, de l'approcher en silence, le cœur rempli de frayeur et d'amour, comme le vrai croyant qui approche du saint autel. Comment fera-t-il pour vivre loin d'elle ? Et pendant cette réflexion cruelle, son sang refluant vers son cœur menace de l'étouffer. Rien que la pensée paraît lui donner la mort !

Comme le chaos enfante la lumière, le désespoir engendre l'espoir. Ainsi naît de la mort la vie, de la haine l'amour . . .

Oh ! raffinement de la douleur, où vas-tu chercher tes

dards ? Déjà Pablo se demande dans son cœur si elle n'aurait pas pu l'aimer... Et, en moins d'une seconde, l'étincelle a créé un embrasement dans son âme. Son amour n'est plus cette aspiration tendre et poétique vers l'objet aimé, cette rêverie douce et mélancolique à la fois, qui, semblable à la lumière argentée de la lune, embellit tout ce qu'elle touche.

Comme aiguillonné par le fouet d'un démon, le jeune Gaucho sent résonner dans son âme des cordes qui sommeillaient encore inactives au plus profond de son être. Pendant cet ouragan de l'esprit, sa pensée se tord, se défigure, des fantômes hideux de meurtre et de volupté s'entre-choquent dans son cerveau malade ; ses yeux, qui se refusent à la clarté si douce du jour qui meurt, recherchent l'ombre, et, à son insu, vont se fixer, avides et hagards, sur le couteau de son compagnon de route.

Il va la voir peut-être cette femme qu'il aime, se dit-il ; oh ! il la verra, dût-il pour approcher d'elle traverser une mer de feu ! Il ose tout en ce moment ; il se sent des hardiesses incroyables, un courage à toute épreuve, à mesure que le mauvais esprit pénètre en lui. La pensée de tout ce qui est bon, de ce qui est juste, de ce qui est sain,

a fui de son âme. L'ingrat n'a pas une pensée pour sa mère abandonnée, qui n'a que lui au monde. L'égoïsme, dans son plus monstrueux développement, dans sa plus terrible manifestation, s'empare de son être...

Aussitôt la partida arrivée à l'estancia du fédéral, qui avait nom don Juan Correa, sans rien demander à personne, ni même s'informer si le maître était chez lui, est allée prendre possession de l'endroit.

Quand on arrive à une de ces fermes où l'hospitalité est toujours amplement accordée, le voyageur s'occupe d'abord de son cheval, qu'il débarrasse lui-même de sa selle pour qu'il aille paître librement, si un manœuvre n'est pas là pour lui offrir ses services, et ensuite il s'enquiert du maître; ce qui signifie qu'il attend que le maître de la maison lui donne une place dans son foyer pour manger, et un endroit plus ou moins à couvert pour s'étendre sur sa selle et dormir comme sur le meilleur lit.

Mais comme l'estancia du fédéral était pour la partida une espèce de place conquise, ou mieux dit, de propriété usurpée par le maître de céans, ils agirent tout autrement.

Il serait long et même difficile d'expliquer au lecteur

européen certaines nuances de nos mœurs campagnardes ; ainsi, qu'il lui suffise de savoir, pour la meilleure interprétation de ce récit, qu'au moment où le parti auquel le fédéral appartenait était tombé, ses adversaires unitaires dont la partida faisait partie, croyaient faire acte de patriotisme, de justice même, en usant et abusant de ses biens, et cela à titre de représailles, à tel point que l'on pourrait dire d'une manière pas par trop figurée que, pendant un certain laps de temps, dans nos campagnes, les fédéraux ont joui des biens des unitaires, et *vice versâ*.

Que ceux qui détourneront leurs yeux avec dégoût de ce récit des mœurs barbares des campagnes argentines il y a quelques années se donnent la peine de réfléchir un moment, et à leur horreur primitive succédera, je l'espère, un sentiment de justice bien nécessaire dans le moment historique que nous traversons.

Les annales de l'ancien monde nous montrent à chaque instant des exemples bien plus terribles. Le Gaucho, le sauvage habitant de nos plaines, est bien loin comme barbarie d'être ce que furent dans l'Europe, au cinquième siècle, ces hordes de Francs, de Goths et de Huns, ces peuplades sauvages aux mœurs guerrières, qui ne con-

nurent jamais d'autre loi que la force, d'autre droit que la violence...

Les mêmes causes ont produit dans l'Amérique du Sud les mêmes effets, et il serait certainement injuste et peu généreux de mesurer la civilisation actuelle de nos campagnes si vastes et à peine peuplées d'hier, avec la mesure dont on se sert pour apprécier aujourd'hui le degré de civilisation et de progrès dont jouissent les habitants des campagnes de nations qui comptent tant de siècles d'existence politique.

Les Européens, habitués à trouver dans les mœurs de nos villes le plus exquis raffinement, dans notre commerce cette activité grandiose qui nous met de pair avec les nations de premier ordre, et surtout ce bien-être moral et intellectuel répandu dans toutes les classes de la société américaine, fruit et cause de nos institutions démocratiques, se demandent : Comment faut-il juger ces peuples ? Est-ce par le degré de civilisation qu'ils atteignent, ou par celui qui leur manque ?

De là l'injustice constante, et surtout l'ignorance des effets et des causes qui produisent les grands mouvements politiques et sociaux au delà de l'Océan.

Un enfant a beau être précoce, il n'est pas pour cela moins sujet au cortège de maladies qui accompagnent toujours l'enfance, et qui lui sont à la fois un obstacle dans le présent et une garantie de force pour l'avenir.

Heureusement pour les Américains les choses changent pour le mieux tous les jours, et la civilisation pénètre de plus en plus dans nos campagnes presque désertes. Fasse le ciel que bientôt, grâce à l'activité laborieuse des Européens qui émigrent chez nous, pour fuir chez eux des maux qui nous sont inconnus, nous puissions voir disparaître de nos chères pampas ces tristes vestiges des temps passés.

Les chevaux de la partida paissent en liberté, c'est-à-dire une liberté restreinte, attachés qu'ils sont par de longs lazos fixés à terre, qui leur permettent de parcourir un rayon de plusieurs mètres. Une fois cette besogne accomplie, que le chef lui-même ne dédaigne pas, l'ordre de carnear (abattre) se fait entendre, et, comme le bétail est réuni, la chose fut faite en peu de temps. En effet, dérouler un lazo, lacer une génisse et l'abattre d'un coup de couteau bien ajusté près la jugulaire, n'est qu'un jeu d'enfant pour tout Gaucho qui se respecte. Pour le

reste, deux ou trois compagnons l'aident de leurs couteaux habiles, et bientôt la plus belle côte du monde est prête pour la broche, la peau incluse.

Voilà donc la partida installée autour du fogon, tandis que le *asao con cuero* (1) cuit à petit feu; c'est alors le bon moment, car l'appétit ne fait défaut à personne, et en attendant quelque chose de plus solide, le *mate* (2) circule librement. Au fogon, le front du commandant Llerena, bon enfant au demeurant, s'est complètement déridé, et il ne demande pas mieux que d'être gai.

— Qui de vous autres sait jouer de la guitare, *caballeros*? dit-il à ses compagnons. Que diantre! soyons gais, ne fût-ce que pour enrager ce maudit fédéral... Et, d'une main habile, il roulait lestement sa cigarette.

Un je ne sais pas général se fit entendre. Pablo seul dit d'un ton bourru :

— Je sais, moi; mais je ne veux pas jouer.

La hardiesse du désespoir.

— Une guitare, une guitare! crient tous à la fois, et

(1) Viande rôtie avec sa peau.

(2) Thé des Gauchos.

deux Gauchos se lèvent de suite pour aller dans la maison maudite demander l'instrument voulu.

Pablo murmure quelques mots à voix basse et ne détache un moment ses regards avides des fenêtres de la maison. Il n'est pas entièrement libre, son compagnon de route ne le quitte pas d'un instant, autrement il aurait sans doute osé pénétrer dans l'intérieur de la maison. Il est bien connu et même aimé du personnel; la preuve c'est qu'à peine il a été reconnu, on s'est écrié à voix basse :

— Pauvre garçon !

Il faut dire, cependant, que la *partida* n'avait pas trouvé dans la ferme beaucoup de monde à qui parler; car aussitôt que les péones (1) avaient compris quelle était l'espèce d'hôtes qui leur arrivaient, ils s'étaient dépêchés de s'évanouir comme des ombres, se cachant jusqu'au départ de l'ennemi dans les endroits les plus sûrs. Ils appréhendaient pour eux-mêmes le sort de Pablo.

En ce cas, et quand les hommes fuient le danger, les femmes prennent ordinairement leur place, surtout lors-

(1) Garçons de la ferme.

qu'il faut absolument donner signe de vie, comme il arrivait en ce moment même.

— Une guitare, une guitare ! *Ave Maria*, répétait un des hommes près d'une des fenêtres de la maison, la seule qui fût éclairée, en accompagnant la demande de coups redoublés.

— *Sin peccado concebida*, répondit une voix de femme de l'intérieur ; et peu d'instants après la fenêtre s'ouvrit donnant passage à l'instrument demandé.

Les Gauchos s'en emparèrent avidement, et partirent avec leur trésor rejoindre leurs camarades.

C'était une magnifique guitare en acajou, avec des incrustations en nacre et en bois de rose, tout ce que les artisans de Cadix produisent de plus coquet en ce genre. Pas une corde ne manquait, et sur la partie supérieure, au manche de l'instrument, se trouvait habilement placé un gros nœud de ruban rouge à longs bouts flottants.

— Voici la guitare, commandant, dirent les Gauchos, présentant la guitare à Pablo. Celui-ci allait se refuser à la prendre ; mais à peine eut-il reconnu la guitare de Dolores, qu'il s'en saisit avec ardeur, l'étreignant passionnément contre sa poitrine, il en tira des sons d'une telle

hardiesse, que le commandant, qui justement entamait en ce moment de son couteau bien aiguisé le morceau le plus succulent, s'écria tout joyeux :

— Cela promet ! Caballeros, mangeons, il mangera après. Allons, de la musique, *Señores*.

Les Gauchos brandirent leurs couteaux et se mirent tous à l'œuvre de bon cœur, coupant çà et là des tranches de l'immense rôti. Pendant qu'ils dégustaient tranquillement leur viande, sans pain ni fourchette, Pablo, tout à sa chère guitare, préluda un *triste* d'une mélancolie étrange. Rien que la vue de ce cher instrument, qu'il avait vu tant de fois entre les bras de sa bien-aimée, avait suffi à détourner le courant de ses pensées orageuses ; il se sentait tout autre au contact de cette guitare. Ses yeux étaient inondés de larmes, son cœur battait plus librement dans sa poitrine. Un moment avait suffi pour terrasser l'esprit de ténèbres ; la vue de cet instrument lui avait rendu la meilleure partie de son être, son amour, son véritable amour !

Pablo chanta d'une voix de baryton richement timbrée des *coplas* improvisées. Dans ces *coplas*, son âme débordait d'amour et de mélancolie. Ses accents avaient quelque

chose de si vrai, de si émouvant, que ses compagnons de fogon l'écoutaient dans le plus complet recueillement.

Le Gaucho aime passionnément la musique, et goûte singulièrement les vers, surtout les improvisations. Parmi eux, le payador (1) est toujours considéré comme un être supérieur qui a droit à tous les égards. Or, il arrivait que Pablo était un de ces *improvisateurs* des pampas, et jamais, comme en ce moment, son talent ne s'était révélé à lui-même ni aux autres d'une manière aussi éclatante.

La première demi-heure passée, le commandant arrêta Pablo par ces mots affectueux :


— Mange, *Pablito*, mange, mon garçon, tu es un vrai payador, ma foi. Tu feras vite ton chemin, je te l'assure.....

— Je n'ai pas faim, répondit Pablo en soupirant, et faisant quelques accords, il reprit de nouveau son amoureuse complainte.

Ces *tristes* ont le rythme langoureux et monotone

(1) *Payador*, improvisateur.

qui fait le caractère principal de la mélodie gaucha, vraie fille des mélodies espagnoles; quant aux paroles, elles étaient l'expression de tout ce que son âme souffrait, elles étaient les soupirs étouffés de son cœur d'amant, qui prenait forme sous l'aile de l'inspiration. Ainsi s'écoulèrent plus de deux heures sans que rien ne vînt troubler la majesté de cette musique plaintive. Pas une voix ne se faisait entendre dans le fagon, car la musique tient lieu de conversation aux Gauchos, peu causeurs de nature. Le *mate* avait cessé de circuler. Le feu s'éteignait graduellement, et peu à peu le cercle qui entourait le foyer devenait de plus en plus clair-semé. Les Gauchos allaient tour à tour, et en silence, se livrer au sommeil, sachant qu'ils avaient beaucoup à marcher le lendemain dès la pointe du jour.



CHAPITRE III

DÓLORES

Dans l'intérieur de la maison nommée la Blanqueáda, dans la seule chambre qui parût éclairée à l'extérieur, se tenaient deux femmes.

Elles écoutaient, elles aussi, par la fenêtre entr'ouverte les *coplas* de Pablo que la brise du soir leur appor-

taient aussi claires et distinctes que si elles fussent restées à côté de lui.

Pas un mot ne fut perdu pour elles, pas un accent qui n'allât frapper juste au cœur celle qui était la cause de cette inspiration étrange. Paroles d'amour, soupirs et même regards, on aurait dit que tout arrivait sans efforts jusqu'à la rêveuse et mélancolique jeune fille qui, à moitié penchée sur son métier, laissait, par moments, errer ses grands yeux à l'aventure comme quelqu'un qui désire se fixer sur une idée sans pouvoir y parvenir.

Assise en face d'elle sur une chaise basse se tient l'autre femme dans une inaction complète, les bras croisés sur sa robuste poitrine, ayant l'air d'écouter la musique avec recueillement. Cette femme est noire et ses cheveux crépus et presque blancs, chose qui chez les nègres annonce toujours un âge très-avancé, et fait ressortir davantage le noir lustré de son teint d'ébène. De temps à autre elle lève sur la jeune fille ses yeux petits presque bleus, qui se fixent sur elle avec une indicible expression de tendresse : c'est le regard d'un chien fidèle, un regard qui trahit un dévouement à toute épreuve.

Cette vaste chambre, sombre, au plafond élevé et à

peine meublée de quelques chaises adossées au mur, a quelque chose de funèbre à la lumière indécise et vacillante de deux chandelles. Une de ces chandelles est posée sur une table en sapin peinte en rouge, sur laquelle on voit un peu de vaisselle en faïence et des couverts à manche noir. Dans un coin il y a un vieux bahut en bois noir ; sur le métier est posée l'autre chandelle.

L'absence de tapis qui laisse à découvert un sol fait en briques la rend encore plus dégarnie. Le plafond, de forme triangulaire, recouvert de paille, est soutenu par deux énormes poutres de bois blanchies à la chaux comme les murs. Ces murs complètement dégarnis, d'une blancheur mate, qui à la lumière éclatante du soleil des pampas ont un air de gaieté et de propreté qui fait plaisir à voir, prennent à la lueur jaunâtre et douteuse de ces deux chandelles un faux air de tombeau qui donne le frisson.

Les pieds de la jeune fille sont posés sur une natte de jonc courte et étroite. Cette natte est le seul objet qui accuse une pensée de confort dans l'immense salle.

La chandelle posée sur le métier éclaire en plein de sa lumière le visage sérieux de la jeune fille qui seulement par moment passe, d'une main distraite, son aiguille du

haut en bas du métier pour faire ainsi un point au hasard.

Dans cette immense chambre perdue dans le désert, dans laquelle tout est sombre et sans charme, et qui sert à la fois de salon et de salle à manger dans l'estancia, la jeune fille ne peut, à coup sûr, broder un de ces bouquets aux couleurs variées et éclatantes que les femmes européennes peignent avec amour de leur aiguille féerique dans leurs boudoirs coquets et parfumés. Son ouvrage, comme tout ce qui l'entoure, est pâle et décoloré.

C'est une longue bande de grosse toile blanche à moitié jaunie par l'usage, dans laquelle, avec du coton, elle brode une espèce de grecque avec des points à jour; travail long et ingrat qui demande une grande patience et de bons yeux. On l'appelle *cribo*.

La première à rompre le silence fut la négresse, qui, d'une voix un peu chevrotante et aiguë, dit comme se parlant à elle-même :

— Je ne puis m'empêcher de penser à Micaela... Cette phrase se rattachait, sans doute, à quelque autre qui avait été dite avant; car la jeune fille, sans dire mot, lui fit un

signe de la tête comme quelqu'un qui a compris et garda le silence.

Il paraît qu'une fois décidée à parler, il était plus facile à la négresse de continuer que de se taire ; car elle ajouta ainsi, s'interrompant par moment pour regarder l'effet de ses paroles sur sa compagne toujours silencieuse :

— Pauvre garçon !... si jeune... et dire... Mais c'est clair... c'est ce qu'ils ont gagné avec leur liberté...

Quand je pense, fit-elle avec une légère teinte d'ironie, que ce nigaud est un des leurs, cela me fait presque plaisir. Attrapé... et par les siens... Et, ici, un petit rire saccadé et vibrant interrompit ses paroles, faisant voir ses dents blanches et bien rangées comme des perles dans un étui de maroquin rouge.

La jeune fille n'écoutait rien que cette musique plaintive qui paraissait s'éteindre peu à peu.

Mais comme sa compagne n'avait pas besoin qu'on lui répondît, elle ajouta de son mieux d'un ton triste : — Cela me fait tout de même de la peine, et si le maître était ici, hum... les choses auraient tourné autrement... c'est moi qui te le dis...

Les yeux de la jeune fille parurent interroger sa com-

pagne pendant quelques instants, mais ses lèvres ne remuèrent pas.

— Mais, oui, continua la négresse, je leur aurais joué un tour, à ces satanés sauvages, qui leur aurait cuit.

Ma foi, oui... mais en l'absence du maître, je n'ose pas. Là elle s'interrompit, et ce fut son tour d'interroger des yeux sa jeune maîtresse ; mais celle-ci évita son regard et garda le silence. La négresse continua :

— Eh ! la chose n'est pas aussi difficile qu'on le pense... Je crois bien...

Et d'un air malin, elle ajouta :

— Comme si c'était le premier!... Du temps d'Amita (maîtresse), ah ! ah ! mais... la négresse Rosa ne les dit pas si facilement que cela... des secrets... Et ces derniers mots, elle les marmotta entre ses dents, branlant la tête à plusieurs reprises comme un magot chinois.

La musique avait cessé depuis quelques instants. Dolores poussa un profond soupir... Comme si ce soupir avait eu le pouvoir de faire changer le cours des idées de la vieille négresse, elle s'écria :

— *Pobrecito!* il n'a pas même son poncho...

Deux grosses larmes s'échappèrent des yeux de Dolores et roulèrent lentement sur ses joues pâles.

— Caramba ! s'écria la vieille avec animation, je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas maintenant le courage que nous eûmes autrefois... Ce serait rendre service à un bon garçon, et, de plus, jouer un joli tour à ces coquins du gouvernement. Mais toi, mignonne, tu n'es pas pour ce genre d'affaires. Tu n'es pas comme elle, la pauvre Amita... tu ne l'oseras jamais.

— Quoi?... demanda la jeune fille d'une voix claire et argentine, fixant sur la négresse un regard calme et sérieux.

— Quoi?... le cacher... le faire fuir... lui donner un bon conseil, que diantre!... tâcher enfin qu'il plante là cette partida d'enfer.

La jeune fille parut réfléchir un moment.

La négresse continua :

— Il avait pourtant sa *papeleta*, ce garçon... Il n'y a pas huit jours que le commandant Vidal la lui avait donnée... Mais à quoi cela sert-il par le temps qui court?...

Et ici un accès de colère interrompit le fil de son discours.

— *Negra, negra...* s'écria-t-elle, se parlant à elle-même, quelques instants après, du ton que l'on s'adresse à un enfant, qu'est-ce que tu sais, toi, des nouvelles lois?...

Et de ses deux mains elle se frappa la tête.

— *Mamita* (1), dit Dolores lentement, vous parliez de cacher Pablo... où?... comment?...

— Oui, je parlais de ça... répondit en hésitant la négresse; mais... il me vient une idée dans cette vilaine tête blanche de négresse.

— Laquelle? demanda Dolores avec animation.

— Eh! eh!... aucune...

— Voyons, *mama Rosa*... laquelle? s'écria la jeune fille avec une légère teinte d'impatience.

— C'est que ces sauvages se vengeraient sur le maître, du moment que Pablo leur échapperait, et que nous ne sommes plus au temps du vieux maître... tu sais... ajouta la nourrice à voix basse.

— Et tu crois, demanda Dolores, qu'ils oseraient s'attaquer à mon père absent, qui n'aurait eu aucune part dans cette affaire?

(1) *Mamita*, petite mère.

— Oh !... Lolita, Lolita, mon enfant, tu ne sais pas... ils emporteraient jusqu'à la dernière vache, ils prendraient la *caballada* (1)... Que sais-je s'ils n'iraient pas jusqu'à brûler la maison... Sainte Vierge ! tu ne les connais pas, ces brigands... Eh !

Pendant ces mots, Dolores, debout, appuyée d'une main sur son métier, fixait ses grands yeux étonnés sur la négresse. Tout à coup, elle s'écria d'une voix que voilait la frayeur, et serrant ses mains l'une contre l'autre :

— Oh ! nourrice, nourrice... faut-il donc qu'ils l'emmenent !... faut-il...

Et ici ses sanglots étouffèrent sa voix.

La négresse se gratta la tête et, après quelques instants de silence, dit :

— Ce n'est pas tout, Dolores, mais je pense... que si ensuite ils le reprennent... tu sais... ils lui feront son affaire !

La jeune fille écoutait avec avidité le discours entrecoupé de sa nourrice.

(1) *Caballada*, troupeau de chevaux.

— Oui, ajouta celle-ci, ils le fusilleront sans plus de façon, aussi vrai que je m'appelle Rosa... Crois-moi... car tu sais... c'est-à-dire tu ne sais pas, pauvre enfant!... ils ont publié une loi nouvelle contre les déserteurs... une loi affreuse faite pour la circonstance — je crois bien! — Ah! les vilains... ils ont peur de celui qui vient... de celui qui arrive de loin comme un tourbillon de feu pour enflammer les cœurs des bons patriotes.

Et ici la négresse enthousiaste lança quelques éclats de rire saccadés. Dolores, pâle, immobile et sans voix, les traits contractés, les yeux noyés dans un torrent de larmes, ressemblait à la statue du Désespoir.

— Qu'il parte alors, Rosa, qu'il parte... murmura la eune fille désolée, mais...

— Mais qu'il ne soit pas bête, qu'aussitôt le moment venu... il passe du bon côté avec tous les braves de bonne volonté... Et alors, je te réponds, ma fille aimée, qu'ils auront du fil à retordre, messieurs les unitaires!

Et folle de joie à l'idée du triomphe du parti de ses maîtres, elle commença à gambader aussi fort que ses vieilles jambes le lui permettaient.

Une des chandelles s'était éteinte, et l'autre touchait à

sa fin. L'ombre envahissait rapidement la chambre; de faibles rayons de lune filtraient par la fenêtre entr'ouverte.

La jeune fille s'approcha alors de sa nourrice et lui parla un instant à voix basse.

Celle-ci répondit de suite :

— N'aie pas peur, Lolita de *mi alma*... je te l'amènerai de suite... Ça me regarde...

Et elle partit d'un pas léger et sûr, malgré l'obscurité.

La dernière chandelle était entièrement consumée.

Dolores, restée seule, ouvrit la fenêtre, et la lune, à peine levée dans son déclin, baigna de sa lumière mélancolique et argentée la chambre qui, à cette lumière pâle et incertaine, paraissait encore plus blanche.

La jeune fille aspira à pleins poumons l'air pur et embaumé de la pampa, et offrit son front brûlant aux caresses bienveillantes de la brise.

Profitons de ce moment pour regarder Dolores, car elle vient d'atteindre à l'apogée de sa beauté... Après cette nuit, elle ne fera que dépérir et s'abattre comme la fleur arrivée à sa parfaite maturité, à qui le vent et la pluie enlèvent chaque jour une nouvelle feuille...

Elle était belle, bien belle, cette nuit-là, la jeune fille des pampas, et par ce mot je n'entends nullement qu'elle possédait cette perfection de formes, cette harmonie de l'ensemble si rares qui constituent la beauté féminine... Je veux seulement dire que son corps, cédant à la vibration interne de son âme, possédait en ce moment suprême de son existence la plénitude de sa beauté. Jeunesse et amour... les deux agents de la vie, de la vraie beauté, étaient son partage dans un pareil moment.

Dolores n'avait que seize ans, et l'amour venait, pour ainsi dire, de lui être révélé... L'amour, cette puissance suprême, qui vit de rien, qui se nourrit d'illusions et meurt de réalités, était là, l'entourant de son auréole magique... Jamais elle ne sera plus belle, cette jeune fille, cette femme qui attend l'homme aimé qu'elle va voir pour la première fois avec des yeux d'amante... pour le perdre ensuite, c'est vrai, mais qu'elle va voir enfin à la lumière de l'amour, ce grand révélateur... Amour, qui infuse tous les courages et enfante tous les découragements...

Dolores était petite, mignonne de formes, possédant cette rondeur de contours qui donne aux mouvements ce cachet enfantin et chaste que possèdent parfois certaines

femmes jusqu'à une partie avancée de leur seconde jeunesse. Elle était vive et alerte dans ses mouvements, et depuis les plis flottants de sa robe grise unie et un peu courte jusqu'au nœud de son fichu de mousseline blanche, qui voilait une poitrine richement développée, peut-être trop développée, tout était harmonieux et piquant dans sa petite personne.

Mais, par un concours de circonstances très-explicables, Dolores réunissait dans sa personne le type particulier des deux races desquelles elle provenait : l'espagnole et l'indigène, car son père avait épousé une jeune femme dont les aïeux remontaient à ces Pampas indigènes, qui croient seuls avoir droit au sol qui porte leur nom terrible et redouté.

De là, un certain désaccord entre son corps blanc, potelé, arrondi, aux mouvements vifs et piquants, et sa belle tête mélancolique, sereine, presque classique, si l'expression m'est permise. Ses cheveux, qui étaient d'un noir à reflets bleuâtres, un peu forts, d'une extrême abondance, tombaient sur ces épaules en deux grosses nattes lourdes et massives et touchaient presque à terre. Sa figure, de l'ovale le plus pur, avait cette pâleur mate et

égale qui sied si bien aux visages réguliers et qu'on s'imagine devoir être l'apanage des camées antiques et des femmes passionnées. Son front était un peu bas, c'est-à-dire que les cheveux avaient naissance à peu de distance des sourcils, sans pour cela rien faire perdre à la régularité de sa tête un peu petite et légèrement arrondie.

Elle n'aurait pas pu inventer une coiffure plus séante pour cette tête bien modelée et d'une régularité parfaite que ces deux nattes tombantes avec les cheveux divisés du milieu du front à la nuque. Sa bouche était petite, et ses lèvres un peu fortes et richement colorées rappelaient tant soit peu l'exubérance de son buste.

Avez-vous parfois observé qu'après avoir bien remarqué les traits d'une personne, et avoir longuement étudié sa physionomie dans tous ses détails, tout d'un coup un mouvement jusqu'alors inaperçu, une nuance à peine saisissable met en déroute toutes vos appréciations, vous la montrant soudainement sous un nouveau jour? Eh bien, voilà ce qui arriverait à quiconque passerait auprès de Dolores sans regarder ses yeux. Deux grands yeux noirs, peut-être trop grands, ombragés de longs cils noirs et ve-

loutés, aux sourcils fins et presque droits. Là était le secret de cette physionomie. Ses yeux étaient une révélation, presque une contradiction. On se demandait ce qu'il pouvait y avoir de commun entre ces lèvres roses, cette grenade entr'ouverte et ces yeux d'un noir sombre, presque lugubres. Et, chose étrange ! le reste de la physionomie de la jeune fille révélait une nature riche, intelligente, une physionomie vivace, susceptible de refléter toutes les sensations journalières de l'existence : depuis le rire gracieux et enjoué jusqu'à la bouderie tenace et mutine.

Mais ces deux yeux mélancoliques étaient trop vieux pour le reste du visage, ils paraissaient avoir vécu déjà, avoir déjà souffert. Et cependant Dolores n'avait éprouvé d'autre chagrin dans sa vie que la mort de sa mère, coup affreux que son jeune âge avait amorti. Elle n'avait que dix ans lorsqu'elle devint orpheline. Sa vie s'était écoulée tranquille et sans soucis, sans joie comme sans chagrin dans l'estancia, entre son père et sa nourrice. Son père, homme ignorant mais non grossier de nature, avec une légère teinte de bonhomie même, était le vrai type de l'estanciero. Se levant avec le soleil, montant à cheval

pour aller prendre part aux travaux du jour, l'estanciero ne pense à autre chose qu'à ses bêtes qu'il aime passionnément et dont il se sépare toujours à regret. Il aime cependant sa fille qu'il ne voit qu'une fois par jour, pendant son repas du soir, et à laquelle il parle peu, quoique toujours de sa voix la plus douce. Il ne l'a jamais grondée. Jamais il ne s'est mêlé de ses goûts simples et faciles autrement que pour les satisfaire. Dolores a toutes les poules qu'elle désire, on ne les tue jamais, et les plus beaux agneaux du troupeau lui sont toujours apportés pour qu'elle en fasse ses favoris. Elle a quatre chevaux de selle; ils sont toujours doux et bien tondus. Au surplus, le fédéral n'est ni fier ni avare, et s'il dépense rarement son argent, c'est qu'il n'en a pas l'occasion. La charité dans les pampas s'appelle hospitalité et ne compte nullement comme vertu. Ses peones l'aiment, car il est aussi bon maître pour eux avec lesquels il partage, et les fatigues du jour et les douceurs du fogon à la nuit tombante, que pour la négresse Rosa, sa ménagère et en même temps sa femme de confiance : celle qui veille aux modestes dépenses de la maison. Jamais il ne compte avec elle, se contentant de demander ce qu'ont coûté à

la *pulperia* voisine le sucre, la *yerba* (1) pour le mate, le tabac, le riz et la farine.

Tia Rosa a carte blanche dans l'estancia, et sa volonté y est la loi en fait de dépenses.

Le fédéral est riche, mais il n'en tire point vanité et vit aussi sobrement, aussi modestement par goût et par habitude que si son rodeo eût été dix fois plus petit.

Quoique sa ferme, la Blanqueada, ne soit éloignée de la ville de Rojas que de douze lieues, il se passe bien trois ans sans qu'il se donne la peine de parcourir ce chemin, distance insignifiante pour un homme qui passe sa vie à cheval et fait journellement pour les travaux de son estancia, d'un côté ou de l'autre, presque la moitié du trajet. Mais l'habitant des pampas a une horreur invincible des villes, il ne s'y hasarde qu'en cas de nécessité absolue. Un Gaucho ne se décide souvent à un de ces voyages que pour éviter la corvée encore plus terrible d'une lettre à écrire.

Au reste, comme dans ces villages de l'intérieur de la province de Buenos-Ayres, il n'existe pas même les mo-

(1) *Yerba*, espèce de thé indigène.

destes ventas d'Espagne du temps de l'ingénieur hidalgo ; il faut toujours avoir une connaissance quelconque dans la ville qui vous offre l'hospitalité.

Le Gaucho, si heureux en pleine pampa, pour lequel une nuit à la belle étoile est un plaisir, ne sait que faire de sa personne dès qu'il se voit dans une rue entre une rangée de maisons; il s'y sent malheureux, rapetissé, humilié, et autant il demande facilement l'hospitalité à l'estancia, autant il lui répugne de l'accepter à la ville. Quant à ses besoins matériels, le père de Dolores se contente de la viande de ses vaches et de ses moutons comme le plus pauvre de ses peones, et s'il y ajoute un morceau de pain fait à la maison, quelques œufs et une tranche de pastèques du champ de Pablo, ce n'est nullement par épicurisme, car le jour qu'elle manque, il ne s'en aperçoit même pas. La sobriété d'un Gaucho est quelque chose d'inouï. On dirait qu'il se nourrit de l'air vivifiant de ses pampas.

Vous venez de pénétrer dans la meilleure chambre de sa maison, son salon et sa salle à manger à la fois. Si vous voyiez son lit dur et avec une ombre de matelas, vous le compareriez à celui d'un trappiste.

Au moral, le fédéral est un être borné, sachant tout au plus lire et mal écrire, poussant jusqu'au fétichisme le culte de son ancien chef de parti, le général Rosas, qu'il n'a pourtant point connu. Il n'a jamais eu aucune espèce d'emploi pendant son administration; mais c'est pendant sa puissance que ses troupeaux ont joui de la plus parfaite sécurité; car Rosas tint toujours en échec les Indiens des frontières. De là son culte, son idolâtrie pour celui dont il n'a jamais compris ni tâché de démêler la politique.

Le fédéral ne lit jamais; on ne trouverait dans toute l'estancia pas d'autre imprimé que quelques vieux numéros de la *Gazette* qu'il a pris à Rojas pendant une de ses excursions, et un volume du *Bulletin des lois*, oublié sans doute par quelque passant. Pour toute œuvre d'art, il y a dans la chambre à coucher du maître de la maison une mauvaise lithographie coloriée du général en grand uniforme, qui n'a pas la moindre ressemblance avec l'original, mais que cependant on tient en grande estime.

Dans la chambre à coucher de sa fille, vraie cellule de religieuse par sa nudité, — on voit un grand crucifix en argent qui lui vient de sa grand'mère.

L'existence de Dolores se partage entre son père et sa nourrice, qu'elle aime presque comme une seconde mère. Cependant, malgré l'affection sincère et le pied d'égalité sur lequel elle la traite, elle n'a pas beaucoup de points de rapport avec la vieille négresse. Le caractère de la jeune fille, naturellement porté à la réserve, ne s'allie nullement avec l'expansion babillarde de Tia Rosa.

Dolores voit rarement des personnes du dehors, car les passants, déjà peu nombreux, partagent de préférence l'hospitalité à ciel ouvert du fogon que le maître de la maison lui-même ne dédaigne pas.

L'éducation de la jeune fille a été complètement négligée ; elle ne sait ni lire ni écrire. D'ailleurs, qui aurait pu le lui apprendre ? . . . Son père, qui ne se souciait pas du tout de transmettre de mesquines connaissances à sa fille, n'en avait jamais le temps pendant le jour, et la nuit est faite pour dormir, selon les Gauchos. Quant à sa mère, elle l'avait perdue trop jeune, et ce n'est pas bien sûr qu'elle eût pu apprendre à sa fille ce que, probablement, elle ne savait pas elle-même. La jeune orpheline savait quelques prières, et même elle récitait ses litanies en latin.

Tia Rosa lui avait appris de même quelques bribes de cathéchisme, que la négresse, jadis esclave chez une famille de la ville de Buenos-Ayres, avait retenues depuis son jeune âge.

Dolores connaît cependant la ville voisine, dans laquelle elle a une tante et des cousines ; mais elle ne les visite que fort rarement, ne se plaisant guère dans leur société.

Elle se sent mal à l'aise avec ses cousines de la ville, qui la méprisent en sa qualité d'estanciera mal élevée et plus mal habillée.

Et, cependant, Dolores est dix fois plus riche qu'elles, chose que celle-ci ignore, mais que ses cousines savent.

La jeune fille des champs, l'enfant de la nature, se trouvant presque journellement en contact avec le jeune et beau Pablo, devait nécessairement l'aimer.


Ils devaient s'attirer l'un l'autre, comme la beauté attire la beauté, la jeunesse attire la jeunesse.

Ils se voient souvent et seuls, à l'ombre du grand *ombu* (1) sous lequel est arrêtée la charrette chargée de

(1) *Ombu*, arbre des pampas.

pastèques, que Rosa, une fois la semaine, achète pour quelques réaux ; et, cependant, ils n'ont jamais parlé d'amour... ils n'ont échangé, jusqu'alors que des mots indifférents pendant ces courts entretiens, qui sont le bonheur de Pablo et qui vont maintenant tant manquer à Dolores...

Si leurs yeux ont parlé ce langage muet, qui ne s'apprend pas et que l'amour comprend dès qu'il naît, c'est à leur insu, c'est sans le vouloir, sans le savoir ; comme vole l'oiseau qui, la première fois, quitte son nid.



CHAPITRE IV

AMOUR

— Entre, Pablito... ne crains rien... disait, à voix basse, la négresse au jeune Gaucho qui la suivait timidement à peu de distance.

Ce qu'il avait fallu d'adresse à la vieille nourrice pour marcher à la lumière incertaine d'une lune voilée, au mi-

lieu des hommes couchés par terre, et des bagages en désordre, sans heurter personne, sans trébucher à chaque pas et surtout pour ne pas faire de bruit avant que d'arriver auprès de l'amoureux *payador*, serait difficile à exprimer. Qu'il nous suffise de savoir que le succès avait couronné son entreprise téméraire ; et téméraire, dis-je, car étant découverte, elle courait le risque d'être tuée d'un coup de couteau par un homme de la *partida*, gens tous au réveil peu doux, surtout en terre ennemie. Mais l'effet de la musique de Pablo sur ces organisations impressionnables et rustiques fut vraiment singulier... Les harmonieux accents du *payador* inspiré paraissaient avoir fait taire en eux toute velléité hostile, toute pensée de haineuse défiance, pour réveiller, à leur place, dans ces cœurs mâles, la générosité, la confiance, le sentiment de la fraternité, ce lien si fort et si doux à la fois, qui manque encore aux Gauchos.

Aussi ce fut d'une voix presque affectueuse que le sergent, chargé de veiller sur Pablo, lui dit, en quittant le *fogon* :

— Compagnon, le sommeil me gagne ; vous avez le cœur gros, je vous laisse encore vous épancher avec la

guitare. On peut se fier à vous... Je m'en vais gagner mon gîte... A demain.

Et sur ces mots, il laissa Pablo seul, assis près du fogon à demi éteint. Ce fut là que la négresse le trouva étreignant amoureusement entre ses bras la guitare de Dolores.

Pablo ne comprit qu'à demi ce que la nourrice lui voulait; mais au nom de *Lola* que celle-ci prononça d'une voix mystérieuse, il se mit de suite sur ses pieds et suivit en silence la messagère fidèle.

Son cœur bat à se rompre dans sa mâle poitrine; sans savoir pourquoi un fol et doux espoir s'insinue dans son âme... Que me veut-elle? se dit-il à mesure qu'il avance.

Elle qui ne connaît ni mon amour ni mes souffrances... Que peut-elle vouloir me dire dans un pareil moment?...

Lorsque Pablo entra dans la salle où était Dolores, la jeune fille, regardant toujours par la fenêtre, tournait le dos à la porte.

— Le voici, ma fille, dit la nourrice en entrant; et, prenant Pablo par la main, elle conduisit l'amoureux

auprès de la belle Dolores, sans que la pensée de juger son action autrement que comme naturelle lui vînt à l'esprit.

— Ils s'aiment, se dit-elle, je m'en doutais... Rien de plus naturel alors qu'ils se le disent, ces pauvres enfants... Et sans plus raisonner sur ce sujet, la bonne Rosa laissa nos deux amoureux tête à tête et alla tranquillement s'asseoir au dehors, sur la marche de la porte. Une fois là, elle tira de sa poche sa pipe, inséparable compagne d'une vieille négresse... Tout en battant le briquet, elle murmurait à demi voix : Pauvres enfants!...

Dolores se tourna doucement vers Pablo et garda le silence... Silencieux, ému jusqu'à la souffrance, Pablo regardait de toute son âme la jeune fille, qui, à son tour, paraissait jouir avec délices du bonheur d'être ainsi contemplée avec tant d'amour!...

La lune baignait la chambre de sa lumière argentée.

Soudain, comme inspirée par une pensée douloureuse, Dolores poussa un soupir, et, d'une voix éteinte, prononça ces mots : — Et moi aussi je t'aime... Pablo!...

Et elle reprit de nouveau : — Et moi aussi!...

Le bonheur faillit tuer Pablo... qui, sans prononcer un seul mot... enlaça passionnément dans ses bras robustes la taille mignonne de Dolores et couvrit de baisers ardents sa belle tête mélancolique!...

Sans lui rendre ses caresses autrement que par ses regards empreints d'une tendresse infinie, Dolores ajouta comme se parlant à elle-même :

— Et tu me l'as bien dit ce soir avec tes chansons!

Pablo retrouvant enfin la parole s'écria entre deux baisers : Dolores... ma Dolores...

Et terrassé, foudroyé par l'excès de son émotion, l'ardent jeune homme s'affaisse sur lui-même et tombe défaillant sur le sol... entraînant dans sa chute le corps flexible de la jeune fille.

Dolores croit son amant blessé... expirant même... La crainte, l'amour, la jeunesse, la pitié, tout conspire contre elle... Ivre d'amour, égarée par la terreur, elle s'attache à lui, lui prodigue les plus doux noms que l'amour peut inspirer, et, pour la première fois, elle rend au fougueux Gaucho ses caresses...

Pablo avait dix-huit ans. Les caresses de la jeune fille allumèrent dans ses veines des désirs inconnus.

Convulsif, il étreint entre ses bras le beau corps de l'amoureuse enfant, meurtrissant dans la fougue passionnée de ses sens les trésors de Dolores, dont il se rend maître, sans lutte comme sans conscience...

Étincelle électrique!... ivresse qui s'ignore elle-même!... lueur fugitive que l'ombre remplace!... Les enfants de la nature ont franchi, sans le savoir, la terrible limite...

Pour certaines existences, les crises suprêmes ont toujours quelque chose de rapide et d'abrupt qui paraît se soustraire aux lois qui régissent le temps.

Dolores n'avait jamais connu de mère; ignorante de toute idée morale, elle faillit sans comprendre ni ce qu'elle donnait ni ce qu'elle aurait pu refuser. La voix de la pudeur offensée lui fit sentir trop tard qu'elle venait de commettre une faute... d'enfreindre une loi... Laquelle?... elle l'ignore...

Pâle et tremblante, les yeux remplis de larmes, la figure décomposée par une douleur qui s'ignore elle-

même, telle elle s'offrit aux regards de Pablo à la lumière blafarde de la lune expirante.

Dans l'ardeur de sa passion, dans la fougue de son âge, et peut-être à son insu, poussé par le désespoir, Pablo osa prendre ce que l'amour n'accorde à l'amour que sanctifié par la majesté d'un serment ou par le sacrifice d'une vertu...

Elle, pauvre blanche colombe aux ailes brisées, elle accorda, sans le savoir, presque sans le vouloir, ce que la femme possède de plus précieux aux yeux de l'homme !...

Et pourtant, l'ange de la chasteté tout en voilant son visage de son aile candide, dans ce moment suprême, dut remonter vers les régions célestes pour demander à Celui qui sait tout la grâce de cette âme, qui péchait par excès d'innocence...

Assis par terre, à côté l'un de l'autre, se tenant fraternellement par la main, plongés dans une atmosphère de tendre mélancolie, les amants restèrent longtemps en silence, oubliant cet instant de terrible ivresse.

Tout à coup leurs mains se pressent, leurs regards se

rencontrent et ils osent, mais à voix basse, parler de leur amour.

L'heure des tendres aveux a sonné. Pablo parle de ses craintes, de ses doutes, et en évoquant le souvenir du passé, même dans un pareil moment, l'ombrageux amant retrouve une partie de ses alarmes.

Pour calmer ces alarmes, Dolores n'omet aucun de ces naïfs détails que l'amour thésaurise et dont les femmes aimantes sont si justement avares... Elle se rappelle tout, elle explique tout, elle commente tout... avec cette clairvoyance mystérieuse de la nature féminine à laquelle l'homme n'atteint jamais. Les heures furent douces et rapides pour les amoureux.

Tous deux ont l'air d'avoir oublié complètement la prochaine séparation. Ils sont si heureux !

Hélas ! c'est Dolores qui rompt le charme en disant :

— Penserai-tu à moi quand tu seras loin ? . . .

Silencieux et rêveur, Pablo ne répond que par une douce étreinte de la main.

Mais la jeune fille insiste, prie, et de sa voix la plus tendre dit :

— Réponds-moi, mon bien-aimé, réponds-moi, dis que tu m'aimeras toujours...

Ce mot *toujours* rend à Pablo toute l'amertume de ses souvenirs...

— Oh ! je pars, Dolores, s'écrie-t-il comme quelqu'un que l'on réveille brusquement... Qui sait quand nous nous reverrons?... Pourquoi me rappeler?....

— Je penserai toujours à toi, reprit doucement la jeune fille, toujours....

— Mais moi, je ne te verrai pas, je ne pourrai pas te serrer dans mes bras, ma belle Dolores... ajouta l'amoureux Gaucho en entourant la taille de son amante. Je suis soldat..., je suis mort pour toujours, ajouta-t-il d'un ton sombre...

— Mais tu penseras à moi, Pablo?... Tu m'aimeras de loin comme de près?...

— Malheur!... s'écria le Gaucho se redressant avec violence.... Je ne les suivrai pas, je resterai..., je me cacherai comme un lâche, si c'est nécessaire... Pour toi, ma Lola, ajouta-t-il tournant vers la jeune fille des regards amoureux... pour toi... ma vie!...

— Oh ! non, mon bien-aimé, dit Dolores avec effroi,

non. J'ai peur, ils te tueraient. Non... non... Pablo... pars, pars et reviens... Je serai si heureuse de te revoir!... Et les larmes coupèrent sa voix.

Mais le jeune Gaucho, l'œil en feu, les sourcils contractés, les cheveux en désordre, ne couvant en ce moment dans son cœur que des pensées de haine, fut sourd à la voix de son amante...

— Le jour vient, dit-il, faisant un mouvement vers la porte, tu me reverras, laisse-moi partir...

— De grâce !... s'écria la jeune fille, le retenant par son *chiripa* qui flottait en désordre... Pablo... écoute...

— Rien... dit-il avec humeur... le jour vient... au revoir...

Il allait franchir la porte de la salle laissant son amante en proie au désespoir, quand la négresse qui venait de se réveiller aux premières lueurs du jour, lui barra naturellement le passage :

— Ils commencent à se réveiller, Pablito, fit la négresse, tu as le temps de prendre un mate avant de partir... l'eau chauffe.

— Comment !... réveillés déjà..., grommela Pablo

entre ses dents... Il n'est plus temps, je suis perdu ! Et il se laissa tomber, découragé, sur une chaise...

— Quel bonheur ! s'écria Dolores s'approchant de sa nourrice, il voulait fuir...

— Comment ! fuir, reprit la négresse, étais-tu fou ?... Oh ! les jeunes gens ! Attends, Pablito, attends au moins que tu sois un peu plus loin... par là-bas... Eh ! tu sais (et la vieille lui fit un signe d'intelligence, lui désignant le nord), oh ! alors tu pourras t'en aller vers le bon côté, et une fois avec les nôtres, ton bonheur est fait.

— Vous êtes folle, dit le Gaucho, jamais je ne pourrai me mêler avec ce monde-là.

— Celle-là est bonne, vraiment, riposta tia Rosa. Ces *sauvages* sont toujours les mêmes... Tu méprises les nôtres, bonne pièce, et les tiens te traitent en brigand... Bien fait...

— Rosa, mère, dit Dolores de sa douce voix, il est si malheureux !... laisse-le... pourquoi ?...

— Oh ! oui... je suis malheureux, s'écria Pablo tristement, toujours prêt à passer d'une impression à l'autre, bien malheureux !

Dolores s'approcha de lui et passa son bras autour de

la taille du Gaucho, comme pour le protéger. Le corps mignon de la jeune fille faisait ressortir les formes bien proportionnées de son amant.

— Scélérats !... marmotta entre ses dents la nourrice, lançant un regard vers la porte.

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'on entendit au dehors une forte voix qui disait ; « Sergent Benito... l'oiseau a pris son vol. »

— Ils parlent de toi, dit Rosa, c'est dommage, mon ami, mais nous ne pouvons pas te cacher.

— Non ? ... dit Dolores regardant sa nourrice avec des yeux dans lesquels tremblaient deux grosses larmes.

— Non, ma fille, ils nous la feraient payer trop cher.

— Qu'importe ? répondit bravement la jeune fille s'accrochant à Pablo.

— Il importe beaucoup pour le maître... Et en prononçant ces paroles la négresse avança jusqu'à la porte et dit, d'un ton bourru : Eh ! eh ! sergent, ne faites pas plus de bruit qu'il n'en faut. Pablo était là avec nous pour nous dire adieu.

— Bon... bon... répondit le sergent, les chevaux

vont être prêts, qu'il le soit lui-même. Il faut être avant midi à Rojas.

— Tas de bandits !... Qu'est-ce que ça me fait ? grommela la négresse... et elle quitta la salle pour apprêter un *mate* destiné à Pablo.

Il faisait jour déjà ; vers l'orient l'horizon commençait à revêtir cette teinte enflammée qui précède, dans ces contrées, le lever du soleil. L'air était frais et piquant, la rosée de la nuit avait déposé sur chaque herbe comme une grosse goutte de pluie.

Les chevaux de la partida que l'on apprêtait pour le départ faisaient entendre des hennissements aigus et prolongés. Les pauvres bêtes avaient passé la nuit à la belle étoile, recevant toute l'humidité sur leur maigre carcasse. A peine si elles avaient eu de quoi satisfaire leur modeste appétit dans le pâturage a moitié desséché par les ardeurs de l'été, et toutes n'avaient pas eu la bonne chance d'avoir le lazo assez long pour atteindre les bons endroits.

Les Gauchos, qui avaient l'air de comprendre ce que signifiaient les hennissements de leurs maigres montures, leur parlaient tout le temps, les caressant du geste et de la voix. « *Panaché*, disait le commandant à son cheval, n'aie

pas peur ; aussitôt arrivés, tu auras une bonne ration, je te le promets. » Et de la main, il caressait la croupe amaigrie de son compagnon de route. Le cheval paraissait lui répondre, hennissant avec ardeur et se tournant du côté de la *querencia*. Parfois une de ces pauvres bêtes opposait une certaine résistance, ne voulant pas se laisser mettre la selle. Il fallait voir alors comme tous les autres Gauchos cessaient leur travail pour prêter leur attention à la lutte engagée entre le cheval et l'écuyer. Les uns prenaient parti pour la bête, les autres pour l'homme.

— Je parie qu'il va lui jouer un mauvais tour, criait l'un.

— Beau cheval, ajoutait l'autre.

— Brave garçon, ripostait un troisième. Et les rires s'entre-croisaient de plus belle.

Pendant que l'un parie pour la bête et que l'autre tient pour l'homme, celui-ci, sans rien dire à ses compagnons, tâche de maîtriser son cheval avec une adresse et une patience qui ne se démentent jamais. Mais aussitôt qu'il vient à bout de lui mettre les *caronas* et la sangle, il enfourche l'animal sans étrier, et à coups de fouet il force

sa monture rebelle à faire le tour du *palenque* (1), à la grande joie de ses compagnons.

Quand la vieille nourrice présenta à Pablo un *mate* sans sucre, le meilleur pour se préparer à la marche, Dolores le pria si tendrement de l'accepter, qu'il n'eut pas la force de le refuser.

— Je le prends pour toi, ma colombe, dit-il à la jeune fille d'un ton affectueux.

— Prends ce *poncho* aussi, mon fils, fit la vieille négresse, et pense toujours à ton endroit...

— En route ! cria la voix du commandant. Et Pablo eut le terrible courage de s'arracher des bras caressants qui cherchaient encore à le retenir dans une dernière étreinte.

Sans prononcer une parole, le jeune Gaucho quitta la salle dans laquelle il laissait son amante à moitié morte de désespoir.

La vieille nourrice, qui le suivait à quelque distance, lui glissa entre les mains un vieux chapeau de paille et quelques piastres.

(1) *Palenque*, rangée de pieux où l'on attache les chevaux.

Cette fois, Pablo montait un cheval à lui seul.

La *partida* en avait pris un qui appartenait à l'*estancia*.

Le soleil se montrait déjà sur l'horizon, ses premiers rayons faisaient scintiller les cordes de la guitare de Dolores, abandonnée cette nuit par Pablo près du fagon éteint.

Les regards de l'amant tombèrent sur la guitare de sa bien-aimée, et le souvenir enivrant et douloureux de cette nuit d'amour fit passer un nuage devant ses yeux.

Il eut comme un vertige... Sans son adresse, il serait tombé de cheval.

A la voix du chef, la *partida* prit le galop et s'éloigna dans un tourbillon de poussière.

Ce ne fut que longtemps après et quand ils la crurent à une bonne distance que les peones osèrent se montrer pour aller vérifier les pertes.

La *partida* avait tué une génisse et pris le cheval gris pommelé du maître.

CHAPITRE V

LA VEUVE

La chaumière de Micaela Guevara, mère de Pablo, située à trois lieues de la Blanqueada, était tout ce que lui et sa mère possédaient ici-bas. J'oubliais sa charrette et ses bœufs, les fidèles *colorados*, car la terre dans laquelle ils récoltaient les pastèques et la luzerne que

Pablo, dans sa charrette, allait offrir une fois par semaine dans la bonne saison aux *estancias* voisines, ne leur appartenait pas.

Les plaines de la république Argentine, presque désertes aujourd'hui, l'étaient bien davantage il y a douze ans.

Dans nos campagnes, la propriété n'a pas la même signification qu'en France. D'abord, la terre qui a un grand prix ici, chez nous commence à peine à représenter quelque chose, et souvent même ces magnifiques propriétés de dix et douze lieues carrées ne trouvent pas d'acheteurs ; de sorte que la valeur de ces terres n'est qu'une valeur d'avenir, si le mot m'est permis.

A l'époque à laquelle mon histoire se rapporte, la terre, dis-je, avait encore moins de prix. Les propriétés des riches estancieros, possesseurs de dix mille vaches, avaient presque toujours vingt lieues de terre, quelquefois trente, de sorte que ces vastes et plus que princières propriétés, car la plupart des petites principautés allemandes n'en possèdent qu'un tiers, se trouvaient parsemées de chaumières rustiques appartenant aux peones de la grande propriété ou à d'autres Gauchos.

C'était le féodalisme européen, à la corvée et les redevances près, ou pour mieux dire, c'était un communisme tout à fait primitif, car les tenanciers des pampas pouvaient exploiter la terre sans rendre compte à personne. Cependant, étant peu enclins aux travaux agricoles, les Gauchos se souciaient médiocrement de se livrer à ce genre de travail; aussi préfèrent-ils dîner sans pain que se donner la peine de soigner quelques épis de blé.

Le mot de communisme n'est nullement aventuré, car les vaches du riche estancier ne sont pas plus épargnées par ses hôtes forcés que la terre elle-même, et jamais le *pauvre*, comme ils s'appellent eux-mêmes, ne se laisse manquer de nourriture tant qu'il y a du bétail dans l'estancia.

Nulle notion de la propriété, telle que l'entend la civilisation de nos jours, n'avait pénétré dans nos campagnes argentines avant 1850.

Et cependant, malgré ce laisser-aller fraternellement primitif, le Gaucho sauvage, rusé comme tous les paysans du monde entier, avait déjà trouvé le moyen de respecter au moins en apparence la propriété de son riche patron,

ayant recours à une distinction jésuitique qui aurait, par sa subtilité, fait le désespoir de l'enthousiaste Jean-Jacques, si passionné pour l'état primitif.

Les estancieros marquent d'un fer rouge, une fois par an, les nouveau-nés de leur bétail et chaque propriétaire a sa marque particulière. Or, le Gaucho *tue* de préférence les animaux non marqués (orejanos), et à défaut de ceux-là ceux qui portent des marques inconnues. Je vous laisse à penser si dans des propriétés aussi vastes, si ouvertes, et avec des troupeaux aussi nombreux, la subtilité du Gaucho peut trouver occasion d'être pratiquée.

Aujourd'hui, tout change dans nos campagnes; avec l'accroissement de la population, la propriété se partage et les terres ont quadruplé de valeur. Mais avancez dans la pampa, approchez des frontières, vous ne trouverez jamais un Gaucho embarrassé pour son *rôti*.

Cela explique comment Pablo et sa mère avaient leur habitation et tous leurs biens dans cette terre appartenant à une grande estancia.

Micaela, ou mieux dit doña Macaela, comme tout le monde la nommait, était restée veuve bien jeune. A dix-

huit ans, elle avait épousé un officier de la ville. Les Gauchos appellent de la sorte Buenos-Ayres, désignant toujours par leurs noms respectifs les autres villes plus ou moins voisines.

Pour eux, Buenos-Ayres est la ville par excellence.

Pablo Guevara, père de notre héros, était un de ces enthousiastes comme il y en a eu beaucoup, qui suivirent la fortune du général Lavalle jusqu'à la mort. Ce n'est pas le moment d'entrer dans des détails politiques, peu faits pour intéresser l'attention du lecteur européen.

D'ailleurs l'auteur de ces pages se propose d'exposer plus tard les *pourquoi* et les *parce que* de ce long malentendu historique, qui menace de se transmettre aux âges futurs, sans que personne ait eu le courage de relever le gant.

Il suffit à présent de dire que, pour les partisans du général Lavalle, adversaire du président Rosas, leur cause était celle de la civilisation, et qu'en se dévouant pour elle, les unitaires croyaient de bonne foi doublement bien mériter de la patrie.

Guevara suivit son idole malgré les larmes de la jeune femme, qu'il abandonnait avec quatre enfants; et son

dernier mot, quand il dut fuir, non la modeste chaumière qu'habite maintenant sa veuve, mais leur confortable maison de Rojas, fut : « Au revoir, le jour que nous serons libres. Elève nos enfants en bons patriotes. »

Jamais sa femme n'eut un mot de l'absent aimé pour la consoler dans son abandon et l'aider à supporter les privations de tout genre, qui pesèrent si durement sur la famille de l'émigré. Jamais une nouvelle, même indirecte. Le réprouvé Guevara fut mort pour les siens, le jour qu'il franchit le seuil de sa maison.

Longtemps après que le général Lavalle eut succombé tragiquement à Jusuy, Micaela attendait toujours des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de ce mari si aimé, dont le plus complet mystère paraissait envelopper le sort.

Parfois, dans son désespoir, elle se disait : « Plutôt le savoir mort que cette incertitude dévorante. »

Les années s'écoulèrent, les enfants devinrent hommes, et, fidèle aux volontés de son mari, elle les éleva tous dans le *Credo* unitaire.

Nouvelle mère des Gracques, elle les fit partir un à un pour Montevideo, sans amollir leur courage par ses

larmes importunes. Il n'y a que les mères qui puissent comprendre ce que coûtait à la pauvre veuve cette nouvelle victime qu'elle offrait, chaque année, au parti de l'absent qu'elle attendait toujours.

— « Cherche ton père... mon fils, » était toujours sa dernière parole, quand arrivait le moment de se séparer d'un de ses enfants.

Pour apprécier dignement le sacrifice de Micaela, il faut se rendre compte de toutes les difficultés contre lesquelles elle avait à lutter lorsque l'heure de séparation était venue. Sans argent, sans amis, les émigrés en laissent rarement, il lui fallait à elle seule éviter les soupçons des voisins, et cela, dans une petite ville, se procurer les moyens de transport pour faire embarquer le fugitif, qui devait, avant d'arriver à la mer, parcourir à cheval plus de quatre-vingts lieues. Et, chose plus difficile encore, arriver à dépister l'autorité, qui punissait de prison ou de mort toute tentative d'émigration clandestine.

De sacrifice en sacrifice, la veuve était venue à perdre presque tout moyen de subsistance. Le parti unitaire pour lequel elle et les siens s'étaient dévoués, vaincu,

abattu et presque expirant dans la république, ne lui offrait pas même les moyens de passer avec son dernier enfant, Pablo, à Montevideo. C'est dans cette ville que s'était réfugié le parti unitaire. Son siège de dix ans est avec ceux de Troie, de Tyr et de Veies, le plus long qui se soit conservé dans les annales humaines.

Micaela se vit obligée de quitter la ville de Rojas, où sans parler des animosités que sa conduite, digne des temps anciens, lui avait suscitées, sa pauvreté ne lui permettait guère de subsister; elle accepta l'hospitalité d'une vieille parente dans la chaumière de la Source où nous la retrouvons maintenant.

— « Tu ne me quitteras jamais, toi, mon Pablo, disait-elle à son fils. Tu seras mon appui, ma consolation; et le jour que ton père reviendra (on parlait toujours du retour du père dans cette famille malheureuse), tu le consoleras avec moi de la mort de tes pauvres frères : » Les trois enfants de la veuve avaient succombé derrière les murs de la ville assiégée. Fidèles au drapeau de leur père, ils étaient tombés tous les trois aux cris de : « La liberté ou la mort ! »

Pablo, qui venait d'hériter de la modeste chaumière

par la mort de la vieille parente, disait toujours à sa mère : — « Je ne te quitterai pas tant que jaillira la source. . . . »

Il y avait loin de la jeune et jolie femme que Guevara laissa entourée de ses quatre jeunes enfants, à la veuve ridée et courbée par les chagrins plus que par l'âge, qui attendait toujours celui qui ne revenait pas. Les cheveux de Micaela avaient grisonné rapidement, et, d'abondants et longs, ils étaient devenus courts et clair-semés.

Il n'y a rien qui dévore la beauté, la fraîcheur d'un visage de femme, comme cet air *libre* des pampas.

Aussi, à vingt ans, toutes les Gauchas ont le visage et les mains jaunis et ridés comme du parchemin.

Ajoutons à cela que doña Micaela devant tout faire par elle-même et aimant passionnément, selon son expression, la propreté, n'avait nullement les moyens de réparer par des soins donnés à sa personne les injures du temps, ni d'effacer cette empreinte implacable que les chagrins déposent sur les joues de la femme malheureuse.

Parfois, et de jour en jour plus rarement, en dénouant le fichu à carreaux rouges qui garantissait sa tête des ar-

deurs du soleil, et se mirant dans la seule petite glace, reste de son ancienne aisance, elle soupirait, se trouvant bien changée et pensant à Guevara.

Mais ces retours sur elle-même devenaient de plus en plus rares... Elle avait fini par ne plus relever ce mot de veuve, qu'avant elle ne laissait jamais passer sans protester.

L'espoir s'éloignait graduellement de son cœur et tout son amour se concentrait sur Pablo, ce Benjamin qu'elle n'avait pas eu la force de sacrifier aux croyances de son mari ; car, chose rare, et qui imprimait à son dévouement un caractère doublement sacré, dans un pays où les femmes ont des opinions politiques tranchées, trop même, Micaela n'en possédait, pour ainsi dire, aucune. Élevée par sa mère qui était du Chili, et par cela même étrangère aux contestations des partis, la jeune fille n'avait jamais connu de son père qu'une miniature précieusement conservée.

La mère, qui avait certaines prétentions de noblesse, parlait rarement de son mari, et à son lit de mort, quand elle déposa, entre les mains de sa fille unique, ce por-

trait, elle lui dit d'une voix éteinte : « Il était gentilhomme. » Sa dernière pensée fut une pensée de vanité.

Lorsque Micaela épousa Guevara, peu de temps après la mort de sa mère, elle habitait la maison de son oncle maternel, prêtre chilien qui avait, comme sa sœur, la noblesse en grande estime.

Guevara n'était pas riche lorsqu'il demanda la jeune fille en mariage, et si, pour gagner le cœur de Micaela, il ne lui avait pas fallu faire de grands efforts, beau et brave comme il était, son nom de Guevara lui fut, aux yeux du noble chilien, une recommandation plus que suffisante.

« Je n'en sais rien, répondit Guevara au bon prêtre, quand celui-ci lui demanda s'il était parent des illustres Guevara d'Espagne. Laissons-là, mon père, le passé.... Mes Guevara à moi seront nobles comme moi.... de cœur.. » Cela aurait bien pu brouiller les cartes de l'amoureux, mais le bon prêtre, qui était un saint homme, malgré sa faiblesse aristocratique, donna son consentement de bon cœur, et à sa mort laissa sa fortune à sa nièce, ce qui ne l'empêchait pas de prêcher de temps en

temps à ses neveux l'horreur de l'égalité que ces affreux Français avaient introduite dans le monde.

Et c'est bien ici le moment de dire que, si dans la république Argentine, moins qu'ailleurs dans les anciennes colonies espagnoles, la suprématie des castes est loin d'avoir la moindre importance, cela n'empêchait pas que Pablito, le vendeur de pastèques, ne fût regardé par tout le monde comme un enfant de famille ; c'est-à-dire de bonne famille.

Le jour où Pablo, de retour de la Blanqueada, fut pris par le partida, Micaela était justement dans une de ces dispositions d'esprit qui sont pour les malheureux comme de vrais arcs-en-ciel souriants, sur des nuages sombres.

Sans savoir pourquoi, Micaela était presque gaie ce jour-là... De douces et consolantes pensées traversaient son esprit tourmenté. La veille, elle avait vu une ancienne connaissance de Rojas, qui, de retour de la ville, l'avait entretenue longuement des grands changements que la chute de Rosas y avait introduits.

— Ma chère, lui disait la commère, qui n'était autre que la femme du premier négociant de nouveautés de

Rojas, c'est merveilleux !... et j'ai été ravie. Ces gens de notre parti, ces *unitaires*, savent bien faire les choses.

Micaela aurait bien pu s'étonner d'entendre ce langage dans la bouche de doña Marcelina, la fédérale qui portait bien naguère les devises les plus voyantes et les robes les plus bariolées de rouge ; mais elle n'eut garde au déluge de paroles qui s'échappaient de la bouche dégarnie de la robuste matrone : elle avait tout son esprit aux images magiques évoquées dans son cœur par ces mots de *liberté* et *d'unitaires*, dont la nouvelle patriote émaillait profusément son récit.

— C'est moi qui vous le dis, ma chère, ajoutait la commère... Pablito obtiendra ce qu'il voudra... Il faut les voir... c'est un bonheur !... ces pauvres émigrés ont tout ce qu'ils désirent : emplois, charges, honneurs, que sais-je ?

Et c'est justice... c'est justice... après leurs souffrances, leurs privations... c'est le moins.

Micaela essuya une grosse larme et fit un signe d'assentiment de la tête. Doña Marcelina continua de plus belle : — Allez-y... allez-y, emmenez Pablito, allez à la maison du gouverneur et donnez-vous pour femme d'émi-

gré ; vous verrez... Et puis vos garçons qui tombèrent à Montevideo, ma chère, vous...

Voyant que Micaela couvrait son visage de ses mains et sanglotait convulsivement, doña Marcelina s'écria d'un ton plus radouci, portant son mouchoir à ses yeux et soupirant lourdement : — C'est terrible pour une mère, je le comprends, mais...

Et pensant alors à tout le parti qu'on pouvait tirer d'un tel malheur au point de vue utilitaire, elle ajouta comme se parlant à elle-même :

— J'en connais quelques-unes qui voudraient avoir quelque mort, par le temps qui court.

— Les malheureuses !... s'écria Micaela d'une voix entre-coupée.

— Et puis les embellissements... les progrès... comme on dit maintenant, qu'a faits la ville, ajouta la commère, c'est inouï !... Voilà plus de dix ans que je n'y avais mis les pieds... Eh bien !... je ne l'ai pas reconnue.

— Et croyez-vous, en effet, dit la veuve maîtrisant son émotion, que je pourrais obtenir une pension, quelque chose pour mon enfant ?

— Une pension ?... allons donc, plus que cela !... Un emploi, un bon emploi, ma chère, voilà ce qu'il faut... Et vous l'aurez... Allez-y de suite, ne perdez pas de temps, allez-y, nommez-vous... Vous êtes bien assez connue, et le gouverneur vous fera entrer sans délai...

Quant à moi je veux être la première à vous féliciter... Et ce disant doña Marcelina prit congé de Micaela.

Cette conversation avait fait une grande impression sur la veuve. Quoiqu'elle fût loin de s'attendre à obtenir l'emploi que si facilement lui faisait entrevoir l'enthousiaste commère, la pensée de l'amélioration qui pourrait se faire dans la position de son fils avait fini par dominer son esprit.

Déjà elle commençait à sentir les avantages du changement politique qui depuis deux ans s'était opéré ; dans sa modeste sphère, il lui semblait que les rares passants avaient plus de considération pour elle, entre autres le capitaine Vidal, qui peu de jours auparavant s'était reposé quelques heures à l'ombre de son *ombù*, lui avait témoigné toute espèce d'égards.

Ce jeune officier qui était le commandant du nouveau

fortin (1), avait entretenu la mère de l'aîné de ses enfants qu'il avait connu à Montevideo. C'était aussi le capitaine qui avait donné à Pablo la papeleta qui l'exemptait du service, comme fils de veuve et bon patriote ; cette même papeleta que le commandant de la partida avait mise en pièces sans la lire, et par une raison facile à comprendre..

Grâce aussi à l'influence de son nom, la veuve avait obtenu de ce même officier, qui était un homme d'éducation et de cœur, que l'on ne prît que la moitié des manœuvres de la Blanqueada ; comme c'était précisément le moment de la *hierra* (2), Vidal accueillit la demande de Micaela, malgré la haine qu'il avait pour les fédéraux qu'il avait bravement combattus à Montevideo ; tâchant toujours de concilier les devoirs de sa charge, assez difficile, en effet, avec les sentiments de justice et d'humanité dont il ne se départait jamais.

La veuve allait rarement à la Blanqueada ; mais, par l'intermédiaire de son fils, elle envoyait toujours des

(1) *Fortin*, détachement de troupes qui garnit les frontières.

(2) *Hierra*, le moment que l'on marque le bétail.

messages affectueux à tia Rosa et surtout à Dolores qu'elle avait connue enfant.

Les mauvaises langues de l'endroit prétendaient que le vieux fédéral avait soupiré longtemps sans rien obtenir de la veuve. Elles allaient même jusqu'à dire qu'il lui avait offert de l'épouser. Quoi qu'il en fût, le fait est que don Juan, bon homme au demeurant et sans façon, traitait toujours Pablo sèchement, le taxant d'orgueilleux et de fainéant, chaque fois qu'il était question du jeune homme.

Jusqu'à ce moment, Micaela n'avait osé parler à son fils des projets qui, sans forme bien définie, s'entre-croisaient dans sa tête... Elle appréhendait de trouver de la résistance chez le jeune homme.

C'est que Pablo, en sa qualité de Gaucho pur sang, se faisait un devoir de mépriser les gens de la ville qu'il croyait efféminés et même lâches : il était bien l'expression de cette haine irréfléchie et funeste, que le Gaucho couve contre les gens qui portent l'habit noir. Ce sujet était toujours un point douloureux entre la veuve et son fils ; la mère avait fini par le laisser tomber complètement. La pauvre femme, qui avait reçu une éducation

tant soit peu soignée, et qui en connaissait les avantages, aurait voulu que son enfant, tout en étant pauvre, eût eu un peu de culture, un peu d'instruction ; c'est à peine si, après des luttes incessantes, elle avait pu réussir à lui apprendre à lire ; la résistance qu'elle avait trouvée dans cette nature violente et rebelle était presque indomptable. Pablo était colère et indolent à la fois.

— J'aime mieux me débattre avec ta rage qu'avec ta paresse, disait souvent sa mère.

— Vois, répondait Pablo, mes colorados ne connaissent ni *a* ni *b*... est-ce qu'ils ont besoin de ça pour me comprendre?... Et mon alezan... est-ce que le manque de livres l'empêche de connaître son chemin au milieu d'une nuit d'orage, quand je m'égare moi-même dans la pampa?... Allons, mère, chantons, c'est la meilleure lecture... Je sais lire dans les étoiles, ajoutait le poétique payador, et puis dans ton cœur, ma vieille (mot de tendresse dans la bouche du jeune Gaucho), qu'ai-je besoin d'autre chose?...

Comment lutter lorsqu'on trouve une résistance si obstinée, mais qui prend une forme aussi douce?... Et puis quand la pauvreté est là en face de nous, nous

pressant, nous harcelant sans cesse ; que pour la supporter, il faut à tout instant combattre avec le travail matériel et les besoins de tout genre, qui nous obsèdent nuit et jour ; est-il si étonnant que le pauvre dédaigne, haïsse même une science qui, pour lui, ne représente qu'un surcroît de peine, une corvée de plus à ajouter à celles de tous les jours ? Pensez ce que devait être l'existence dans ces pampas désertes pour cette femme malheureuse et abandonnée, qui avait connu une certaine aisance dans le courant de sa vie, un luxe relatif même, et qui se voyait, à présent, réduite presque à la misère.

L'éternel *à quoi bon ?* que l'enfant sauvage opposait à ses douces remontrances, était un argument auquel elle ne savait jamais comment répondre.

D'ailleurs, Pablo, quoique peu actif de nature, comme le sont tous les enfants pampas, trouvait toujours moyen, même depuis son jeune âge, d'épargner à sa mère les travaux les plus rudes. C'était lui qui bêchait, qui labourait leur champ, malgré sa haine pour torturer la terre, qui, selon lui, n'avait nul besoin de ça pour donner des fruits de bonne grâce. C'était encore lui qui récoltait les

pastèques et fauchait la luzerne verte et fraîche qu'il portait ensuite dans sa charrette aux estancias.

.

Peu d'instants avant le coucher du soleil, le jour même que Pablo fut pris par la partida, Micaela, qui attendait impatiemment son fils, se disait : il ne peut pas tarder à rentrer ; car elle ne l'avait pas vu partir le matin sans se promettre de lui communiquer le soir même, à son retour, ses nouvelles espérances.

Pauvre enfant, pensait Micaela, il pourra avoir un cheval à lui, il pourra remplacer son alezan qu'il aimait tant !... et qui a fini par mourir de vieillesse. C'est moi qui conduirai les bœufs maintenant... lui sera heureux... il aura son cheval pour pouvoir aller et venir librement où bon lui semblera...

Pauvres bêtes ! ajoutait la veuve dans ses réflexions, elles nous ont été bien utiles !... Qu'eussions-nous fait sans elles ?...

Et, comme pour faire écho à sa pensée, elle vit avancer lentement vers la chaumière les deux bœufs qui marchaient ensemble en bons camarades quoiqu'ils ne fus-

sent plus attachés. D'un pas égal et mesuré, les colorados arrivèrent jusqu'à la place où ils avaient l'habitude de s'arrêter tous les soirs, pour être détachés de la charrette et mis en liberté. Une fois là, ils s'arrêtèrent et attendirent. Micaela, debout devant la porte, ne pouvait se rendre compte de ce que c'était. Elle n'avait pas d'inquiétude précisément, car, quoique la chose fût tout à fait inusitée, elle pouvait s'expliquer. Il les a dételés avant d'arriver, se disait-elle, et elle s'approcha pour caresser les bêtes.

Mais quand elle vit les cordes coupées, ces lanières qui avaient coûté tant de travail à son fils, l'inquiétude commença à poindre dans son cœur. « Et le maître, colorados?... » dit-elle en questionnant les bœufs. Les bêtes, pour toute réponse, fixèrent sur elle leurs grands yeux mélancoliques. « Je vais voir, dit-elle, se parlant à haute voix, il doit être derrière le monticule avec la charrette. »

Micaela marcha d'un pas rapide, franchit le monticule et plongea ses regards dans le lointain.

Une angoisse inexprimable contracta ses traits... « Que fait-il? » dit-elle à haute voix... Et, immobile et atten-

tive, dévorant des yeux la route déserte, elle s'attendait à tout moment à voir apparaître la charrette qu'elle savait séparée de son attelage.

Le soleil s'enfonça sous un horizon embrasé comme une fournaise. Aux nuages de feu succédèrent bientôt des nuages d'un jaune d'or poudreux. Ceux-ci devinrent violacés à leur tour, et se fondirent peu à peu dans des teintes grisâtres, de plus en plus sombres, jusqu'à arriver au noir, qui s'y fixa. Presque toujours dans la pampa, le soleil, à son couchant, prend un air courroucé. Ses derniers reflets, à travers de gros nuages chargés d'électricité, ont l'air d'un terrible froncement de sourcils.

La pauvre mère attendit encore dans une immobilité de statue...

Autant la pampa paraît déserte et sévère à l'heure où le soleil luit dans toute sa force, autant elle se montre riieuse et animée, après le coucher de l'astre. Les chiens des prairies n'attendent que ce moment pour sortir par milliers de leur ornière, et former des groupes animés, tandis que les hiboux, leurs compagnons inséparables, s'agitent et voltigent tout autour, poussant leurs cris

aigus. C'est alors que l'on voit le craintif *tatou* à la lourde carapace s'avancer doucement et disparaître rapide au moindre bruit ; le *zorrino* (1) se livrer à des courses vagabondes, tandis que le *guanaco* (2) au long cou marche gravement de son air dédaigneux à côté de l'autruche aux grands yeux. C'est l'heure de l'agitation et de la vie. A mesure que le ciel se couvre d'étoiles, le sol fourmille d'animaux qui paraissent surgir du même coup des entrailles de la terre.

On entend alors dans la lagune des cris doux et plaintifs, des chuchotements mystérieux dans les roseaux, des pas furtifs dans l'ombre... Les cygnes aux ailes massives fendent l'air par bandes, faisant entendre leur grincement acéré, les *yajas* leur cri plaintif.

La mère éplorée ne voit rien de tout cela. Elle n'a qu'une seule idée : voir venir son fils...

A mesure que l'obscurité remplace la lumière, l'ombre envahit de plus en plus son âme. Quelque chose de terrible s'empare de son cœur... Il était complètement

(1) *Zorrino*, mouffette, *viberra mephitis*.

(2) *Guanaco*, *camellus guanacus*.

nuit lorsqu'elle comprit que son enfant ne venant pas, il fallait qu'elle allât le chercher.

Sortant enfin de son immobilité, elle se mit à marcher devant elle, sans autre ressort que son instinct maternel.

Où allait-elle ? Elle ne se le demandait pas... La terreur qui gagnait son cœur ne laissait aucune place au raisonnement.

Pour seule boussole dans l'immense désert, la mère n'avait que son cœur !

CHAPITRE VI

SOLDAT

Lorsque la partida, qui emmenait Pablo, arriva à Rojas, elle trouva la ville dans une grande agitation. Les autorités venaient de recevoir l'ordre de faire marcher leur contingent sans perte de temps, le gouvernement ayant

eu connaissance d'une invasion vers le Nord, qui devait s'effectuer de connivence avec les Indiens.

Les habitants de Rojas étaient au désespoir. D'après les ordres reçus de Buenos-Ayres, toutes les troupes qui gardaient la frontière devaient aller se réunir au corps d'armée campé à Saint-Nicolas. En conséquence, leur ville restait sans défense, exposée aux attaques des Indiens sauvages. Le bataillon de ligne venait de partir cette après-midi même, et les gardes nationaux se trouvaient déjà réunis au nombre de trois cents sur la place.

— Avancez, lieutenant Llerena, dit un jeune officier qui montait un beau cheval bai richement harnaché, s'adressant au commandant de la partida, aussitôt qu'il la vit déboucher par un des côtés de la place. — Avancez, les enfants, il faut partir de suite.

Llerena approcha de l'officier et répondit laconiquement :

— Nos chevaux ont besoin de repos.

— C'est bien, reprit le capitaine Vidal, celui-là même qui, peu de jours auparavant, avait donné la *papeleta* à Pablo. Je crois que les bêtes sont harassées... Et quoique ce que je pourrai vous offrir ne vaille pas grand'chose,

nous allons cependant vous donner du rechange. Laissez-moi celles-là dans la remonte... et cela de suite, les enfants; car dans une heure il faut avoir dit adieu à nos amis de Rojas. Et s'adressant aux gardes nationaux qui étaient rangés en file derrière lui :

— Du courage, leur dit-il, mes amis, du courage... Vous qui savez toujours vous battre en braves, soyez-le maintenant pour vous arracher à vos maisons. Dans une demi-heure, ajouta-t-il en regardant sa montre, je vous attends ici avec les chevaux. Allez...

La garde nationale de Rojas, qui était composée de jeunes gens de la campagne, dans le genre de notre héros, se dispersa de suite dans toutes les directions de la ville, et il ne resta sur la place que le capitaine Vidal, deux de ses ordonnances et la partida, dont faisait partie Pablo.

— Lieutenant, dit le capitaine l'appelant à l'écart, vos hommes sont-ils bien dispos?

— Eh ! eh ! capitaine, répondit Llerena d'un ton ironique, le Gaucho est las de se battre... et je crois, quant à moi, que... Et il branla la tête.

— C'est bien, ajouta sévèrement l'officier, partout la même chose... Et apercevant Pablo :

— Qui est donc ce jeune homme ? demanda-t-il , s'adressant plutôt à Pablo lui-même qu'au lieutenant. Approche, ajouta-t-il, lui faisant signe de la main, qui es-tu ?...

— Je suis Pablo Guevara, répondit fièrement le jeune homme, exempté par vous-même du service, comme fils de veuve, et enrôlé hier par ces messieurs.

— C'est bien, reprit Vidal, l'interrompant, je me le rappelle... mais, maintenant, il faut nous suivre...

Et avec une légère teinte de tristesse : — Comme toi, il y en a bien d'autres... Mais, continua-t-il, quand la patrie a besoin de ses défenseurs, elle ne les choisit pas, mon enfant... Et puis, elle n'est pas ingrate... Va... qu'on te donne un cheval frais et un képi... Lieutenant, je vous recommande ce jeune homme...

Allons, mes amis., il faut nous dépêcher... En avant... marche !

Et, après cet appel à la discipline, il se dirigea, suivi de la partida, vers le dépôt où il avait encore d'importantes affaires à régler. Entre autres choses, il s'agissait de savoir si ces chevaux qu'il avait promis à ses nouvelles troupes, avec tant d'assurance, étaient arrivés. La moitié

devait être donnée par les estancieros de Rojas, comme contribution de guerre, car le gouvernement avait déplacé tous ses haras, dont il avait besoin pour le gros de l'armée.

En entendant les paroles du capitaine, Pablo venait de perdre tout espoir.

Sans savoir pourquoi, jusqu'à ce moment il avait nourri dans son cœur une vague espérance de pouvoir se soustraire à son nouveau sort. Mais cette espérance venait de se dissiper comme par enchantement. Tout à coup, l'idée de sa mère abandonnée, qui jusqu'alors avait cédé la place à l'image de la belle Dolores, vint prendre possession de son cœur.

Les yeux baignés de larmes qu'il s'efforçait en vain de réprimer, et d'une voix tremblante, Pablo répondit négativement au sergent. Le brave Benitez, après avoir choisi un cheval pour lui-même et un autre pour son élève, comme il commençait à l'appeler, engageait le jeune soldat à prendre quelque nourriture avant le départ.

— Mange, ami, disait-il, cela n'empêche pas la peine... au contraire, cela donne des forces à l'homme pour la mieux sentir.

Et malgré lui il fit prendre quelques tranches de viande rôtie au taciturne jeune homme.

Le départ de Rojas fut triste et silencieux.

Aussitôt tous ses hommes réunis, le brave et intelligent capitaine leur adressa quelques paroles affectueuses. Il leur promit de ne rien épargner pour décider le général en chef à envoyer de suite une garnison qui mît leur ville à couvert des attaques des Indiens.

Ces paroles, que presque toute la population accourue sur la place écoutait avidement, furent accueillies par un murmure qui n'avait rien de désapprobateur, car peu à peu il se convertit dans le cri unanime de : Vive le capitaine Vidal !...

La petite colonne s'ébranla, laissant à sa suite bien des regrets et des larmes. Après son départ, la ville de Rojas paraissait encore plus silencieuse et déserte qu'à l'ordinaire.

Pablo parcourut la distance qui sépare Rojas de San Nicolas renfermé dans un mutisme obstiné, et paraissant vouloir éviter tout rapport avec ses compagnons. Son cœur passe par d'étranges transitions. Il est en proie à la haine, une haine sauvage, terrible, purement instinc-

tive, ne se fixant sur aucun objet déterminé. Il déteste tout ce qui l'entoure, à commencer par lui-même. Malheur à celui qui lui aurait cherché querelle dans un pareil moment!.... Et cependant son extérieur ne trahit nullement l'orage qui gronde sourdement dans son âme.

Toujours attentif et docile à la voix du chef comme le soldat le plus discipliné, le jeune Gaucho ne semble protester contre ce nouveau joug que par sa silencieuse réserve.

Le sergent Benitez est le seul de ses compagnons qui s'intéresse à lui et tâche, par tous les moyens possibles, de gagner sa confiance.

— Parle-moi, Pablo, lui disait-il un soir qu'ils se trouvaient ensemble assis devant la tente qu'ils avaient en commun depuis leur arrivée au quartier général, parle-moi de tes peines, enfant; car le silence use l'âme de l'homme.

Pablo, sombre et silencieux, les sourcils contractés, les lèvres serrées, paraissait, aux reflets enflammés du *fogon*, la personnification de la haine muette.

— Je suis vieux, mon fils, je connais la peine, ajoutait

le patient Benitez ; je sais que, pour le Gaucho, la vie est dure..... Tu te crois le seul malheureux, Pablito ?

Le jeune homme fit un mouvement d'impatience et ne répondit rien.

— Tu t'impaticentes... tu te dévores... Et à quoi te sert cette impatience?... Crois-moi, reprit le vieux Gaucho, commence par la fin et gagne du temps... Que diantre ! tu finiras, comme tant d'autres, par te consoler, l'ami...

— Jamais... dit Pablo d'une voix sombre.

— Jamais, c'est bien long, mon fils, répondit le sergent... C'est bien long pour l'homme comme pour la femme...

Pablo, sans l'écouter : — Jamais, s'écria-t-il avec feu, je n'oublierai leur injustice... jamais je n'oublierai leur lâcheté... jamais je n'oublierai leurs fausses promesses... Ils me parlent de la patrie, ajouta-t-il avec amertume. Qu'est-ce que j'ai à faire, moi, avec leur patrie, avec leur liberté?... Moi aussi, j'aime la liberté... ma liberté à moi... Pourquoi donc m'en privent-ils?... Pourquoi donc m'arrachent-ils à mon *pago*, à ma mère, à ceux que j'aime?... Non !... je ne crois plus à leurs fausses paroles. Unitaires

et fédéraux, ils sont tous les mêmes. Je les hais tous comme ils nous haïssent, eux, nous autres, pauvres Gauchos...

— Ce n'est pas ça, mon fils, répondit timidement le sergent, et tu te montes à tort la tête, comme tant d'autres... Moi aussi j'aimais mon *pago* comme toi à ton âge (je n'y suis jamais retourné)... mais, vois-tu, il paraît qu'au contraire nous autres Gauchos nous ne savons pas ce que c'est que la liberté... et que c'est tout de même chose bien difficile à comprendre.

Pablo fit un geste de dédain.

— Je t'avoue que moi-même, reprit le sergent, je ne sais pas trop ce qu'ils veulent dire par leur liberté à eux, et que la mienne, la nôtre, cette chose d'aller et venir librement sur un bon *parjero* (1) me plaît diablement, surtout quand j'ai quelques piastres à dépenser avec un ami.

Le vieux Gaucho poussa un soupir et regarda les étoiles en silence.

— C'est égal, ajouta-t-il, après quelques instants, il

(1) *Parjero*, cheval de course.

paraît que c'est nécessaire, qu'il faut que nous nous prêtions tous à la défense de la patrie... et que la patrie, c'est ici, c'est là-bas... c'est un peu partout...

— Sergent Benitez, répliqua Pablo avec dédain, et vous croyez ça, vous!... Que m'importe, à moi, la défense de cette ville que je ne connais pas?... Que fait-elle pour moi?... Que fera-t-elle jamais?... Tandis que moi, pour elle, pour tout ce monde que je ne connais pas, qui ne se soucie pas de moi..., je quitte, c'est-à-dire on m'arrache de force à ce que j'aime plus que ma vie... à ceux qui m'aiment... Tenez, sergent, ajouta-t-il avec emphase, un bon Gaucho ne devrait pas souffrir ça.

— Il y a du vrai, mon fils, dans ce que tu dis, reprit le sergent, mais je sens aussi que l'on pourrait te répondre, seulement je ne sais pas quoi, je l'avoue... C'est égal, Pablito, un militaire doit obéissance à ses supérieurs, et, ma foi...

— Mais, moi, je ne suis pas militaire, sergent... Que dites-vous?... fit Pablo en l'interrompant. Croyez-vous que parce qu'ils m'ont affublé de cette jaquette et de ce képi, ils ont fait de moi un soldat?... Non, sergent, mille fois non!... C'est assez que mes frères, par obéissance au

nom de notre père, aient péri loin de nous comme de pauvres malheureux... Moi, moi... Et, abaissant le ton, il murmura ces paroles à voix basse presque à l'oreille de son compagnon : Je m'en irai un de ces jours sans bruit, comme je suis venu.

— Malheureux ! s'écria le sergent... un déserteur !... Y penses-tu?...

— Si j'y pense ? Je ne fais autre chose depuis que je suis ici... C'est que, voyez-vous, ici c'est plus facile, ajouta-t-il, regardant de tous côtés, il y a tant de monde, tant de bruit, tant de va-et-vient... Allez... sergent... j'ai mon idée... Dussé-je, pour échapper à mon sort, me jeter, la tête la première, dans cette belle eau si claire et si transparente que nous voyons là-bas.

— Garde-t'en bien, mon enfant, c'est le *Parana*, l'eau y est profonde et tu t'y noierais de suite... Et changeant de ton : Le soldat qui déserte à la veille du combat, ajouta-t-il, est un lâche, Pablo. — Aurais-tu peur de mourir?...

— Peut-être, répondit le jeune Gaucho pensif...

— Comment ! et tu voudrais t'exposer à être pris comme déserteur?

— Mais c'est qu'ils ne me prendront pas, répondit le jeune homme avec assurance.

— Eh! que feras-tu donc pour l'empêcher?

— La pampa est grande... et cette fois-ci je ne me fierai pas à leurs écrits menteurs, je les fuirai toujours...

— Malheureux enfant! s'écria Benitez, tu ne sais pas ce que tu dis... Je connais cette vie errante... Hélas! je la connais... c'est triste... c'est très-triste.

Et le sergent tomba alors dans une rêverie que Pablo n'interrompit pas. Ils restèrent longtemps ainsi sans se parler.

La voix du clairon, qui sonnait *silencio* (1), vint les avertir qu'il fallait éteindre leur feu et rentrer dans leur tente pour dormir...

Trois nuits après, un des officiers de service rendait compte à un des chefs supérieurs de la capture que la ronde avait faite d'un soldat qui, selon toutes les apparences, cherchait à fuir du camp.

Le transfuge n'était autre que Pablo.

(1) *Silencio*, repos.

Il fut sévèrement réprimandé et condamné à un mois d'arrêt.

Le coupable n'avoua pas son intention de fuir; pour toute réponse aux interrogations qui lui furent adressées, il répondait un : « Je me promenais... » laconique et bourru.

Comme l'heure n'était pas trop avancée, on le crut facilement; en conséquence il fut simplement puni pour infraction à la discipline.

L'armée se mit en marche ce jour même.

La discipline militaire, si strictement observée dans les armées européennes, ne peut pas être applicable aux nôtres, composées qu'elles sont, la plupart du temps, d'éléments disparates et hétérogènes.

A l'époque où se passe cette histoire, ce manque d'homogénéité était encore plus marqué.

Quelle différence entre ces masses informées, indisciplinées, d'hommes de toutes les conditions, de tous les âges, de toutes les tailles, de toutes les couleurs (car, dans nos armées figurent tout aussi bien les nègres et les mulâtres, que beaucoup de chefs préfèrent aux blancs), et les armées européennes... Combien de fois

cependant, ces hommes de toutes les conditions, sans la moindre teinte d'éducation militaire, se sont présentés devant une armée ennemie, sans avoir connaissance des mouvements stratégiques les plus élémentaires, ceux-là même que les plus ignorants des recrues françaises exécutent avec une admirable précision. — Il est vrai que, bien souvent, l'armée ennemie se trouve tout aussi bien partagée comme discipline. Car, hélas ! les guerres civiles ne nous ont pas plus épargnés que les petites républiques italiennes du moyen âge.

Comme elles, nous avons eu nos condottieri (nommés *caudillos*) et cette série de maux qui en est le cortège inévitable.

Comme elles, nous avons vu les soldats improvisés d'un jour à l'autre battre parfois des troupes régulières et blanchies sous le harnais; comme elles, nous avons vu les populations opprimées s'incliner et trembler devant le libérateur attendu; le lendemain regrettant, parfois, l'oppression de la veille...

Dans l'ancien comme dans le nouveau monde, la force fut toujours la force, les illusions toujours les mêmes...

CHAPITRE VII

L'ESTANCIA

Que devenait Dolores pendant ce temps?... Sa vie est toujours la même, rien n'y est changé. Toujours le même calme, la même monotonie de longues journées inactives qui se ressemblent toutes.

Elle se lève tard, donne à manger à ses colombes et à ses poules, et, maintenant que son père est de retour, va lui offrir elle-même son *mate* quand elle a la chance de le voir avant son départ pour les champs.

Avant la *siesta*, elle fait quelques points dans son *cribo*, qui n'a pas l'air d'avancer beaucoup, va, vient comme une âme en peine d'un côté à l'autre dans la vaste maison, cherchant à s'occuper, s'efforçant de s'intéresser à quelque chose sans pouvoir y parvenir.

Une fois la sieste finie, et quand tia Rosa vient lui apporter jusque dans son lit une tranche de pastèque du champ de Pablo, ou une tasse de lait caillé saupoudré de sucre, la paresseuse reste étendue sur sa couche, prêtant une oreille distraite au babil insipide de la vieille nourrice.

Don Juan rentre pour le dîner, et c'est alors qu'à lieu le repas sérieux de la maison. Le matin, le fédéral ne prend que du *mate*, et sa fille la plupart des jours en fait autant.

Ce dîner, long et peu varié dans sa composition, servi par tia Rosa, résume les mœurs des gens de l'*estancia*. La négresse va de plat à plat prendre place derrière la

chaise de son maître, avec lequel elle cause tout le temps du dîner, l'interrogeant familièrement sur les travaux de la journée.

Les jours tristes pour l'*estanciero* sont ceux où il se sépare d'une partie de son bétail pour la vendre. Ces jours-là, le front de don Juan est soucieux, sa parole plus entre-coupée qu'à l'ordinaire, et à chaque instant on l'entend répéter ces mots : « De si belles bêtes... J'ai eu tort... C'est pour rien... »

La négresse ne manque pas de faire chorus avec son maître, et Dolores garde le silence. La chose ne l'intéresse pas ; elle y est habituée.

L'*estanciero* croit perdre toujours dans l'échange. L'argent a peu de valeur à ses yeux, et il lui préfère de beaucoup ses animaux, se croyant toujours dupé par les acheteurs des villes.

C'est une manie caractéristique de ses pareils ; en conséquence, il retarde autant qu'il le peut toute transaction définitive.

Le repas fini, don Juan remonte à cheval et va donner un dernier coup d'œil à ses bêtes. Parfois Dolores l'accompagne dans sa tournée du soir. La jeune fille monte

à cheval avec la même robe qu'elle porte d'ordinaire, sans changer autrement son habillement que par un léger carré de mousseline blanche plié en deux, dont elle couvre sa tête et qu'elle noue sous le menton. Ce blanc tranche avec la pâleur mate de son visage, et fait on ne peut mieux ressortir l'éclat de ses beaux yeux veloutés. Une fois à cheval, la jupe arrive à peine à couvrir la pointe de son petit pied, et souvent, dans l'agitation de sa course, et pour peu que le vent souffle, elle se lève indiscreète, laissant à découvert une jambe modelée à ravir. De là une lutte incessante entre la gentille amazone et cette jupe capricieuse, que le vent soulève et qu'elle retient habilement de sa main gauche. Ses longues nattes pendantes effleurent la croupe du cheval.

En maintes occasions, Pablo a rencontré la jeune fille pendant ces excursions du soir. Comme Dolores lui a semblé belle, vue ainsi aux feux du soleil couchant, mais aussi combien de fois n'a-t-il senti alors plus amèrement que jamais la distance qui le sépare, lui pauvre malheureux, sans biens, sans fortune, de la fille du riche *estanciero*!

Tandis que Dolores et son père franchissent au rapide

galop de leurs montures la vaste pampa, lui, que l'indigence assiège de tous côtés, ne possède pas même un cheval. Cloué à sa lourde charrette, dans une immobilité humiliante, le sauvage enfant de la plaine regagne lentement son logis, au pas traînant et monotone de son paresseux attelage. Que de larmes impuissantes n'a-t-il pas dévorées en silence!... Combien de fois Micaela a vu rentrer son fils sombre et pensif, au retour d'une de ses excursions de la semaine, sans que la mère infortunée ait jamais pu arracher à l'enfant de son cœur le secret du nuage épais qui voile son front! Encore un tourment de plus à ajouter à ceux qui déchirent ce cœur brisé.

On se couche de bonne heure à l'*estancia*, et une fois le *mate* du soir pris, tout le monde gagne son lit.

Pendant les beaux clairs de lune, Dolores aime à rester un peu plus tard dehors. Elle a une grande admiration pour l'astre nocturne qu'elle nomme sa compagne.

— Je ne me lasse jamais de la regarder, dit-elle à sa nourrice, et il me semble qu'elle aussi me regarde à son tour. Je l'aime bien mieux que le soleil, qui vient tou-

jours la chasser du ciel. Sitôt qu'elle apparaît je me sens tout autre.

C'est à la pâle clarté de la lune que la jeune fille aime à s'exercer sur la guitare. Elle joue avec une rare habileté, sans avoir jamais eu de maître, et, chose étrange, elle prétend que le jour lui enlève toute son inspiration.

Quelle ressource pourtant eût été la musique pendant ces longues heures d'une journée oisive, où la pensée semble marcher sur des sables ardents et stériles !

Représentez-vous une existence sans événements d'aucune espèce, et aussi plate et privée de mouvement que la pampa qu'elle habite ; mettez-vous, si c'est possible, à la place de la jeune fille perdue dans la solitude, sans autre société que celle de sa nourrice, qu'elle voit peu, car tia Rosa a affaire, et celle de son père, qui parle rarement et n'a jamais non plus rien d'intéressant à communiquer à sa fille, d'abord parce qu'il n'a pas une grande abondance d'idées, et en outre parce que le Gaucho a un certain mépris d'instinct pour l'intelligence des femmes.

L'homme dans l'état à demi civilisé a des ressources dont sont dépourvues les femmes. Quand il est pauvre, l'exercice corporel remplit son existence, et quand il est

au-dessus du besoin, riche même, comme le fédéral, il a ses biens à exploiter, une propriété à faire valoir, des travaux à diriger. Ne fût-ce que la vaste étendue à parcourir journellement pour soigner ses bêtes et se rendre compte de l'état de ses abreuvoirs (la grande affaire pour l'*estanciero*), il a de la besogne plus que suffisante dans les temps ordinaires pour occuper ses journées, sans compter l'époque vraiment solennelle pour l'*estancia*, celle de la *marque* du bétail, moment si aimé des Gauchos et qui ne peut se comparer, pour l'animation et le surcroît de travail qu'il amène, qu'aux vendanges et à la fenaison des fermes européennes.

Les femmes de l'*estancia*, quand elles sont mères, quand elles ont des enfants à soigner, à élever, bien ou mal, leur besogne, leur amusement sont tout trouvés.

Quelle que soit sa condition sociale et le milieu où elle se trouve, quand une femme a des enfants autour d'elle, elle trouvera toujours à s'occuper. Les enfants ne sont pas seulement « la joie de la maison, » comme dit si bien le poète, ils en sont aussi l'occupation, la lumière et la vie.

Mais la jeune fille, surtout la jeune fille riche qui,

comme Dolores, n'a nul besoin de s'occuper des soins matériels de son ménage, dépourvue de livres pour s'instruire ou s'amuser, manquant de mode à suivre, de voisines à visiter, de nouvelles à apprendre, de pauvres à secourir, d'amies à qui faire des confidences tout en écoutant les leurs, privée absolument de ce que j'appellerai les grandes issues pour répandre son âme au dehors, cette force qui, semblable aux autres forces dans la nature, tend toujours à s'épancher... comment faut-il qu'elle fasse pour arriver à ce degré de fermentation interne, que toute âme est destinée à subir pour accomplir sa mission humaine ?

Faut-il croire que, parce que ces âmes plongées dans un état de somnambulisme perpétuel, comme l'huître rivée à sa coquille, sans avoir même la force de protester contre la torpeur qui les enchaîne, soient destinées à ne sentir jamais se développer leur essor ? Nous n'en savons rien : plaignons cependant ces pauvres âmes prisonnières plus encore que les autres dans cette vallée de larmes ; ces *parias* de la pensée, exclues des jouissances intellectuelles tout en restant sujettes aux luttes déchirantes des passions humaines. En véritables déshéritées, elles

ont toutes les charges, sans avoir les soulagements... Eh! qui sait?... elles arrivent peut-être au centre, quoique par un chemin différent et opposé au nôtre. Bienheureux les pauvres d'esprit!...

— Les nuits sont si courtes, mama Rosa, dit souvent Dolores à sa nourrice, et les jours si longs... Pourquoi?

Et la négresse répond par une astronomie à elle :

— C'est que le soleil a plus de peine à marcher, ma fille, il est plus lourd....

Il faut que la nourrice presse et gronde même au besoin pour que la jeune fille se décide à gagner sa couche pendant ces belles nuits argentées des pampas.

— Dormir, Mamita, dit Dolores avec regret... avec cette lune...

Comme qui dirait : « Et as-tu le courage de t'arracher à un pareil charme... »

Combien de fois, quand la vigilante nourrice vient, à plusieurs reprises, le matin arracher la paresseuse enfant à son lit, Dolores, entr'ouvrant à regret ses beaux yeux, dit : « Que je voudrais que le jour ne vînt jamais... Il ne finit pas !!! »

Et pourtant, c'était pendant le jour que Dolores voyait

Pablo, c'était pendant le jour qu'elle lui parlait, quoique rarement ; mais c'est le soir qu'elle pense à lui. C'est aux rayons mélancoliques de la lune qu'elle lui donne son âme et qu'elle s'avoue à elle-même combien elle le trouve beau...

Que de fois pendant ces longues rêveries :

— Oh ! si je pouvais le voir, s'est-elle dit, à cette douce clarté, je serais heureuse !... J'oserais bien braver la lumière de ses yeux !... Je pourrais lui parler... Je saurais lui dire que je pense à lui... toujours, et même lui demander s'il pense à moi...

Elle ne savait pas, l'amoureuse Dolores, à quel point ses vœux allaient être exaucés !...

Hélas ! la chaste enfant ne soupçonnait pas encore à cette époque les ardeurs de l'amour qu'elle devait partager à la lumière incertaine de son astre bien-aimé.

Ces longs jours qu'elle compare maintenant à cette nuit d'amour, nuit si courte suivie de tant de larmes !...

Malheureuse enfant initiée si brusquement à tout ce que la vie révèle de plus terrible pour l'âme humaine, l'amour et l'absence...

Depuis cette nuit révélatrice, Dolores couve la mort

dans son sein, la fièvre la mine sourdement, et des défaillances suivies d'une exaltation nerveuse indéfinissable se partagent l'empire de son corps.

Loin de celui qu'elle aime, arrachée si brusquement à tout un monde à peine rêvé, partagée entre ce souvenir enivrant et une angoisse toujours croissante, elle se consume lentement. La crainte de ne plus voir Pablo, la crainte de ces mille dangers qu'il va braver peut-être pour la revoir, et que sa vieille nourrice, avec la meilleure intention du monde, ne fait qu'exagérer, sont un tourment incessant qui déracine son âme.

La solitude, ce manque complet de distractions, d'impressions nouvelles, qui sont comme autant de diversions à nos pensées, dans un milieu où la vie s'agite autour de nous sous toutes les formes, tout contribue à accroître l'intensité de sa souffrance. L'inquiétude la dévore, l'amour la ronge et l'ennui la tue.

— Où peut-il être ? demande-t-elle continuellement à sa nourrice.

Et la bonne femme, qui, en matière de suppositions, en fait toujours de compliquées, de répondre :

— Pour sûr, il a déjà planté là ces brigands, et il est parti rejoindre les nôtres.

Mais la jeune fille ne partage pas cette croyance.

— Il me semble qu'à chaque instant je le vois venir, disait-elle un jour à sa fidèle confidente. Cette nuit, j'ai cru entendre sa voix.

— Tu rêvais, sans doute, Lolita, reprit tia Rosa, il doit être déjà loin ; mais ce qui m'étonne, c'est que l'on ne sache rien de sa mère. L'autre jour, ño Gomez me disait que leur habitation semblait abandonnée.

Dolores écoutait en silence, et pour toute réponse elle poussa un soupir. . . .

— Qu'as-tu, Lolita ? demande tout à coup la nourrice ; voilà que tu pâlis et rougis à la fois . . . Parle donc, ouvre les yeux Ne voilà-t-il pas que tu vas rester maintenant comme ça sans bouger, qui sait combien de temps . . . Allons, ma fille, fais ta sieste si le sommeil t'appelle, mais ne vas pas faire comme hier et avant-hier. Faut pas dire non, quand le patron te dira de venir avec lui. Voyons, ma fille . . . , entends-tu, ma belle, ajoutait de sa voix la plus douce tia Rosa, touchant de ses doigts noirs comme l'ébène le front pâle et humide de Dolores.

Celle-ci ouvrit les yeux et les referma de suite sans répondre.

— C'est drôle, pensa la nourrice, elle ne fait que ça maintenant, et si je ne savais pas que cette innocente n'a jamais de sa vie bu une goutte de genièvre, je croirais qu'elle est ivre du matin au soir.

Elle ne croyait pas avoir tant raison, la fidèle négresse!

Dolores vivait, depuis le départ de son amant, dans un état d'absence permanente.

— Voilà ce que c'est, ajouta tia Rosa, que d'être toujours triste et seule. Ma foi! c'est jeune, ça a besoin de mouvement... Je parlerai au patron, je lui parlerai et sans délai... Et elle se dirigea vers sa cuisine, en branlant la tête.

Comme elle y arrivait, elle vit près de l'enclos un homme qui descendait de cheval, et reconnaissant un des *peones*, elle lui adressa la parole ainsi :

— Qu'est-ce donc, Miguel? Et que viens-tu faire à cette heure-ci à la maison?

— Tia Rosa... tia Rosa, répondit Miguel à voix basse, il y a du nouveau...

— Comment?

— Oui, je viens moi-même de parler à Vincent, qui, cette nuit, dit avoir vu un détachement de Costa.

— Que dis-tu, mon Dieu ! . . . s'écria la nourrice ravie. Et le patron, où est-il ? . . .

— Je n'en sais rien. Il n'est pas à l'*estanzuela* (1), où je croyais le trouver à l'heure qu'il est, et je venais voir si, par hasard, il n'était pas rentré ; car il se doute de quelque chose, ajouta Miguel. Oh ! il n'est pas bête, lui ! . . .

Et le Gaucho cligna malicieusement de l'œil . . .

Tia Rosa était restée toute pensive.

— De quel côté Vincent était-il allé ? demanda-t-elle.

— Il était allé avec les juments vers le Juncalito.

— C'est bien, reprit la négresse. Ils sont encore loin . . .

Et, se parlant à elle-même, elle ajouta :

— Si les choses pouvaient tourner, quelle chance ! . . .

Miguel remonta à cheval, et tia Rosa, la tête pleine d'illusions, alla écumer son pot-au-feu.

Le fédéral rentra comme à l'ordinaire pour dîner. Il avait parlé à Miguel, et quand tia Rosa vint au-devant de lui, ce fut avec un sourire très-prononcé qu'il l'aborda.

(1) *Estanzuela*, petite estancia.

— Oui, tia Rosa, dit-il comme répondant à une question, ils sont tout prêts...

— La sainte Vierge soit louée.

— J'ai faim, ajouta le fédéral, allons manger.

— C'est la joie, maître, la joie.

Une fois dans la salle à manger, don Juan, ne voyant pas venir sa fille, appela Dolores de sa voix de basse-taille.

— Me voici, répondit la jeune fille en embrassant la main de son père.

Tia Rosa arrivait en ce moment avec la soupière. Le père et la fille se mirent à table.

Le fédéral avait bon appétit ; mais comme la jeune fille ne mangeait pas du tout, la négresse, qui ne la quittait pas des yeux, lui dit :

— Il y a cependant des pois chiches que tu aimes, ma fille, pourquoi ne manges-tu pas, Lolita?...

— Je n'ai pas faim, mamita, répondit Dolores, laissant la cuiller dans l'assiette et s'appuyant sur le dos de sa chaise.

— Et pourtant, ajouta la nourrice, tu n'as rien pris

puis ce matin... C'est vrai que du moment que tu n'as pas tes pastèques, tu n'aimes rien pour *mediodia* (1).

— Sont-elles finies, ces pastèques ? demanda le fédéral, et puis, comme se rappelant, il reprit : C'est vrai, on m'a dit que ce jeune homme ne vient plus à cause... Et il ne finit pas sa phrase, comme il lui arrivait souvent.

— C'est dommage, ajouta-t-il, Lolita les aimait!...

La négresse partit chercher le rôti ; elle revint peu d'instant après avec un grand plat ovale qu'elle avait de la peine à porter.

Le fédéral coupa une large tranche qu'il offrit à sa fille ; Dolores n'y toucha même pas. Il s'en servit deux, qu'il mangea de bon cœur.

Tia Rosa, voyant le manque d'appétit de Dolores, dit au maître :

— Patron, je crains que la petite ne soit malade. Elle ne mange pas. Voyez plutôt son assiette.

— Elle a tort, reprit don Juan, tout en mangeant

(1) *Mediodia*, midi.

son rôti ; mais qu'a-t-elle ? demanda-t-il quelques instants après.

— Rien, père, répondit la jeune fille, c'est une idée de Rosa, je n'ai rien, seulement la tête me tourne.

Le fédéral regarde alors fixement sa fille, et après quelques instants de silence, il dit :

— Faut voir le médecin, Lolita, je te trouve la figure toute drôle et les yeux endormis... Ce qui m'ennuie, c'est qu'il va falloir aller à Rojas, et ces diables de voyages...


— N'y allons pas, père... Je t'en prie, n'y allons pas, s'écria la jeune fille avec une expression de dégoût très-marquée.

— C'est bien, mais mange et ne sois pas malade. Sur-tout à présent que... Et le fédéral échangea avec sa servante un regard d'intelligence, sans terminer sa phrase, comme toujours.

La journée finit sans apporter aucun changement. Tia Rosa, qui croyait à tout moment l'heure arrivée, passa la nuit sans dormir, croyant entendre les aboiements des chiens qui annonçaient l'arrivée de ses amis. L'eau chauffa en vain toute la nuit, le *mate* resta inactif, au grand regret de la vigilante négresse. Plus d'une fois elle prit le

sifflement de sa bouillotte en ébullition permanente pour le bruit lointain de plusieurs personnes qui marchent.

Le plus grand calme régna dans la vaste pampa. Cette nuit-là, les fédéraux n'arrivèrent pas.



CHAPITRE VIII

SOLITUDE

A force de marcher, Micaela, la mère de Pablo, que nous avons laissée en proie au désespoir le plus poignant au milieu de la pampa, aux approches de la nuit, avait fini par tomber épuisée à bout de forces.

— Mon Dieu!... s'écria-t-elle lorsqu'elle se vit dans l'impossibilité de continuer sa route sans prendre quelques instants de repos.

Est-il possible qu'il soit si loin!... Il me semble que je le cherche depuis si longtemps!...

La mère avait marché sans s'arrêter, ni pour se reposer, ni pour prendre de la nourriture, toute une nuit. Pendant ce temps elle n'avait rencontré âme vivante. Pas la plus humble chaumière où elle pût demander une goutte d'eau pour calmer la soif qui la dévorait. Pas un arbre pour se mettre à couvert de ce soleil implacable, qui darde ses rayons de feu sur sa tête nue. Pas une seule petite lagune pour rafraîchir ses pieds meurtris et calmer son ardeur fébrile.

— C'est fini! pensa la mère désespérée. Je vais mourir ici de fatigue et de soif, tandis que mon enfant, rentré à la maison par un autre côté, est là qui m'attend avec impatience. Comment ai-je pu me laisser aller ainsi au désespoir!... Que faire?... Maintenant que je suis si loin, je ne sais comment m'en retourner... Où puis-je être?

Et elle cherchait à s'orienter, tournant ses yeux aveuglés par le soleil en toutes directions. Mais c'est en

vain... La tête lui tournait, le sol paraissait vouloir fuir sous ses pieds et un cercle de feu étreignait son gosier desséché.

Elle ne voyait rien, elle ne comprenait plus rien... La nature, reprenant toutes ses exigences oubliées pendant tant d'heures par les angoisses de l'âme, criait maintenant plus fort que toute autre voix. — Son intelligence ainsi que son cœur semblaient paralysés par la soif.

Le corps parle avec cette brutale énergie à laquelle rien ne résiste; — même sur les organisations les plus délicates, la matière a ses heures de triomphe.

Affaissée, haletante, les pupilles dilatées et prête déjà à tomber dans le délire, la malheureuse cherchait encore instinctivement à fixer ses regards mourants sur le sentier poudreux qu'elle avait évité depuis le matin, préférant marcher sur l'herbe.

Tout à coup, le bruit sec d'un galop se fit entendre à distance et cela seul suffit pour ranimer ses forces expirantes.

— Un cheval! se dit-elle avec cette connaissance des bruits qu'ont les habitants des pampas. Je suis sauvée...

Et trouvant dans l'espoir un soutien à ses forces épuisées elle parvient à se relever. Ses yeux dévorent l'espace.

Un homme à cheval avance dans la direction dans laquelle elle se trouve.

Elle veut crier, appeler à son secours, elle ne le peut, aucun son ne sort de son gosier desséché...

Mais le cavalier, qui l'a aperçue, marche droit à sa rencontre.

— Eh! eh! cria-t-il quand il fut à quelques mètres de Micaela. La mère, que faites-vous là, plantée au soleil?

Pour toute réponse, la veuve agita convulsivement les bras, lui faisant signe d'approcher.

Le nouvel arrivant était un jeune gars d'une dizaine d'années, monté à poil sur un cheval très-haut, qui n'avait que la peau et les os. Se jetant rapidement à bas de son cheval, l'enfant vint vers Micaela.

Celle-ci, les yeux remplis de larmes, remerciait Dieu dans son cœur, et retrouvait par la force de son émotion l'usage de la parole.

— Mon enfant, laisse-moi monter, lui dit-elle, je meurs de soif.

— Si ce n'est que ça, répondit gaiement le bambin, voici mes deux chifles que je viens de remplir dans la lagune... Et il présenta à la pauvre femme une immense corne de vache remplie d'eau fraîche.

Micaela but avec avidité pendant longtemps, et après avoir éteint sa soif, elle demanda à son sauveur d'où il était.

— Je suis de Rojas et je m'appelle André Pino, pour vous servir, répondit l'enfant.

— Sommes-nous loin de Rojas ? fit Micaela.

— Non, reprit André... là-bas... tout près est la ville, et, si vous le voulez, nous allons nous en aller ensemble de suite.

— Montez en croupe, madame, ajouta-t-il poliment, je vous y conduirai sans délai.

Il fallait la grande habitude de ce genre d'exercice qu'avait Micaela pour venir à bout de monter en croupe sur un cheval aussi haut, rien qu'appuyée sur l'épaule de cet enfant si jeune et dont la petite taille arrivait à peine au flanc de l'animal ; elle y arriva cependant sans

difficulté, malgré sa grande faiblesse : l'eau du chifle lui avait rendu la vie et avec elle ses angoisses.

André se hissa à son tour comme un singe sur le dos du cheval, se pendant au cou de l'animal, et ils partirent au galop.

Au bout d'un quart d'heure de marche ils arrivèrent ainsi aux premières maisons de Rojas.

— Où faut-il aller, madame? demanda alors l'enfant à Micaela, lui adressant la parole pour la première fois.

— Je n'en sais rien, répondit avec distraction la veuve. L'aspect de sa ville natale, qu'elle n'avait pas revue depuis si longtemps, venait de réveiller en elle une foule de souvenirs enfouis dans le plus profond de son cœur. Le passé et le présent, se confondant dans sa tête affaiblie, passaient devant ses yeux en tourbillons confus...

Tantôt elle se voyait jeune fiancée au bras de son époux, tantôt il lui semblait qu'elle l'embrassait, le cœur serré par une horrible angoisse, au moment suprême des adieux. Parfois c'était sa mère qu'elle se figurait reconnaître, comme elle croyait avoir devant ses yeux l'image

de son oncle expirant, le bon prêtre chilien. Rien ne se fixait dans son esprit, aucune de ces images ne durait. Son imagination, semblable à un immense kaléidoscope, trouvait dans son cœur, à chaque instant, de nouveaux sujets qu'elle composait et décomposait capricieusement sans suite ni méthode.

Le jeune André, voyant que Micaela ne disait rien, prit sans hésiter le parti de s'en aller tout bonnement à la maison.

En traversant rapidement la place déjà déserte, car il y avait plus d'une demi-heure que la garde nationale, aux ordres du capitaine Vidal, venait de quitter la ville, André et sa compagne arrivèrent à l'entrée d'une maison qui, pour toute porte, avait un enclos de cactus élevés et touffus : c'était là que demeurait la mère d'André avec sa nombreuse famille.

— C'est ici, dit laconiquement l'enfant à Micaela, se jetant légèrement à bas de son cheval, tandis qu'il lui offrait poliment son bras pour l'aider à descendre. Micaela voulut sauter à terre comme elle en avait l'habitude ; mais la tête lui manquant, elle tomba lourdement la face

contre terre. L'enfant voulut la relever, mais en vain : sa compagne était évanouie.

— Mère, mère, cria-t-il en courant vers la maison... la dame est morte.

— Quelle dame? demanda une voix de l'intérieur.

— Celle-ci, ajouta André, montrant du geste Micaela à sa mère qui arrivait du fond d'un petit bosquet, tenant deux enfants dans ses bras.

La mère d'André, voyant cette femme la face contre terre, la crut morte, et son premier mouvement fut de fuir, poussée par cette horreur invincible qu'on les gens des campagnes pour les morts; mais l'enfant, retenant sa mère par la robe, lui dit :

— Qui sait? peut-être elle n'est que malade, viens voir; elle vient de tomber de cheval... Et en peu de mots il raconta comment il avait rencontré cette femme dans la pampa quand il était allé à la lagune, et ce qui s'en était suivi.

La mère s'approcha alors de Micaela, mais avec répugnance, quand tout à coup, un petit chien blanc à longs poils sortit de la maison, vint vers Micaela et commença à lui lécher les mains et le visage. « Elle n'est pas morte,

pensa la bonne femme : Jasmin la lèche. Prends les jumaux, André, je vais tâcher de la relever, elle pourrait suffoquer comme ça. »

Et donnant les deux nourrissons à son fils, elle releva la tête de Micaela qu'elle appuya sur ses genoux. Elle n'avait plus peur, cette tête était brûlante et de chaque narine s'échappait un flot de sang noir et épais. Jasmin, le petit chien, léchait toujours les mains de la malade.

— Elle n'est pas morte, André ; mais je la crois très-malade, dit-elle. Va, mon fils, va appeler la voisine : elle nous dira ce qu'il faut faire.

André partit sans délai, chargé des deux nourrissons.

— Marguerite, appela la mère, viens conduire le cheval là-bas, sans ça il va manger mon poirier.

En effet, le cheval, depuis son arrivée, mangeait avec délices les feuilles jaunies de l'arbre dont il entamait de temps en temps l'écorce.

A l'appel de sa mère, apparut une petite fille de quatre ans, à moitié nue, et non sans effort elle parvint à se hisser sur une des branches du poirier que l'animal affamé dévorait, pour arriver à lui baisser la bride du cou

afin de pouvoir le conduire où il pût trouver de quoi manger sans endommager le potager.

Micaela respirait, et cela était sensible maintenant qu'elle n'avait plus la figure contre terre. Mais ses yeux restaient fermés, elle ne donnait aucun signe de vie.

— *Valgame Dios!* s'écria d'une voix robuste la voisine qui arrivait précédée par André.

— Qu'est-ce que cet enfant me conte?... « J'allais me rhabiller, car aujourd'hui personne n'a le cœur de faire une sieste, » allait-elle dire sans doute, quand, reconnaissant subitement doña Micaela, elle n'eut pas la force de continuer sa phrase. Elle s'agenouilla auprès de sa voisine pour regarder de plus près la figure de la malade.

— C'est elle, s'écria-t-elle, c'est elle, la malheureuse!... Cela ne pouvait pas être autrement... Je ne m'explique pas... Mais ce n'est pas le moment de chercher à se l'expliquer, ajouta-t-elle avec gravité. Il faut la guérir avant tout.

Doña Marcelina, que nous connaissons déjà pour l'avoir rencontrée dans la chaumière de Micaela à son retour de Buenos-Ayres, était bavarde et mobile dans ses opinions politiques au gré du vent qui souffle; mais elle avait un

cœur compatissant, surtout pour les maux physiques qu'elle se piquait, et non sans raison, de savoir guérir mieux que le vieux docteur Folgueras qui, disait-elle, était toujours au Salto quand son devoir l'appelait à Rojas.

Lorsqu'il s'agissait d'un cas pareil, la grosse matrone était dans son élément.

— Il faut la coucher, fit-elle d'un air doctoral... Il faut lui mettre les sinapismes et qu'elle soit tranquille.

Et montrant le sang qu'elle avait perdu par le nez, elle ajouta : La nature a agi ; mais il faut l'aider... Et nous l'aiderons, reprit gravement la commère tout en croisant brusquement sa chemise qui persistait à s'ouvrir à la hauteur de la gorge ; car, pour tout habillement, la voisine n'avait que sa chemise et un jupon noué autour de sa taille. Mais il faut la coucher, répéta-t-elle, et sans délai...

Les deux femmes, aidées par André, qui avait passé à son tour les jumeaux à sa sœur Marguerite, portèrent, dans leurs bras, Micaela dans l'intérieur de la maison.

Cette maison était fort pauvre ; mais l'hospitalité du pauvre, sans doute parce qu'elle lui coûte moins que celle

du riche, est accordée ordinairement avec bon vouloir. J'ai observé souvent que, quand un malheureux arrive à la porte d'un de ses égaux, il y est presque toujours bien reçu ; le sentiment de la fraternité, inconnu aux riches, fait rarement défaut chez les misérables.

Benita (c'était le nom de la mère d'André) vivait dans un état d'affreux dénûment, mais elle n'en donna pas moins de bon cœur son lit à la malade. La nuit étant encore loin, la mère ne se demanda pas où elle coucherait ses jumeaux. Elle les avait toujours avec elle dans son lit ; car le berceau de cuir de la maison, quoique étroit, servait toujours de couche à Marguerite et à sa petite sœur muette.

Quant à André, il couchait sur la selle de son cheval, qui, chaque jour, devenait de plus en plus exigüe ; car toutes les pièces qui la composaient s'en allaient une à une pour avoir de quoi manger.

Depuis que le père était mort, les moyens de subsistance manquaient presque complètement à la famille. La mère savait bien coudre et faire des fleurs d'église ; mais une fois que le curé du Salto avait acheté quatre bouquets il en avait bientôt assez, et quant à l'église de Rojas, elle

était toujours fermée depuis la dernière invasion des Indiens. Le curé était mort.

Heureusement doña Marcelina faisait faire les chemises de son mari par Benita et tâchait de lui avoir par-ci par-là de l'ouvrage ; sans cette ressource la famille se serait vue réduite à la mendicité.

Grâce au traitement actif de l'infatigable voisine, Micaela recouvra l'usage de ses sens. Une fois qu'elle fut en état de parler, elle manifesta ouvertement à ces bonnes âmes le besoin urgent de nourriture qu'elle avait.

Active et plus fière que jamais d'une aussi merveilleuse cure, doña Marcelina vola chez elle chercher de suite une tasse de bouillon pour sa malade, qui, selon sa propre expression, était heureusement pour elle tombée entre si *bonnes mains*. Telles furent les paroles dont elle se servit quand elle raconta rapidement le cas à son mari, lequel eut la bonne idée à son tour, tout en doutant *in petto* de la science médicale de sa femme, de lui recommander de se taire et de ne pas gâter, pour le moment, le merveilleux effet de ses sinapismes par un mot indiscret sur le sort de Pablo.

Il venait de le voir partir avec la garde nationale le matin même.

— Pour qui me prends-tu ? répondit l'épouse indignée aux sages suggestions de son mari, on dirait que je ne sais pas un mot des maladies...

Et d'un air fier et indigné, la matrone courut aussi rapidement que le lui permettait sa tasse de bouillon.

Une fois la malade remise, doña Marcelina, qui n'aimait pas faire les choses à demi, engagea Micaela à passer chez elle ; là elle pourrait, tranquille et loin du bruit, reposer sans être incommodée par les cris des enfants.

Micaela accepta de suite, se trouvant bien heureuse de ne pas être à charge à cette mère de cinq enfants.

Qui sait ? et la chose n'est pas sûre, le cœur humain est une machine si compliquée dans ses ressorts... Mais il pourrait bien se faire que, tout en accordant spontanément l'hospitalité à la veuve *unitaire*, la sage matrone eût en vue un double but. Il suffit de savoir qu'elle l'accorda généreusement et avec toute espèce d'égards, donnant une dernière touche à sa cure bienheureuse par des soins empressés et intelligents. Hélas ! le plus fameux des disciples d'Hippocrate est sujet à avoir ses faiblesses ; à

plus forte raison la savante commière au cœur compatissant et à la verve facile.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés, et par une indiscretion bien excusable, doña Marcelina mettait cette fois en danger réel la vie de la mère de Pablo.

Le moyen de résister à la tentation de consoler quelqu'un d'un chagrin sans élargir tant soit peu sa plaie, pour la sonder et la panser plus efficacement ensuite ?...

Comment résister plus de quarante-huit heures au besoin d'éclairer cette mère éplorée sur le sort mystérieux de son enfant...

L'incertitude n'est-elle pas le plus terrible des maux ?

Et comment faire pour éviter un sujet qui revient toujours, et sur lequel on est si bien renseigné soi-même ?

Non, il fallait une force de résistance que la charitable matrone ne possédait pas pour cacher plus longtemps la vérité à la mère affligée.

Le second jour, elle raconta l'arrivée de Pablo, son départ, sa transformation en soldat, son air triste et abattu, car rien ne paraissait avoir échappé à la sagace commière.

Commentant, expliquant à sa manière la scène de la

place, elle parvint à faire entrer dans le cœur de la malheureuse qui l'écoutait, muette de terreur, cette terrible conviction : Mon fils est allé se battre comme les autres trois... Il périra et je ne le verrai plus...

— Un fils de veuve, ajoutait doña Marcelina avec feu, c'est indigne!...

La mère n'écoutait plus, elle n'avait que trop entendu. Le regard dilaté, les joues livides, les membres raidis, elle était immobile, comme frappée de paralysie. Quand l'imprudente s'aperçut de l'effet de ses paroles, c'était déjà trop tard... Micaela avait une fièvre cérébrale de plus violentes, et, cette fois, la maladie prenait un tel caractère de gravité que, malgré son mauvais vouloir et son manque de confiance dans la science du docteur Folgueras, doña Marcelina eut de suite recours à lui, n'osant prendre sur elle une aussi grande responsabilité.

La maladie dura plus d'un mois; pendant la première période, elle eut un caractère de démence tellement prononcé, que le docteur n'hésita pas à assurer que si la malade échappait à la mort, elle n'échapperait pas certainement à la folie. Mais peu à peu, à mesure que la faiblesse s'empar

rait de ce corps fatigué, la raison semblait vouloir percer l'opaque enveloppe qui s'opposait à son passage. Le cœur de la mère réagit sur sa tête affaiblie. Par un effort surhumain d'amour maternel, de ce cœur aimant partit l'étincelle qui devait projeter la lumière dans sa tête.

— Il faut que j'aïlle à Buenos-Ayres, furent les premières paroles que prononça de sa voix naturelle la malade, s'adressant à son excellente hôtesse qui, pour la dixième fois, venait de s'approcher de son lit pour épier son réveil.

Car il faut le dire à la louange de cette bonne âme, doña Marcelina avait soigné la malade comme si elle était sa propre mère; et tout le temps elle avait persisté à croire que si Micaela échappait à la mort, elle échapperait avec sa raison intacte.

Un instinct, que la bonne femme ne raisonnait pas certainement, lui faisait espérer que la nature ne ferait pas les choses à demi.

— Elle ne deviendra pas folle, répétait-elle continuellement à son mari, quand, de la chambre voisine, ils entendaient les divagations de Micaela.

— Écoute si elle parle jamais de son fils ; c'est toujours son mari qui l'occupe. Elle ne voit que lui.

— N'aie pas peur... si elle revient, elle reviendra avec sa raison...

Aussi ce fut sans surprise d'aucune espèce que doña Marcelina répondit aux paroles de Micaela : « Il faut que j'aille à Buenos-Ayres !

— Oui ma chère, aussitôt que vous pourrez vous lever...

Depuis ce moment, la raison de la mère affligée n'eut plus un seul moment d'éclipse, et peu à peu elle recouvra l'usage de ses membres, que la faiblesse seule avait paralysés.

— Vous partirez dans huit jours, doña Micaela, dit un jour gaiement son hôtesse à la convalescente, qui essayait de marcher seule d'un bout à l'autre de la chambre. Il y a justement une *tropa* qui part, le *capataz* (1) est parent de mon mari... Il veut bien se charger de vous...

— Dieu soit loué ! répondit Micaela, ce n'est que

(1) Chef de la caravane, appelée *tropa*.

là-bas que je puis savoir ce que mon enfant est devenu.

La bonne femme garda le silence ; la leçon avait profité. Elle n'osait jamais parler de Pablo qu'avec des ménagements infinis.

— Il n'est pas mort, mon fils bien-aimé, ajouta la mère avec tendresse, portant la main à son cœur. Je sens là qu'il vit et qu'il souffre... Et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Ne pleurez pas, ma chère, dit doña Marcelina, cela va vous fatiguer, et il faut penser à avoir de la force pour le voyage.

— Les larmes me soulagent, répondit Micaela ; si nous autres mères nous n'avions pas ça, comment ferions-nous pour vivre !

Mais ne craignez rien, ajouta-elle, je serai prête d'ici à huit jours. J'ai trop besoin de mes forces pour que Dieu me les refuse à présent. Si seulement il pouvait me dire où trouver Pablo, où pouvoir le trouver, j'irais le rejoindre de suite, n'importe où il est.

— Je n'en sais rien, répondit avec hésitation doña Mar-

celina. On dit que l'armée a quitté San Nicolas et qu'elle s'en va vers Santa-Fé. Mais savons-nous si Pablo est dans l'armée? savons-nous s'il a été conduit à la ville, et ce qu'ils ont fait de l'enfant? Et ici, craignant d'avoir trop dit, elle changea adroitement de conversation : Venez, ma chère, dit-elle, Joaquin a pensé que vous étiez venue sans châte, et il m'a chargé de vous donner celui-ci. Vous le mettez à la ville, car il faut que vous soyez proprette pour vous présenter chez le gouverneur.


Une fois sur ce thème, la commère partit comme un trait, trouvant un ample sujet pour son éloquence.

Micaela remercia avec effusion, et accepta le châte ainsi qu'une paire de souliers de son hôtesse, qui, bien qu'un peu larges, remplaçaient les siens, en trop mauvais état.

Il n'avait pas été question, dans ces préparatifs de voyage, du point essentiel, l'endroit où devait se loger Micaela une fois arrivée à la ville de Buenos-Ayres, ce Paris de la République argentine, dans lequel il faut, comme dans toutes les villes civilisées du monde, des

connaissances ou de l'argent pour trouver un toit qui vous abrite.

Ce fut Benita, la mère d'André, qui aborda cette importante question, le premier jour que Micaela, convalescente, vint lui faire visite.





CHAPITRE IX

LA TAVERNE

Il fait nuit. Dans la taverne de No Paco, la seule de l'endroit, se trouve une réunion nombreuse. Plusieurs chevaux sont attachés au palenque. A la lueur prolongée des éclairs qui traversent en tous sens l'horizon, on les

voit, tête baissée, s'agiter et frissonner à l'approche de la tempête. Leur frein, qu'ils rongent sans cesse, produit ce cliquetis métallique si connu du Gaucho.

Le tonnerre fait entendre au loin sa voix puissante; de grosses gouttes de pluie commencent à tomber. Le vent expire dans une dernière plainte derrière le *pajonal* (1).

Par la porte toute grande ouverte on voit, à la lueur indécise d'une chandelle et à travers la fumée épaisse de plusieurs cigares, un groupe animé de Gauchos qui parlent et boivent à l'envi.

Quelques-uns sont assis par terre, d'autres se tiennent debout appuyés au comptoir rempli de verres.

— Je vous dis que c'est indigne! s'écria en élevant la voix un jeune Gaucho au regard éveillé, au front large, à un de ses compagnons, jeune comme lui. Celui-ci avait un je ne sais quoi de louche, de fauve dans le regard toujours fuyant de ses yeux gris. Je vous dis et je vous répète, ajouta le Gaucho en élevant la voix, que c'est lâche!

Le tavernier, assis sur un tabouret derrière son comptoir, s'écria d'une voix douce et tendre :

(1) Herbes gigantesques.

— Messieurs, ne parlons pas politique ; je vous en prie, n'en parlons pas.

— Donnez une autre bouteille de genièvre, No Paco, dit un troisième Gaucho, et laissez le monde tranquille... caramba !

Le pulpero donna la bouteille demandée, et se rassit de nouveau derrière son comptoir d'un air mécontent.

— Mort de ma vie ! hurla un de ses compagnons assis par terre, qui venait de vider son verre d'un trait, à celui qui dénigrera le gouvernement, je plonge mon couteau dans le ventre !

— Contreras est ivre, s'écria gaiement le premier Gaucho, qui avait nom Mariano. Messieurs, ajouta-t-il, Contreras a la boisson bête, n'y faites pas attention.

Un coup de tonnerre gronda furieusement en ce moment, et la pluie commença à ruisseler par torrent.

— Mauvais temps pour ceux qui sont dehors, dit lentement le Gaucho au regard fauve. Nos chevaux ne doivent pas s'amuser, que diantre !

— Cela me fend l'âme, ajouta Mariano, de voir mon cheval malheureux comme cela. Si nous les faisons entrer ici ? dit-il gaiement. Ma foi... et pourquoi pas ?

— Es-tu fou, animal? s'écria d'une voix avinée Contreras; tu mériterais le sort de ces canailles que nous venons d'expédier.

— Tais-toi, ou je te larde à coups de poignard, s'écria furieux Mariano. C'est notre faute à tous si ces malheurs arrivent; je vous le répète, brutes que nous sommes, c'est notre faute à tous.

— Que veux-tu dire? demanda un vieux Gaucho, qui jusque-là avait gardé le silence.

Pourquoi est-ce de notre faute, toujours de notre faute? Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Les uns te parlent de patrie par-ci, les autres de patrie par-là. Que veux-tu? Ils ont peut-être raison tous deux; et pour ma part, avec l'âge que j'ai, je vous donne un conseil bon à suivre. Allez toujours, les enfants, mais n'y restez pas, et surtout ne prenez pas la chose à cœur; à quoi bon?... Et sur ce, mes amis, je pars. Qui vient avec nous?... Et, s'approchant de la porte, il ajouta : En voilà un temps comme les aime Anacleto!

Il avait à peine prononcé le mot Anacleto, qu'une voix mâle et vibrante répondit : Présent! et un homme d'une taille élevée apparut subitement à la porte.

A sa vue, tous les Gauchos se levèrent, et celui-là même qui était assis par terre presque ivre trouva moyen de dire : *Cristo padre !*

Une vive contrariété se peignit sur le visage du taver-
nier.

L'homme qui venait de produire une sensation aussi vive sur les hôtes de la taverne n'était autre que Anacleto le Gaucho Malo, un de ces parias des pampas que tout le monde craint et fuit, et que les autorités elles-mêmes ne peuvent jamais atteindre.

Le Gaucho Malo est, selon moi, une des productions les plus significatives de cette nature grandiose et sauvage des pampas. Il est l'expression de ce combat incessant et progressif qui s'établit entre une société naissante, dispersée sur une grande étendue de terrain, et le désert avec ses terribles lois. C'est le choc, la lutte corps à corps entre l'homme et la terre ; c'est l'infiniment petit en opposition avec l'infiniment grand ; c'est la force contre la force.

Anacleto a une physionomie accentuée. Ses cheveux longs et incultes tombent durs et hérissés sur un cou vigoureux bronzé par le soleil, et vont se mêler dans

désordre pittoresque aux poils d'une longue barbe grisonnante. Ses yeux, grands et enfoncés, ont des reflets métalliques comme ceux du jaguar ; son front est bas et légèrement aplati ; une moustache noire et fine recouvre sa lèvre supérieure et donne à sa bouche quelque chose de moins sauvage que le reste de la physionomie. Il est d'une haute stature, mais l'habitude de se courber en marchant lui fait perdre de sa taille. Il est couvert d'une mante de drap bleu toute trouée.

Comme les autres Gauchos, il porte le chiripa et le pantalon flottant ; mais tout cela est sale, fripé et déchiré en maints endroits.

Toute sa personne révèle la pauvreté la plus complète ; quelque chose de terrible est empreint sur cette mâle figure. Ses mouvements ondulants et mesurés ont un je ne sais quoi de craintif, de douteux, qui établit un contraste frappant entre la hardiesse du regard et cette espèce de timidité qui caractérise ses manières.

Son pas est furtif, sa démarche n'a rien de commun avec celle des autres Gauchos, toujours dépaysés et gauches une fois séparés de leur cheval.

Anacleto sait marcher ; il a sa manière à lui, car le

paria des pampas n'a pas toujours la chance d'avoir un cheval. Il vit toujours caché, et souvent la bête doit être sacrifiée pour la sûreté du maître. Sa sobriété tient du prodige, et l'endurcissement de son corps est à l'épreuve de toute intempérie.

Ruisselant d'eau de la tête aux pieds, le chapeau à larges bords déformé, bosselé, enfoncé jusqu'aux yeux, tel il s'offrit aux regards des autres Gauchos.

— Permettez, dit-il avec une légère teinte d'ironie, se dirigeant lentement vers le comptoir et y prenant un verre qu'il tendit au tavernier.

Celui-ci l'emplit sans rien dire, et le Gaucho le vida d'un trait.

— J'avais soif... Merci, Paco, dit-il lentement. Et se tournant vers les autres qui étaient restés silencieux depuis son apparition, il leur parla d'un ton poli et comme quelqu'un qui fait les honneurs de la maison.

— Asseyez-vous, messieurs, et causons... J'ai une envie féroce de causer... Je crois que voilà bientôt un mois que je me tiens blotti... Rasseyez-vous, que diable !... Il pleut à verse... entendez-vous ?

En effet, la pluie tombait à torrents et les éclairs se succédaient avec une effrayante rapidité.

— Paco est trop poli pour nous mettre à la porte avec un chien de temps comme celui-ci, ajouta Anacleto, surtout quand il lui reste des bouteilles pleines dans son armoire. Pas vrai ?

Le tavernier voulut répondre, mais comme il vit que les six Gauchos faisaient mine de vouloir rester, il garda prudemment le silence, et se rassit philosophiquement à son tour sur son tabouret, sans souffler mot.

Le métier de tavernier, dans la pampa, est un métier difficile. Les Gauchos sont exigeants, et ils veulent toujours de la marchandise quand même ils n'ont pas d'argent, ce qui a lieu souvent. Il y en a qui vivent toujours sur leur crédit, c'est-à-dire qu'ils ne payent jamais, et d'autres qui ne payent que quand ils veulent. Le moyen, quand on est seul, de résister à cinq ou six gaillards bien armés, forts et altérés ? C'est bien pis encore quand ils ont bu, car la résistance est désespérée.

Souvent le tavernier fait payer à l'avance, et la plupart du temps un Gaucho paye pour tous.

— Chacun son tour, Messieurs ; ce sera pour une

autre fois. Telles sont les expressions dont ils se servent pour faire accepter leur *politesse*.

Je n'ai jamais pu comprendre les avantages d'un tel métier. Rarement le tavernier est un Gaucho lui-même; c'est presque toujours un Espagnol domicilié depuis quelque temps dans une des petites villes de la province de Buenos-Ayres, ou quelques bourgeois portant souliers et chapeau noir, celui qui entreprend ce moyen périlleux de gagner de l'argent, dans un pays où le travail manuel est si largement rétribué.

Il y a des gens pour tout.

— J'ai entendu vos débats, Messieurs, dit Anacleto reprenant la parole entre deux bouffées de tabac (un des Gauchos venait de lui offrir ce qu'il fallait pour faire une cigarette), et, ma foi ! je vous dis que vous n'y êtes pas.

— Pourquoi? demanda sournoisement Mariano.

— Parce que le Gaucho doit être avant tout son maître à lui. Que nous importent à nous, hommes de la pampa, leurs affaires, leurs opinions, leurs lois ! L'opinion du Gaucho, c'est d'avoir un bon cheval et ce qu'il faut pour pouvoir aller et venir librement où bon lui semble ; le

reste ne vaut pas cela, caballeros ! Et il fit adroitement tomber la cendre de sa cigarette en agitant son petit doigt.

— Malheureusement le Gaucho est bête, ajouta-t-il; oui, Messieurs, il est bête, car, aujourd'hui il suit Pierre et demain il ira avec Paul. Croyez-moi, les enfants, tous ces hommes-là se servent de nous, et puis...

— Et puis, quoi ? dit Contreras avec curiosité.

— Ils font de nous des soldats, des gardes nationaux, des poupées pour marcher à leurs guerres de tous les jours... Qu'avons-nous besoin de nous en mêler ? N'avons-nous pas de la terre tant que nous en voulons, et...

— C'est que la liberté n'est pas tout, répliqua Mariano; il s'agit de vivre...

— Depuis quand, s'écria fièrement Anacleto, un Gaucho a-t-il jamais manqué de ce qu'il lui faut tant qu'il a son couteau et son *lazo*. Allez, ce sont eux, avec leurs arrangements et leurs lois, qui ont tout gâté. Dieu a fait la terre pour tous et y a mis les animaux destinés à nos besoins.

— Oui, mais... dit Mariano pensif.

— Oh ! je les reconnais bien, ces hommes-là, ajouta

Anacleto avec amertume ; ils m'appellent Anacleto et Malo, et vous autres, messieurs, vous aussi, vous me fuyez, vous me craignez comme la peste. Pourquoi?... Est-ce que je n'ai pas de papeleta?.. En avez-vous tous une? J'en doute, poursuivit-il ironiquement... Est-ce parce que j'ai tué?.. Ma foi! lequel de vous autres n'en peut dire autant?... Est-ce de notre faute si l'homme est plus méchant que la bête?

Les Gauchos se regardèrent entre eux.

— Oui, j'ai tué Rosario et Perico, c'est vrai! ajouta-t-il avec véhémence; et, mort de mon âme! si je pouvais les *retuer*, s'écria-t-il d'un air furieux, je le ferais plutôt deux fois!

Un profond silence se fit autour du Gaucho Malo.

— Fallait-il pour ça, pour avoir tué une ingrate et un misérable, qu'un homme de cœur allât comme une poule mouillée se laisser prendre par ces faiseurs de loi?... Ma foi, non!.. L'homme est né pour lutter, Dieu l'a fait pour cela... Ces messieurs ont-ils inventé quelque chose, ajouta-t-il avec amertume, qui vous arrache de l'âme le souvenir cuisant de l'infidélité d'une femme?.. Que veulent-ils de nous? qu'exigent-ils du Gaucho? Le sacrifice to

jours, la récompense jamais. La belle chose!... ils nous apprennent à être soldats les lâches!...

L'émotion suffoquait Anacleto.

— Non, ajouta-t-il avec colère, ils ne m'auront pas pour un des leurs; ils ne m'auront que mort. Je les hais autant qu'ils me haïssent; et vous, pauvres imbéciles, vous me faites pitié?... Et un sourire saccadé accompagna ces dernières paroles.

— Oui, je me cache, ajouta-t-il se parlant à lui-même, je vis seul au milieu des animaux, ils m'ont appris bien des choses, eux, qui ne fuient pas... Si ce n'était le souvenir de ses peines, Anacleto serait heureux dans la solitude.

La pluie avait cessé, et les Gauchos, qui avaient écouté en silence les paroles d'Anacleto, continuaient à se taire.

Tout à coup une détonation se fit entendre à très-peu de distance; deux autres la suivirent.

Anacleto, comme mû par un ressort, se mit sur ses pieds. Le reste des Gauchos s'avança précipitamment vers la porte.

— Partons, dit Contreras, je n'aime pas les coups de

fusil la nuit. Et il détacha son cheval du palenque; les autres Gauchos en firent autant et ils partirent tous ensemble.

La nuit était sombre, et il fallait l'habitude qu'avaient ces hommes pour pouvoir retrouver leur chemin à travers une obscurité aussi complète et dans cette immense mare de boue.

Anacleto écoutait toujours, mais on n'entendait d'autre bruit que le clapotement des chevaux qui s'éloignaient lentement.

Le tavernier vint jusqu'à la porte et prêta l'oreille.

— Quelqu'un qui marche à pied, dit Anacleto, je n'entends pas son cheval. Et il écouta attentivement.

— Caballero, lui dit le tavernier, faisant un mouvement bien marqué pour fermer la porte, il est tard, et... je voudrais...

— Fermer, n'est-ce pas ? C'est bien, ño Paco, je suis à vous. Un dernier verre et me voilà parti.

No Paco allait servir le verre demandé, quand des gémissements rapprochés se firent entendre.

D'un bond, Anacleto s'élança dehors.

Le tavernier, rapide comme l'éclair, ferma le bas des

portes. Il n'eut pas le temps d'intercepter toute communication avec l'extérieur ; la main d'Anacleto le força à renoncer au projet qu'il avait formé de se barricader pour la nuit.

— Lâche ! s'écria le Gaucho Malo, assénant un coup furieux à la porte à moitié fermée. Ouvre, où tu le payeras de ta peau.

— Il est si tard, répondit le tavernier, que...

— Ouvre, canaille ! hurla Anacleto, sans cela ce malheureux va expirer comme un chien.

Le tavernier ouvrit en maugréant, et recula saisi d'horreur à la lueur de sa chandelle mourante, il venait d'apercevoir un cadavre que le Gaucho Malo portait dans ses bras.

— Il n'est pas mort, dit Anacleto en déposant avec précaution son fardeau à terre ; mais il en est bien près.

— Qui est-ce ? demanda le tavernier en approchant la lumière.

— Un enfant presque, répondit Anacleto, qui cherchait à se rendre compte de la place où était la blessure. Quand il toucha le bras gauche, le blessé fit un mouvement et se plaignit faiblement.

— C'est le bras, Paco, dit Anacleto, ce n'est rien, et la perte du sang est ce qui le rend si pâle. Donne-moi une goutte de genièvre, cela va le remettre.

En effet, aussitôt que le blessé eut avalé, non sans quelque effort, quelques gouttes de l'horrible boisson, il soupira et ouvrit les yeux.

— A la bonne heure ! s'écria le Gaucho Malo, vous voilà revenu, l'ami !...

— J'ai bien mal là, dit le blessé en montrant du regard son bras gauche qu'il ne put parvenir à soulever. Malgré l'obscurité, ce misérable a bien visé, ajouta-t-il en gémissant.

— Qui ? demanda vivement Anacleto.

Tournant de tous côtés des regards inquiets, le blessé répondit froidement, sans se déconcerter :

— Mon ennemi.

Anacleto regarda fixement pendant quelques instants le patient, toujours étendu à terre, dont le visage était couvert d'une pâleur mortelle, et appuyant fortement sur chaque mot :

— Lève-toi, jeune homme, lui dit-il, et tâche de marcher comme tu pourras... Dans un quart d'heure la *par-*

tida qui te poursuit sera ici... Dépêche-toi, je sais ce que je dis... Viens, appuie-toi sur moi. Puis, faisant un mouvement brusque avec son bras, il abattit la chandelle du pan de sa mante. L'obscurité la plus complète se fit autour d'eux.

— Cette chandelle maudite nous aurait trahis, ajouta-t-il à voix basse.

Pablo, appuyé sur le bras d'Anacleto, se mit sur son séant avec difficulté et essaya de marcher, mais la douleur lui arracha un gémissement.

— Du courage, enfant ! reprit le vieux Gaucho avec rudesse.

Le mot : Enfant, produisit sur Pablo un effet magique.

Le jeune homme se raidit contre l'atroce douleur que lui causait son bras cassé, et faisant appel à toutes ses forces, il fit quelques pas vers la porte, s'appuyant lourdement sur le bras de son compagnon.

Cédant alors à un mouvement de pitié, le tavernier s'approcha d'Anacleto et lui dit à l'oreille :

— Où allez-vous donc le conduire ainsi ?

— Avec moi, répondit fièrement le Gaucho Malo, prenant des mains du compatissant tavernier la bouteille de

genièvre ; puis il franchit avec Pablo la porte de la taverne. -- Vous ne pourriez pas le garder, ajouta Anacleto en s'éloignant, c'est un déserteur.

A ce mot, ño Paco, qui avait horreur de cette sorte d'affaire, comme tous ceux de son métier, et pour cause, ferma sa porte en toute hâte, et cette fois pour ne plus l'ouvrir.

Lente et douloureuse était cette marche dans les ténèbres, que faisaient à tâtons ces deux hommes.

Pablo souffrait comme un damné, et plusieurs fois il manqua s'évanouir entre les bras de son sauveur ; mais grâce à la bouteille qu'Anacleto n'approcha pas une seule fois de ses propres lèvres, les forces n'abandonnèrent pas complètement le blessé.

A plusieurs reprises, le Gaucho le fit asseoir pour qu'il se reposât quelques instants ; mais aussitôt qu'il semblait respirer plus librement, Anacleto le forçait impérieusement à continuer sa marche, en lui disant :

— Marchons, marchons encore, nous sommes ici en terre ennemie.

Pablo, se taisant toujours, étouffait, de toute la force de son pouvoir, les plaintes que lui arrachait la douleur.

C'était machinalement, d'une manière passive, qu'il marchait, entraîné en quelque sorte comme un enfant malade qui obéit à une puissance supérieure. Il s'abandonnait à son compagnon qui, du reste, le dominait de toute la force de sa volonté. Toute méfiance avait disparu de son cœur brisé ; une confiance aveugle, un sentiment de dépendance complète le remplissaient tout entier. Cédant à l'ascendant magnétique de cet homme, dont il avait à peine envisagé les traits, il lui semblait que l'énergie du vieux Gaucho passait dans son sang et circulait dans ses veines.

Ils marchèrent ainsi longtemps en silence, sans toutefois faire beaucoup de chemin.

La terre était devenue un immense borbier et, par moments, ils entraient dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Heureusement la pluie avait cessé et le ciel commençait à se couvrir d'étoiles, lorsqu'ils arrivèrent à un terrain plus résistant, que la pluie n'avait que faiblement imprégné.

Le Gaucho Malo regarda de tous côtés et s'arrêtant :

— Assieds-toi ici un moment, dit-il à Pablo. Je veux voir où nous sommes au juste. Et après avoir déposé son

compagnon à terre, il arracha une poignée d'herbe qu'il flaira pendant quelque temps.

— C'est ça, ajouta-t-il se parlant à lui-même... Nous approchons, et si cet enfant marche un peu, nous serons en sûreté avant l'aube.

Pendant quelque temps, il regarda le ciel et observa la position des étoiles. Elles commençaient à percer les gros nuages sombres que l'orage n'avait pas complètement chassés du ciel.

— Tu es encore là, mon amie, dit-il en regardant la croix du Sud, qui, déjà fort penchée, paraissait prête à s'enfoncer à l'horizon, je connais tes heures, ma croix, tu ne me trompes pas, toi ! Et il soupira profondément.


Tournant alors ses regards vers son compagnon, il vit que Pablo, cédant à la fatigue et à la fièvre, avait fini par s'endormir sur l'herbe humide.

— A la longue, cette humidité peut lui faire du mal, pensa-t-il, mais je n'ai pas le cœur de le réveiller. Pauvre garçon ?... je vais le laisser un peu dormir, et comme il n'est pas tard, je me reposerai à mon tour.

Et, comme un chien fidèle, Anacleto s'assit à côté du jeune inconnu pour rêver en silence.

Il est sûr de n'avoir rien à craindre dans un pareil endroit.

De ce sol imprégné d'humidité s'exhale une odeur balsamique. Les étoiles se mirent dans les innombrables flaques d'eau qui, comme autant de glaces, reflètent fidèlement leur lumière. Chacune de ces flaques est un ciel en miniature. La nature entière, par ses milliers de voix, envoie vers le haut son incessant hosanna.



CHAPITRE X

LE DÉPART

Lorsque Micaela vint faire visite à Benita pour la première fois après sa maladie, elle trouva la petite famille réunie. — La mère travaillait devant la porte de la maisonnette ; les petits jouaient autour d'elle.

A la vue de cette autre veuve entourée d'enfants si jeunes encore, le souvenir du passé s'offrit à la mémoire de la mère de Pablo avec une vivacité poignante : un retour sur ses propres souffrances lui fit pousser un profond soupir !

— Venez ici, Madame, dit Benita, quittant la petite chaise en cuir qu'elle occupait, aussitôt qu'elle aperçut Micaela. Asseyez-vous ici.

Micaela embrassa les deux jumeaux qui dormaient dans les bras de leur mère, et après avoir dit bonsoir à Marguerite et à André, elle attira sur ses genoux la petite fille muette, qui jouait par terre.

— Ils sont tous bien portant, dit-elle à la mère ; quel bonheur.

— Oui, madame, répondit Benita, c'est le seul bien que Dieu m'accorde !... Et elle s'assit à côté de Micaela, sur une tête de cheval qu'André lui céda. En fait de chaises, il n'y avait que celle-là dans la maisonnette.

— C'est déjà beaucoup, riposta Micaela, c'est si terrible, quand ces petits êtres sont malades !...

— C'est vrai répondit Benita ; mais Dieu qui est si

riche, pourrait bien donner un peu plus au pauvre... ce me semble...

André, qui se tenait à l'écart près de Marguerite, dit à sa sœur :

— Voilà mère qui commence à parler mal du bon Dieu comme à l'ordinaire. — Écoute... ?

— Tu es bête, fit Marguerite, et elle alla s'amuser dans un coin.

— Le bon Dieu nous donne tant de choses, ma pauvre dame, reprit Micaela, auxquelles nous ne pensons pas.

— C'est vrai, répliqua Benita avec une certaine amertume. — Il nous donne ça et ça, et elle montra un à un ses cinq enfants. — Merci du cadeau !...

— Eh quoi, demanda Micaela, vous ne le tenez pas pour tel ?...

— Ma foi, non, répondit la mère.

— Et vous avez tort, dit Miceala. Et s'il vous les reprenait ?... malheureuse... que feriez vous ?

— Pleurer toutes les larmes de mon cœur... Mais ça n'a rien à faire avec la chose, Madame, vous avez bien pleuré votre fils... vous...

Micaela garda le silence, et Benita quitta sa place pour aller coucher les jumeaux.

La petite muette se laissa glisser doucement à terre. André s'approchant alors de Micaela, lui dit :

— On m'a dit que vous alliez partir avec la tropo. — Est-ce vrai ?

— Oui, mon enfant, répondit-elle.

— Que vous êtes heureuse ! s'écria André avec un accent de regret si marqué, que Micaela en fut frappée.

— Non, mon petit, je suis au contraire très-malheureuse.

— Ah çà ! fit André, tout le monde ne sait donc dire que cela?... Ici, mère le répète jour et nuit, et déjà Marguerite commence à me chanter le même refrain. Cela m'ennuie à la fin, *caramba!*... Et il frappa le sol de son petit pied nu.

— Mais moi, je ne le dirai pas, ajouta-t-il avec bravoure ; je ne le dirai jamais, jamais ; et, arrive ce qui arrive, je dirai toujours que je suis heureux... Ainsi, tenez, l'autre jour le cheval est tombé par terre et m'a jeté, que sais-je ? loin, bien loin... Eh bien !... malgré que le coup me faisait mal partout, ici, à la poitrine, à la

tête, partout enfin, je me suis levé en boitant et, sans dire ni une ni deux, je me suis plongé dans la lagune pour me guérir, parce que l'eau guérit tout... Et une fois dans l'eau si froide, qu'à peine si je pouvais respirer, je me suis amusé à dire tout haut : O mon Dieu, que je suis heureux ! Prenez-moi à dire le contraire... — Pas si bête !...

Et sa figure expressive paraissait s'illuminer d'un rayon intérieur...

A ce moment, des cris aigus, des hurlements prolongés se firent entendre dans un côté de l'enclos...

Micaela, dont les nerfs étaient ébranlés, sentit un frisson lui parcourir le corps... D'un regard elle interrogea l'enfant ; ne voyant aucun changement sur la figure du petit optimiste, elle commença à se rassurer par degrés.

Bien que les cris continuassent à se faire entendre, le calme du petit André était inaltérable.

— Ce n'est rien, madame, fit-il, venez voir... C'est Paulita qui pleure son jardin...

Micaela suivit André, qui se dirigea vers un coin du potager. Là, à la lumière indécise du crépuscule, elle aperçut la petite muette se roulant par terre dans des

contorsions effroyables; l'enfant poussait des cris inarticulés, qui avaient quelque chose d'horrible.

A peu de distance, dans un carré de terre de quelques pieds, on voyait des branches d'arbre, plantées çà et là à fleur de terre. Ces branches desséchées s'inclinaient mornes et à moitié mourantes, comme il arrive toujours à ces plantes improvisées, sans racine, que les enfants mettent dans la terre pour en faire des jardinets à la minute. On y voyait des branches de poiriers, de saules et quelques-unes de pêchers fichées par bandes parallèles soigneusement alignées. Toutes ces branches qui allaient mourir contrastaient avec une touffe de belles de nuit, qui était à côté, éclatante de fraîcheur et de vie; la plante étalait, orgueilleuse, ses campanules panachées et exhalait son parfum délicat. Cet éclat, ce luxe de couleurs tranchaient ironiquement sur ces mornes dépouilles.

— C'est toujours la même chose, dit André à Micaela, pendant qu'il relevait, avec une délicatesse vraiment maternelle, la petite muette, qui se blottit de suite dans la poitrine de son jeune frère.

— Elle veut que ses plantes vivent comme celles-là, ajouta-t-il en montrant la belle de nuit, et demain elle

recommencera son jardin, pour le retrouver mort le soir.

Il n'y a pas moyen, c'est toujours le même espoir... Le matin ça l'amuse, et le soir c'est cela, ajouta-t-il en désignant les branches flétries.

J'ai essayé de lui faire comprendre que ces plantes n'ont pas de racines ; mais elle ne fait aucune attention à mes raisons, et demain elle sera encore à l'œuvre de bonne heure.

Elle oublie peut-être, il est vrai, que, comme elle n'entend pas, il n'est pas facile de lui bien expliquer les choses auxquelles elle ne tient pas. Voilà ce que c'est... ajouta André.

Pendant ce temps, la petite muette s'était endormie tranquille et consolée entre les bras de son jeune frère.

— Tout à l'heure, je viendrai arracher les branches mortes... Demain matin, en s'éveillant, elle recommencera son jardin, c'est son seul amusement... Et, ce disant, André, marcha vers la maison pour aller coucher Paulita.

— Je suis en train de penser que vous pourriez me rendre service, dit Benita à Micaela, une fois de retour.

J'ai une parente de mon pauvre Pascual, là-bas à la ville, et si elle peut, comme c'est une bonne femme, elle ne manquera pas de m'envoyer quelques secours quand vous reviendrez. Elle demeure dans le faubourg del Alto, et se nomme Gavina Marquez. Vous êtes sûre de la trouver, elle est bien connue : elle fait des gâteaux de maïs comme personne, à ce que l'on dit, car moi je ne la connais que de nom. Pascual en parlait toujours, ajouta Benita mélancoliquement, et s'il avait vécu, il avait l'intention de lui parler pour être marraine des jumeaux qui sont encore *juiifs* (1).

— Je lui en parlerai, répondit Micaela, n'en doutez pas ; car Dieu vient de vous inspirer de me rendre un grand service. Je ne connaissais personne là-bas, et maintenant que je suis sûre de trouver une connaissance, je pars bien plus tranquille.

Merci de tout mon cœur ; nous nous verrons avant mon départ.

— Ça, pour sûr, répondit Benita. Et elle rendit son

(1) On donne toujours ce nom dans les pampas aux enfants qui n'ont pas encore été baptisés.

bonsoir à Micaela, qui rentra de suite chez elle ; elle se sentait moins oppressée que lorsqu'elle en était sortie.

Micaela, comme toutes les femmes de la pampa, avait une religion à elle. Dans ces vastes solitudes, les femmes ont bien rarement l'occasion de s'occuper officiellement de religion : il y en a beaucoup d'entre elles qui n'ont jamais vu un prêtre. La plupart du temps, les Gauchos *vivent ensemble*, comme ils disent, avec l'intention de faire bénir plus tard leur union ; ils attendent pour cela que le moment se présente, et bien entendu, n'ajoutent à la chose qu'une médiocre importance.

Pour bien comprendre cet état de choses dans cette partie du nouveau monde, si différent de l'ancien, il faut se rendre compte d'une foule de circonstances locales.

A l'embouchure du grand fleuve, la Plata, dont les eaux vont se confondre avec l'Océan Atlantique, se trouve une ville vaste et belle : Buenos-Ayres.

Dans cette ville, l'Européen trouve à son arrivée toutes les ressources qu'offrent à l'étranger, en Europe, les plus anciennes capitales du monde civilisé, soit comme foyer de travail, soit comme jouissances matérielles. C'est là que du monde ancien nous arrivent tous les jours de nom-

breux vaisseaux chargés de l'excès de population que l'Europe repousse sans cesse vers le nouveau monde, cette artère que Dieu, à un moment donné, ouvrit un jour à l'esprit humain.

C'est là que la loi qui régit les mondes opère tous les jours le miracle des temps modernes, « le droit s'imposant à la force ; » c'est là que, malgré et à cause des obstacles matériels que l'homme trouve à vaincre constamment, même pour exister, l'étincelle de la vie semble se maintenir dans toute sa force, dans toute sa pureté primordiale.

La personnalité y trouve son libre essor, et chacun apprend à se sentir vivre par soi-même, maître absolu de ses actions comme de sa pensée.

L'individualisme y crée de grands inconvénients, c'est vrai, mais du moins il y développe à toute heure ce que la créature humaine juge le plus précieux ici-bas, le sentiment de son droit surnageant toujours après les plus grands orages.

L'homme devait pourtant trouver un ennemi puissant, terrible dans ce monde nouveau : l'immensité, l'excès de

terre... cette solitude indéfinie qui semblait l'absorber et le réduire à rien.

Se sentant seul, isolé, l'être pensant fut en quelque sorte plus près de Dieu, aussi l'homme de la pampa a le sentiment de la Divinité fortement développé. Jamais il ne parle de Dieu sans s'exprimer dans un langage qui prouve combien il est pénétré de sa grandeur et de sa force. Seulement tout ce qui est culte, tout ce qui est dogme, est pour lui ou inconnu ou insignifiant. Chose remarquable, le Gaucho a une foi à toute épreuve dans la bonté de Dieu, et c'est précisément ce qui est souvent cause qu'il s'y fie trop. Dieu est bon, dit-il, il pardonne toujours à ses enfants.

Qui sait ? peut-être cette manière d'envisager la Providence n'est-elle pas tout à fait en désaccord avec l'esprit de l'Évangile.

Le Gaucho a une confiance illimitée dans la bonté de Dieu, c'est là toute sa religion, et cette religion se transmet ainsi de père en fils, sans commentaires comme sans pratiques.

Dans la république Argentine, les idées religieuses n'eurent jamais le caractère de fanatisme qu'elles avaient

dans le Pérou et le Chili; et bien souvent je me suis demandé le pourquoi de ce phénomène, car ce furent bien les mêmes Espagnols qui peuplèrent le Pérou, le Chili et le reste de l'Amérique espagnole.

Était-ce parce que dans notre pays, terre plate et aussi pauvre dans sa surface que dans ses entrailles vierges de cet or qui attirait les seigneurs ruinés de la cour de Charles et de Philippe vers le Nord, ne vinrent que de pauvres diables indifférents à tout, sauf à leurs souffrances accrues par l'esprit d'intolérance et la morgue des superbes? Était-ce parce que le contact fréquent avec les hérétiques anglais, que l'amour de la contrebande attirait vers ces parages, avait préparé suffisamment les esprits à la tolérance religieuse, en leur faisant envisager les cultes divers sous un nouveau jour? Ou était-ce bien parce que certaines semences viennent toujours moins bien dans une terre nouvelle?

Que cela soit pour cette raison ou pour une autre, ou peut-être bien pour toutes ces raisons ensemble, le fait est que le jour où l'esprit du dix-huitième siècle pénétra dans la jeune république du Sud avec les écrits de Rousseau et des encyclopédistes, il n'y rencontra d'opposition

dans aucune classe. Et, chose plus étonnante encore, les prêtres eux-mêmes se mirent à la tête de la réforme sociale, avec une ardeur qui avait le caractère de l'apostolat.

Le catholicisme s'y maintint, mais il gagna un fond de tolérance et de douceur qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

A la naissance de cette nation, qui se montrait au monde imbue de toutes les grandes idées de la révolution française, le clergé, composé d'hommes éclairés, sut concilier ses devoirs de prêtre catholique avec l'amour de la liberté, et presque toujours y aida de toute sa puissance. Ils ont montré là-bas que la chose est possible.

Cette poignée d'individus, qui se trouvait là perdue dans cet immense espace, afflua naturellement vers le centre, où elle espérait toujours voir poindre la lumière.

L'Europe, l'Espagne avaient été pour la colonie le point de mire de tous. Le navire qui apportait des nouvelles de la Péninsule était le grand événement. Le jour où les yeux se tournèrent vers la France, cette attente devait être encore plus forte. La France de 89 y envoya

ses sublimes vérités, ses aspirations gigantesques, ses sanglantes erreurs ; mais là se borna, pour eux, l'influence qui venait de si loin. Les hommes de la jeune république restèrent toujours fidèles à la révolution française, et pour eux il n'y eut pas de 9 thermidor.

Les populations affluèrent toujours vers la mer. Chaque jour la différence entre l'habitant des côtes et celui de l'intérieur fut plus sensible.

D'un côté, on vit la civilisation avec tous ses raffinements, toutes ses aspirations, toutes ses exigences, accroître sa puissance créatrice et élargir ses horizons nouveaux, tandis que, de l'autre, le désert muet et implacable opposait au courant civilisateur sa terrible force d'inertie.

Et voilà comment, dans un pays où il ne devrait pas exister des classes différentes, des distinctions sociales d'aucune espèce, où le sentiment démocratique, ayant pris racine au premier jour, avait aboli toute ombre de privilège, devait surgir le terrible ennemi qui, dès sa naissance, allait partager, et pour longtemps, la République en deux bandes : l'homme de la ville et celui de la campagne, le civilisé et le Gaucho. Combien de luttes

entre ces deux éléments si opposés et pourtant si nécessaires, préparait l'avenir!... L'habitant de la ville, l'homme qui lisait, qui étudiait, qui rêvait au progrès, voulut atteindre de suite l'idéal politique et social auquel il aspirait depuis le jour que le mot de liberté' avait fait battre, pour la première fois, dans le nouveau monde, le cœur des sujets du roi d'Espagne.

Le système représentatif, avec tous ses écueils et tous ses enivrements, fut de suite et sans lutte implanté dans la jeune république, et, pour la première fois, ces sublimes rêveurs goûtèrent au fruit aigre-doux de la liberté sans contrôle. Ils pensèrent à tout. Dans ce moment solennel, l'esclavage fut aboli d'un trait de plume, la liberté des cultes tolérée et les lois les plus libérales votées à l'unanimité. Ils étaient beaux de vaine confiance et de saintes aspirations, ces patriotes américains qui, à l'exemple de leurs sublimes maîtres d'outre-mer, croyaient qu'il suffisait de quelques hommes de bonne volonté pour passer du chaos à la lumière. Les révolutionnaires français ne comptèrent pas avec l'héritage des siècles; les patriotes de la Plata oublièrent, eux, l'élément barbare.

L'homme nouveau commit deux fautes : la première fut de mépriser cet élément brut, cet éleveur de bestiaux qui le faisait vivre et qu'il aurait dû regarder comme sa force. — Oh ! mais qui ne connaît pas le sublime engouement de celui qui se dit : Je suis le plus intelligent, or je suis le plus fort?... — La deuxième faute, faute encore plus grave, fut de vouloir imposer ce qu'ils ne pouvaient obtenir de suite. La liberté fut bien souvent imposée à coups de sabre, et l'amour de la justice servit presque toujours à opprimer.

Lutte terrible entre l'élément de vie et la force brute stationnaire, lutte qui fait qu'en Europe, quand on parle de nos pays, le premier mot que l'on entend, c'est : On se bat donc toujours chez vous ?

Hélas ! les Européens nous jugent toujours sévèrement. Pour eux, nous serons toujours des sauvages. Il est temps qu'ils apprennent à nous juger autrement.

On se bat chez nous, c'est vrai ; en Europe on se bat aussi, et, ici comme là-bas, on voit toujours aux prises les deux courants qui agitent les mondes... Lumière et ombre...

Donnez dans l'inculte Amérique un nom à la chose et

dans l'Europe civilisée un autre, le progrès et l'immobilité se trouveront toujours être la même chose, ici comme là, soit qu'ils luttent dans la pampa, soit qu'ils partagent en deux camps la portion la plus civilisée du monde connu : l'avenir et le passé. Conséquemment, dans un pays où les hommes étaient si peu nombreux, les prêtres étaient en rapport avec la population, d'autant plus que là où le gain était si facile et même exagéré dans les autres professions, jamais l'idée d'exploiter l'Église ne vint à personne. Or, partout, bien peu d'individus suivent la carrière ecclésiastique par véritable vocation. Il y eut à peine assez de prêtres pour les villes, pensez s'il y en eut de trop pour les répandre dans les campagnes. Le missionnaire, ce type qui avait donné des fruits si étranges dans le Paraguay, n'exista pas chez nous, et je crois qu'il ne vint jamais à personne l'idée de convertir nos Indiens autrement que par l'épée ou la carabine.

Voilà donc nos Gauchos livrés à eux-mêmes en fait de religion. Forcés de faire soixante ou quatre-vingts lieues à cheval, chaque fois qu'il faut remplir leurs devoirs religieux, ou, ce qui est plus terrible pour eux, se voir dans la nécessité d'entrer dans une ville, condi-

tion pourtant indispensable quand il s'agit de faire bénir leur union ou baptiser leurs enfants. Outre la dépense excessive, surtout pour ceux qui n'ont presque jamais de numéraire, la paresse inhérente aux habitants des pampas leur rend une de ces excursions par trop odieuse. Et puis, comme je l'ai déjà dit plus haut, le Gaucho, qui ne souffre aucunement à vivre dans la pampa à la belle étoile, une fois entré dans une ville, s'y trouve dépaycé.

« Un de ces jours, » dit-il à la naissance de son enfant, et cependant le temps fuit, rapide, comme il s'écoule toujours pour ceux dont l'existence n'est qu'une constante monotonie, et l'heure de sa mort arrive sans qu'il ait trouvé l'occasion de remplir ses devoirs religieux ni pour lui ni pour les siens.


Faut-il croire pour cela que Dieu détourne de lui ses yeux avec courroux au moment suprême?... Sa femme et sa mère ne sont pas de cet avis : elles continuent toujours à appeler *notre Père qui êtes aux cieux* celui qui voit tout et comprend tout...

L'oraison par excellence va se transmettant ainsi de mère en fille toujours et toujours...

Les villes s'agrandissent, le désert perd chaque jour de son étendue, les temples se multiplient, les écoles même commencent à être plus nombreuses. L'esprit de religion y gagne-t-il beaucoup?... J'en doute...

Micaela pria avec ferveur cette nuit-là; elle éleva son cœur maternel vers ce Père qui est aux cieux, et, pour la première fois après son malheur, elle crut voir poindre une lueur d'espérance. A mesure que le jour de son départ pour la ville approchait, il lui semblait que les difficultés étaient moindres, les dangers imaginaires.

— Une fois là-bas, se disait-elle, j'irai trouver le gouverneur; il me rendra mon Pablo. C'est lui qui me l'a pris, ce ne sera que justice. Et la mère espérait et se réjouissait d'avance!...



CHAPITRE XI

LA TROPA

La tropa, c'est la caravane des pampas. — C'est dans la tropa que les productions de l'intérieur de la république se portent à Buenos-Ayres, parcourant parfois un espace de plus de deux cents lieues.

Si le lecteur se le rappelle, c'est une de ces tropas qui devait conduire la mère de Pablo à Buenos-Ayres.

Quelques jours après la visite de Micaela à la veuve de Rojas, doña Marcelina vint, toute rayonnante, annoncer à son amie la nouvelle qu'elle attendait avec une si grande impatience.

— Êtes-vous prête, ma chère? dit-elle tout d'une haleine... voici le moment venu... l'heure si attendue. Allons, mettez-vous de suite à l'œuvre, Peralta veut partir ce soir et profiter de la fraîcheur de la nuit pour ses bêtes.

— Je suis toujours prête, répondit Micaela, franchissant la porte du magasin qui communiquait avec le salon de son hôtesse. — Me voici, ma bonne doña Marcelina, et je ne regrette qu'une chose, c'est de vous laisser dans la peine.

— Je vous crois, ma chère, je vous crois... C'est bien, c'est bien... Allons, n'oubliez pas votre paquet... Il est léger; mais vous savez...

Micaela l'interrompit par ces mots qu'elle prononça d'une voix émue.

— Sans vous, il le serait bien davantage... Vous m'avez tout donné, Dieu vous récompensera.

— Ce n'est pas pour ça, allez, répliqua la grosse comère, et ce qui m'ennuie terriblement, c'est de ne pas pouvoir aller avec vous jusqu'à la tropa. Mais ce diable d'homme qui s'avise d'avoir sa sciatique, juste quand il ne le faut pas... et que je ne puis perdre de vue une minute... C'est comme un fait exprès...

— Ne vous tourmentez pas, chère dame, reprit Micaela, j'irai bien toute seule... Et maintenant, au revoir.

Micaela s'approcha du comptoir derrière lequel se tenait doña Marcelina, et serra la main à son hôtesse, qui, toute en larmes, ne pouvait dire deux mots intelligibles, tant l'émotion avait de prise sur elle.

— Au revoir, au revoir, bonne chance, répétait-elle d'une voie étouffée, quand le petit André apparut à la porte du magasin.

— Je viens vous chercher, madame, dit-il, de la part de Peralta, il veut partir de bonne heure... et tout est prêt.

Micaela serra de nouveau la main de doña Marcelina.

et, sans dire un mot, quitta le magasin, précédée par le jeune enfant.

Avec lui, elle était entrée dans la ville de Rojas, avec lui elle devait la quitter. — Le petit marchait rapidement, elle avait de la peine à le suivre. Ils traversèrent ainsi toute la ville d'une extrémité à l'autre, et au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent à l'endroit où était la caravane.

Tout était prêt pour le départ, et déjà la troupe s'ébranlait pesamment quand Micaela et son compagnon s'approchèrent du capataz, qui, en compagnie de ses manœuvres, ramassait des cordes et serrait le chargement d'une des dernières charrettes.

— *Buenas tardes*, dit-il à Micaela... Montez-vous de suite ?

— Non, répondit pour elle son jeune compagnon.

— Madame se propose de marcher encore un peu avec moi, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers sa compagne.

Micaela, en ce moment, semblait en proie à une vive émotion ; elle venait de reconnaître l'emplacement où se trouvait jadis la maison de son oncle. Il ne restait de

cette maison qu'un pan de mur, au pied duquel croissaient de gigantesques orties. La vue de ces ruines, dans laquelle elle avait connu des jours si heureux, produisit sur son cœur l'effet d'un fer brûlant sur une plaie béante.

— Mon Dieu ! dit-elle, que je suis malheureuse ! tout en essuyant à la hâte les larmes qui mouillaient son visage. Ses yeux avaient de la peine à se détacher de ce mur délabré qui lui disait tant de choses.

— Ne pleurez pas, ne pleurez pas, madame, lui dit André de sa douce voix enfantine, vous allez partir, tenez, voilà la dernière charrette qui s'éloigne déjà. En effet, la longue file s'ébranlait lourdement, faisant entendre un grincement plaintif à chaque tour de roue.

— Ohé ! ohé ! crient les manœuvres aiguillonnant les flancs des bœufs, pour les obliger à marcher droit.

Tout ce bruit tira Micaela de sa rêverie, bien plus que la voix de son jeune compagnon.

— Allons ! dit-elle étouffant un soupir. Et elle se mit à marcher à côté de la caravane.

— Donnez-moi ça, fit André, lui prenant son paquet, je vous le rendrai quand vous voudrez monter.

Micaela se laissa prendre le paquet et continua sa route en silence, sans même observer la délicate attention de son jeune cavalier, tant la souffrance par moments nous rend indifférents.

Peu à peu les cris des manœuvres furent moins forts et les coups d'aiguillons moins fréquents. Tout commençait à rentrer dans l'ordre voulu pour la marche ; les bœufs prenaient un pas plus lent, mais plus régulier, et la troupe avançait en droite ligne sans qu'une de ses charrettes déviât le moins du monde. Ses roues colossales marquaient leur profonde empreinte sur la piste poudreuse.

— Jusqu'ici, l'ami, dit le capataz à l'enfant, ta mère m'a bien recommandé de te renvoyer à temps : voici le moment. Madame va monter ici, et toi, tu vas t'en retourner. Vois, le soleil est déjà bas. Et, tournant la tête, il montra de la main l'astre, qui commençait à prendre cet aspect irrité qu'il a presque toujours dans la pampa avant de la quitter.

André eut l'air de réfléchir ; mais lui tapant sur la tête d'un air malin, le Gaucho lui dit :

— Comme compère, je suis averti : vous voulez fuir.
André fixa sur le capataz ses grands yeux mélancoli-

ques, et d'une voix dans laquelle la tristesse et la surprise se mêlaient, s'écria :

— Moi ?

— Ta mère me l'a dit. Donne-moi ça, ajouta-t-il en lui prenant brusquement le paquet ; et maintenant, en route !

Ce disant, il prit l'enfant par les deux bras et le fit tourner sur lui-même, de manière à ce qu'il présentât le dos à la direction vers laquelle ils marchaient. André n'opposa aucune résistance.

— Comment, dit Micaela s'adressant au capataz, il voulait fuir ?

— Il paraît, répondit Peralta ; le madré voulait voir la ville, mais sa mère a été plus fine... elle l'a deviné.

André, qui était resté dans la même position dans laquelle le capataz l'avait placé, se retourna alors brusquement. Il pleurait comme un enfant qui a un grand chagrin.

— Allons, allons, dit le capataz, ce sera pour une autre fois, mon bonhomme. Assez de temps perdu comme ça. Je fais halte ici pour monter, et je veux te voir partir. En route.

Maîtrisant sa douleur :

— Je ne voulais pas fuir, dit l'enfant à Micaela, seulement... c'est vrai... j'avais grande envie...

— Vous voyez, fit le Gaucho en colère.

— Et ta mère ? dit Micaela d'un ton de doux reproche.

— Voilà pourquoi je ne voulais pas, répondit André.

Et ce disant, il se mit à courir de toutes ses forces vers Rojas.

— Pauvre enfant, s'écria Micaela le suivant des yeux, il se repent de tout son cœur et il fuit la tentation.

— C'est égal, ajouta le capataz, ce gars-là, tôt ou tard, plantera là sa mère ; il est fin.

Disant ces paroles, il fit entendre un sifflement aigu et prolongé ; la tropa, qui les avait distancés, s'arrêta.

— Vous pouvez monter maintenant, dit Peralta à Micaela, nous allons profiter de la fraîcheur pour faire du chemin. Et il l'aida à grimper dans la dernière charrette, lui recommandant de s'asseoir sur le chargement et de ne pas se gêner avec lui. Après quoi il siffla de nouveau, fit entendre un *ohé!* prolongé, et la tropa se mit en mouvement. Le capataz marcha encore quelque temps

près de son cheval, qui était attaché à une des charrettes, et vint ensuite prendre place à côté de Micaela.

La charrette *tropera* (1) est la maison ambulante des Gauchos de l'intérieur de la République. Ordinairement ce sont eux qui s'adonnent à ce métier. Le Gaucho de la province de Buenos-Ayres n'aime pas beaucoup ce genre d'industrie.

Il préfère travailler dans les estancias ou jouir du *far niente* de la pampa.

Ces tropas appartiennent d'ordinaire à quelque riche tenancier de Cordova ou de San Luis, et le capataz et ses manœuvres sont des employés qu'il paye comme l'armateur paye le capitaine et l'équipage de son navire. Semblable au bateau marchand qui traverse la mer avec sa cargaison, la tropa parcourt d'immenses distances livrée à ses propres ressources; elle va d'une extrémité à l'autre de la république, depuis Jujuy jusqu'à Buenos-Ayres. A coup sûr, si dans la pampa elle n'a pas à lutter avec l'inconstance des flots, avec tous les écueils du marin, elle affronte des périls non moins redoutables : l'oura-

(1) Charrette faisant partie de la caravane.

gan presque aussi terrible dans les terres qu'en mer, la solitude absolue du désert, la faim, la soif, et pis encore, une rencontre avec les Indiens. Parfois, quand le soleil s'obscurcit, que le ciel commence à prendre cette teinte rougeâtre qui fait paraître les nuages des tourbillons de poussière de brique, le tropero(1) tressaille, et, d'un coup d'œil rapide, embrasse l'immensité qui l'entoure. Cette nudité fait frémir, et cependant, jusqu'à un certain point, elle lui est une garantie en quelque sorte. Alors que l'ouragan se déchaîne, quand ces tourbillons de poussière viennent obscurcir le soleil au point de cacher la lumière du jour, le danger d'être écrasé contre un arbre, contre une maison, n'existe pas pour lui.

Hommes et bêtes, immobiles, couchés par terre comme les Arabes du désert, chercheront à s'enraciner au sol.

Moment terrible!... Heure de haine, la nature nous apparaît alors en vraie marâtre.

Une fois l'ouragan calmé, le tropero comptera ses peones, ses bêtes. Bien heureux s'il retrouve son compte. Cette mer de terre est tout aussi implacable que l'autre.

(1) Chef de la caravane.

Quant à ses charrettes, la furie des pampas les a dispersées çà et là à de grandes distances; mais l'homme de la pampa est patient, il ne s'agit que de chercher, il cherchera.

Ce voyage à travers le désert abonde en émotions de tout genre. Souvent, pendant deux semaines entières, la tropa court le risque, nuit et jour, d'être attaquée par les Indiens qui lui prennent ses attelages, la dévalisent et laissent parfois quelques hommes de moins, par un bon coup de lance.

La tropa porte tout ce qu'il lui faut en fait de nourriture, et quand elle passe près d'un ruisseau ou d'une rivière, elle ne manque pas de remplir ses outres; sans cela, elle risquerait de manquer d'eau. Ordinairement l'itinéraire dépend, en grande partie, des abreuvoirs.

Des familles entières passent leur vie dans ces tropas. Pendant les haltes, on voit s'agiter et grouiller autour des charrettes gigantesques une foule d'enfants et de femmes déguenillés. Ce sont les bohémiens des pampas. Ces enfants, ces femmes ont l'air d'appartenir à une autre race. Leur teint est bien plus basané que celui des autres Gauchos; leurs cheveux sont plus noirs, leurs

yeux plus sombres. Si vous prêtez l'oreille, l'illusion est complète ; au lieu du castillan, que tout le monde parle dans la république, ils parlent, eux, le *quichua*, cette langue des Incas qui se retrouve, sans savoir pourquoi, à une si grande distance du Pérou, dans la province de Santiago.

Le capataz Peralta vivait seul dans sa charrette ; c'était un homme mélancolique et silencieux qui avait, parmi les siens, la renommée d'aimer peu le beau sexe. Qui sait les raisons qu'avait le capataz pour cela ? Le fait est que s'il admit sans se faire trop prier, dans la tropa, la mère de Pablo, ce fut parce que doña Marcelina lui assura qu'elle était vieille, c'est-à-dire qu'elle n'était plus jeune, car telles furent les paroles de la bienveillante matrone. Il était connu pour un homme qui n'aimait pas admettre trop de femmes dans la tropa, et ses peones s'en plaignaient toujours comme d'une chose qui rendait leur service plus dur.

Il y avait bien dans la tropa quatre femmes, mais elles appartenaient à d'anciens manœuvres, compagnons de longue date du capataz. Une fois assis, Peralta adressa la parole à Micaela :

— Nous aurons du beau temps, je l'espère, dit-il du ton de quelqu'un qui veut entamer une causerie. Et quoique la veuve, peu causeuse de sa nature, eût préféré garder le silence pour donner sa pensée à ce fils bien-aimé qui l'occupait tout entière, elle répondit d'une manière engageante, chose qui fit que le capataz commença à l'entretenir justement du sujet qui lui était si à cœur.

— Je connais votre affaire, ajouta-t-il, et, ma foi, vous avez bien fait de vous décider à venir. La parente m'a tout conté ; vous savez, c'était pour m'engager à vous prendre, car du diable si je me soucie d'avoir des femmes dans la tropa, ajouta-t-il de mauvaise humeur.

— Et je vous suis doublement obligée, répondit Mi-caela.

— Qu'à cela ne tienne. J'aime à rendre service.

Et il garda le silence pendant quelques minutes.

— Je ne vous ai pas mise avec les autres, ajouta-t-il après quelque temps, parce qu'ils sont tous là ensemble, et j'ai pensé que vous aimeriez mieux la solitude que le bruit de tout ce monde. Ces femmes, ces enfants, ça

remue, ça crie, c'est insupportable, surtout quand on a le cœur un peu gros soi-même.

— Oh ! je suis bien partout ; n'importe où vous m'auriez placée, vous m'eussiez rendu un immense service.

— Bon, bon, avec moi, c'est comme si vous étiez seule ; car, la plupart du temps, je marche. Tenez, voilà que je ne peux plus rester en place, les jambes me cuisent, et, pour un tropero, je ne vaudrais pas deux réaux.

Disant ces mots, le capataz descendit de sa charrette et se mit à marcher à côté de la tropa d'un pas plus rapide que celui de ses bœufs.

Micaela eut de nouveau occasion de le revoir à la tombée de la nuit, heure à laquelle il vint prendre place à peu de distance d'elle, sur la charrette. Le capataz garda le silence et Micaela finit par s'endormir, bercée par le mouvement lent et cadencé de la voiture.

La nuit était chaude et pas un souffle ne rafraîchissait l'air. Les étoiles semblaient autant de soleils ardents dans l'immense voûte du ciel. La tropa marcha toute la nuit, et ce ne fut que le lendemain, quand le soleil était déjà haut sur l'horizon, qu'elle fit sa première halte. Il n'y

avait plus de danger de rencontrer les Indiens ; ils avaient, dans la nuit, franchi l'endroit périlleux.

Aussitôt la caravane arrêtée, Micaela descendit de sa charrette, vint se joindre au groupe des femmes et leur offrit de les aider de son mieux. Les femmes acceptèrent sans façon, et la mère de Pablo mit de suite de l'eau chauffer pour le mate. Un des hommes venait d'allumer le fogon comme par enchantement avec sa pierre à feu. Quelques chardons et un peu de *bisnaga* (1) ramassés ça et là formaient le combustible.

L'eau ne se fit pas attendre, et bientôt le mate circula de main en main.

La plus grande animation régnait parmi les gens de la caravane.

Les hommes, après avoir dételé les bœufs pour les laisser paître en liberté tranquillement, par couples, ramassaient les lanières, visitaient les marchandises et donnaient le dernier coup de main à la besogne avant de s'asseoir à l'ombre des charrettes pour savourer le mate et faire leur sieste. Pendant ce temps, les femmes, aidées

(1) *Bisnaga*, petit arbuste.

de leurs enfants, déchargent leurs ustensiles de ménage qui, certes, ne sont pas nombreux.

Quelques têtes de cheval en fait de sièges, l'*asador* (1) pour la viande, les gourdes en corne pour l'eau, une marinite en fer, quelques peaux de mouton et la bouillotte, si nécessaire pour le mate, sans compter le mate, lui-même, qui, avec sa *bombilla* (2) unique, sert pour toute la tropa, sans qu'il leur vienne jamais à l'idée que ce serait beaucoup plus commode et bien plus propre d'en avoir plusieurs. Il est vrai que cette dernière observation serait de nul poids pour eux, la propreté étant un besoin exclusif de l'extrême civilisation ; mais pour ce qui concerne la commodité, l'avantage d'avoir plusieurs mates aurait pour conséquence qu'ils pourraient le prendre tous à la fois sans être obligés d'attendre leur tour. Mais cela ferait perdre, à coup sûr, un de ses charmes à la chose ; car justement ce qu'ils aiment et que je leur ai bien souvent entendu répéter, c'est le *chacun son tour*. D'autant plus que celui qui pré-

(1) Rôtissoire.

(2) *Bombilla*, chalumeau en métal pour prendre le mate.

pare le mate ne prend jamais sa portion de boisson que lorsqu'il a fini de la distribuer aux autres ; alors, tout seul et près de sa bouillotte, il profite, à lui seul, du *chacun son tour*.

Le mate est bien l'expression du Gaucho et de cette solitude dans laquelle il est destiné à vivre. Il est pour lui nourriture et boisson.

Une fois l'ardeur du soleil passée, la tropa se mit en marche de nouveau, faisant ainsi des haltes périodiques de quelques heures aussitôt que la chaleur se faisait trop sentir ; elle parcourut, dans l'espace de quinze jours, les quatre-vingts lieues qui séparent la ville de Rojas de celle de Buenos-Ayres.

Pendant ce temps, Micaela fit amplement connaissance avec le capataz Peralta, et plus d'une fois elle eut occasion de remercier la Providence qui le lui avait donné pour compagnon de route.

— Ne vous laissez pas abattre, la mère, lui disait-il souvent, alors qu'il la voyait plus triste et silencieuse. Vous allez retrouver votre enfant sous peu, et qui sait ? peut être serez-vous de retour au pays avant nous.

Mais à mesure que Micaela approchait de la ville, elle

sentait le découragement envahir son âme ; chaque jour son courage semblait diminuer, sa foi devenir plus vacillante.

Le sommeil la fuyait, il lui était impossible de goûter un moment de repos. Elle passait les nuits à se débattre sans cesse dans la couche que le capataz lui-même lui avait improvisée avec des mantes et qui était vraiment confortable. Mais pour une âme qui se débat dans les ténèbres de l'incertitude, toutes les couches ne sont-elles pas également dures ? La plume et le duvet, que peuvent-ils contre ces tortures-là ?

La mère de Pablo ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle appréhendait maintenant. Rien de bien décidé ne s'offrait à son esprit agité. C'était une crainte vague, quelque chose d'inexplicable, d'indécis. Le pressentiment commençait à s'emparer de son cœur de mère pour y poser son empreinte terrible. Ce fut pendant une de ces nuits d'agitation cruelle, de lutte incessante avec la nature rebelle, que Micaela eut occasion de connaître le cœur de son compagnon.

— Vous ne dormez pas, ni moi non plus, lui dit-il ; eh bien, causons.

La malheureuse, en proie à l'angoisse, ne cherchait qu'à oublier.

— Parlons, cela soulage. Le sommeil cherché ne vaut rien.

— Parlons, répondit Micaela d'une voix agitée, car il me semble que ma pauvre tête va éclater à force de penser. Oui, parlons. Et elle s'assit sur sa couche, cherchant à percer de ses yeux fatigués l'obscurité qui l'entourait.

Peralta battit le briquet, une étincelle en jaillit, il alluma sa cigarette.

Ce point lumineux fut un soulagement pour la malheureuse, elle y fixa ses regards égarés, et, peu à peu, l'obscurité lui devint supportable.

— Je vous dis de parler, dit Peralta, parce que depuis deux nuits je vois que vous ne dormez pas et qu'il n'y a rien qui creuse l'âme comme ça.

Micaela soupira et répondit : C'est vrai .

— Je connais tout ça, dit Peralta avec lenteur, j'y suis passé, allez...

Après quelques instants de silence, il ajouta :

— Il y a peine et peine, c'est vrai, et l'homme est

homme, et la femme est femme; mais, toute réflexion faite, je crois, au bout du compte, que...

Il s'arrêta, hésita, et, d'une voix vibrante, ajouta : qu'il y a des femmes qui ont le cœur plus dur qu'un homme la preuve, là voici :

— Tenez, madame, vous me voyez, tout homme que je suis, eh bien, malheur sur moi si j'ai pu oublier ma femme. J'y pense nuit et jour, foi d'honnête homme ! Et il se donna un coup de poing en pleine poitrine.

— Elle en aurait fait autant pour vous si elle eût vécu, ajouta Micaela.

— Si elle eût vécu, s'écria Peralta d'une voix étouffée, et qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?... Il ne put articuler aucun mot, et la voix s'étrangla dans son gosier.

Micaela eut regret du peu de mots qu'elle avait dits ; elle ignorait le genre de malheur qui affligeait son ami.

— Tenez, dit le capataz d'un accent nerveux, c'était la nuit, il n'y avait pas longtemps que nous avions passé le *Rio Quinto* (1) et nous commencions à nous rassurer, quand tout à coup, et sans savoir d'où ça venait, voilà

(1) Nom d'une rivière.

que les Ranqueles (1) étaient sur nous. Et combien ?... C'était comme une bande de sauterelles. En un clin d'œil ils s'emparèrent des bœufs. Nous n'avions que mon cheval, ils étaient tous bien montés.

Vous dire la terreur de toutes ces femmes, les cris des enfants, les hurlements de ceux qui cherchaient à défendre leurs femmes, leur bien, ce serait peine perdue.

C'était un pêle-mêle général, un effroyable vacarme ; ils pillaient les charrettes, égorgeaient les enfants, et ne se souciaient nullement de ceux qui ne cherchaient pas à leur résister.

Elle était là juste où vous êtes, vierge Marie ; la lune lui éclairait le visage, comme quand elle se mire dans la lagune. Elle n'avait que sa chemise, et ses cheveux dénattés lui couvraient les épaules, comme cela lui arrivait toujours la nuit. Elle aimait ça, et moi aussi.

Ces dernières paroles, le capataz les prononça d'une toute autre voix. C'était le premier symptôme d'attendrissement qu'il eût donné jusqu'à ce moment.

Micaela ne put s'empêcher de dire :

(1) Une tribu d'Indiens.

— La malheureuse !

Peralta ajouta d'un ton plus calme :

— Deux indiens entrèrent dans la charrette, et l'un d'eux y resta, juste à cette place ; je lui plongeai mon poignard dans le ventre jusqu'au manche. L'autre... l'autre, ajouta-t-il quelques instants après, me fendit la tête d'un coup de lance, et... je ne vis plus rien. J'entendis des cris affreux et une voix qui répétait : Melchior... Melchior... chaque fois plus loin.

Ce fut tout. Longtemps, longtemps après, j'appris des détails sur le reste de l'affaire, qui n'importent ni à moi ni à vous, ajouta-t-il d'un ton bourru.

Et, ce disant, Peralta quitta brusquement la charrette, et laissa seule Micaela pour le reste de la journée.

Deux jours après seulement, le capataz eut l'air de se rappeler leur conversation interrompue ; et, en peu de mots, il raconta à sa compagne de route comment, après avoir fait une longue maladie, il avait, aussitôt en état de monter à cheval, quitté la ville de San Luis, où on l'avait soigné, pour tâcher d'avoir quelques nouvelles relatives à l'attentat qui l'avait privé de sa femme.

— Nous partîmes ensemble, ajouta Peralta, Velasquez,

Gomez et moi et nous tâchâmes de gagner les *toldos* (1). Ce ne fut pas sans peine, je vous l'assure, et plus d'une fois nous luttâmes contre la faim et la soif. Mais ce qui nous rendait hardis et soutenait notre courage, c'était la certitude que nous avions acquise que nos femmes étaient saines et bien portantes chez les *Ranqueles*; des Indiens amis nous l'avaient appris. Il ne s'agissait que de payer leur rançon, et, Dieu merci, dans nos ceintures, nous portions chacun de nous une bonne quantité de piastres fortes. Il n'est pas inutile de vous dire que cet argent était pour la plupart emprunté, et que...

Mais cela ne fait rien à l'affaire, car depuis longtemps cet argent, ils l'ont payé au patron de leur travail personnel, piastre par piastre. Et bienheureux ils s'en trouvent, car au moins ils ont acquis de la sorte la certitude que leurs femmes les suivent de bon cœur.

Peralta garda encore quelque temps le silence, et tout à coup, comme quelqu'un qui sort d'un rêve, il ajouta :

— Mais j'oubliais de vous dire que le seul qui ne paya pas la rançon de la sienne, ce fut moi.

(1) Camps des Indiens.

Ma femme s'y opposa... et donna pour raison qu'elle aimait mieux l'Indien que moi. Que faire ?

Il y avait dans la manière dont Peralta prononça ce : « Que faire ? » tant de douleur, tant d'amertume, que Micaela sentit les larmes lui venir aux yeux.

— Elle avait l'air de m'aimer avant, dit-il tristement, et je ne comprends pas jusqu'à ce jour ce qu'elle pouvait me reprocher, foi de Melchior. Les autres disaient que j'aurais dû la forcer à me suivre, la brutaliser, que sais-je?... Gomez prétend que j'aurais dû même la tuer d'un bon coup de couteau. Mais moi, moi, madame, je vous assure que quand je la revis, ses cheveux nattés comme à la tropa, portant encore au cou le même chapelet que les nonnes lui avaient donné à Cordova, et lorsque je l'entendis me dire : « Garde ton argent, Melchior, j'aime mieux l'Indien que toi, » je crus rêver ; je restai là muet, sans pouvoir bouger, et surtout sans penser à rien. Car après combien de fois, bien des fois et toujours, les paroles que j'aurais pu lui dire pour la faire venir avec moi me viennent continuellement. Mais alors, oh ! alors, ajouta-t-il mélancoliquement, je restai comme foudroyé.

En disant ces paroles, Peralta essuya deux grosses

larmes qui coulaient lentement le long de ses joues hâlées.

Micaela, à son tour, donna un libre cours aux siennes et ne put s'empêcher de dire :

— Mais vous auriez dû parler, insister, prier votre femme de penser à ce qu'elle allait faire.

— C'est vrai, répondit le capataz d'une voix tremblante ; mais je n'en fis rien, je vous l'assure, et comme il paraît que les compagnons étaient pressés de repartir avec leurs femmes, je remontai à cheval sans mot dire et je m'en retournai avec mes piastres dans ma ceinture.

Chemin faisant, ils me firent des reproches ; ils m'insultèrent, me raillèrent même, prétendant que j'étais un lâche et que j'aurais dû, pour le moins, les tuer tous les deux, elle et son Indien.

Quant à moi, je sais que ni leurs paroles, ni la fatigue de la route, ni rien au monde ne pouvait me faire revenir à moi. Me dire de sa propre bouche, me regardant de ses propres yeux : « J'aime mieux l'Indien que toi, » c'était à en perdre la tête.

Ce ne fut qu'en revoyant la troupe que je revins complètement à moi. Lorsque je regagnai notre charrette, quand

je m'y vis tout seul, oh ! alors, la pensée de tout ce que j'aurais pu lui dire me monta du cœur à la tête.

Mais à quoi bon alors ? Il était trop tard, trop tard déjà !...

Peralta cacha sa tête dans ses mains et sanglota comme un enfant.

A la vue de cet homme robuste et fort qui pleurait, Micaela éprouva un serrement de cœur tellement violent, qu'elle ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Que de malheureux ! Seigneur ! Partout des malheureux !

— Oh ! oui, dit Peralta découvrant son mâle visage tout humide de larmes.

Malheureux surtout celui qui se dit nuit et jour, à toute heure : Elle aurait pu me suivre encore, encore m'aimer, si, brute que je suis, j'avais pu parler ; mais trop tard ! trop tard !...

Et cependant, ajouta-t-il d'un accent plus calme, ne croyez pas que depuis bientôt six ans, bien des fois la pensée de m'en retourner la chercher de nouveau ne se soit présentée à moi. J'ai dû lutter plus terriblement avec cette pensée qu'avec l'autre, et si je ne l'ai pas


écoutée, si, malgré tout ce que mes compagnons auraient pu dire de ma niaiserie, je ne suis pas allé la chercher de nouveau chez les Indiens, c'est que...

Et ici sa voix s'étrangla de nouveau dans son gosier.

— Peu de temps après notre retour des toldos, une nuit que les compagnons, me croyant endormi dans ma charrette, parlaient tout haut de ça, j'entendis la Petrona dire à son mari : « Pour ma part, cela ne m'a pas étonné, je connaissais bien la Mercedes. »

Elle parlait de ma femme. Le souvenir de cette conversation m'est toujours resté là. Et il toucha son front. Chaque fois que l'envie trop forte de partir me prend, je me la rappelle, et je reste... Et il me semble que je fais bien. Qui sait encore, ajouta-t-il en soupirant, peut être un beau jour je partirai tout de même, et nous verrons...

Deux jours après cette conversation, la tropa de Peralta faisait son entrée dans la ville et s'arrêtait à la place du Onze-Septembre, qui est celle où les tropas chargent et déchargent leurs marchandises.





CHAPITRE XII

LA VILLE

En arrivant au terme de son voyage, Micaela eut un mouvement de joie ineffable. L'ancienne confiance vint de nouveau remplir son âme.

Avec cette logique implacable du cœur qui va toujours

droit au but sans regarder jamais à côté, à peine la mère eut entendu prononcer le mot : Buenos-Ayres ! qu'elle se dit : « Je viens voir le gouverneur pour lui demander mon fils qu'il m'a pris, il faut donc y aller tout de suite... » .

Et sans considérer autre chose, sans hésitation comme sans crainte, elle prit congé de ses compagnes de route et chercha Peralta pour lui dire adieu.

Ce n'était pas chose facile que de trouver le capataz dans le tohu-bohu de l'arrivée, et déjà, quoique à regret, Micaela pensait à s'en aller sans le voir, quand Peralta se présenta de lui-même disant :

— On vient de me dire que vous vouliez partir de suite... Je le regrette... Impossible de vous accompagner dans un pareil moment... Tenez, l'on m'appelle à chaque instant.

En effet, des voix nombreuses qui demandaient le capataz se firent entendre. Une dispute venait de s'élever entre deux manœuvres de la tropa de Peralta et deux d'une autre, qui allait partir.

Malgré la vaste étendue de la place, il y régnait une grande confusion. Des tropas arrivaient, tandis que

d'autres partaient. Jamais le grand marché n'avait offert une image plus animée qu'au moment où Micaela, prenant congé de Peralta, s'apprêtait à partir.

— Ohé! ohé!... ôtez-vous de là, disaient les uns... Vous nous barrez le passage, caramba... ajoutaient d'autres. — Par ici, ohé!... Par là, ohé!... Gare à vous...

Le va-et-vient était incessant. De longues et interminables files de bœufs attachés par couples qui passaient et repassaient rendaient la circulation encore plus difficile.

On attelait, on dételait à tout moment. Il fallait sans cesse que de nouveaux venus cédassent la place à ceux qui voulaient partir. Et ce n'était pas tout, une tropa chargeait ses ballots, pendant que celle d'à côté déchargeait ses laines et ses cuirs.

Il y avait là des acheteurs sur place, des courtiers attitrés, des armateurs, si l'expression est permise; qui, vient pour voir partir une tropa, qui, pour attendre l'arrivée d'une autre. On entend parler plusieurs langues à la fois. Des étrangers venus de toutes les parties du

monde jurent à qui mieux mieux dans leurs idiomes respectifs.

A côté des Gauchos, on voit les hommes de la ville dont l'habillement tout sombre ou tout blanc contraste avec les couleurs éclatantes et bigarrées des chiripas et des ponchos.

Le soleil des derniers jours de l'été éclaire de sa vive lumière cette scène animée. L'immanquable vendeur de pastèques, debout sur le seuil de sa charrette sans roues, offre sa marchandise à grands cris; à ses pieds des quartiers de pastèques rouges ou jaunes tentent les passants de leur chair fraîche et appétissante. Les *mazamorreras* (1) noires lui font concurrence dans leur langage mêlé d'africain et de castillan.

Ce fut à une de ces négresses que Micaela s'adressa, la priant de lui indiquer son chemin.

A peine si elle avait eu le temps de recommander à Peralta, appelé si subitement, de ne pas manquer de venir la trouver, aussitôt qu'il le pourrait, au faubourg *del Alto*,

(1) *Mazamorrera*, vendeuse de mazamorra. La mazamorra est une préparation de maïs cuit à l'eau.

chez cette Gavina Marquez, parente de Benita, si renommée pour ses gâteaux de maïs.

— Comment, maîtresse, dit la *mazamorrrera*, répondant à la question de Micaela avec un étonnement marqué. *Su merced* veut aller de suite chez le gouverneur?...

Ces négresses, du moment où elles voient une personne bien mise, lui donnent de suite le traitement respectueux de Seigneurie. Or, aussitôt que Micaela avait eu connaissance qu'on approchait de la ville, elle avait mis tout ce qu'elle avait de mieux dans sa modeste garde-robe, de sorte que, avec son châle anglais à carreaux, sa robe de laine unie et un grand foulard jaune sur la tête, en vérité, la nouvelle arrivée n'avait nullement l'air misérable.

— Oui, je voudrais y aller de suite, ajouta Micaela. Est-ce bien loin?...

— Jésus, Maria ! répondit l'Africaine avec emphase, je crois bien... Votre Seigneurie ferait bien de s'en aller chez elle d'abord, et demain ou un autre jour elle pourrait y aller. Et branlant la tête, elle ajouta : Il y a quelque chose aujourd'hui, quelque chose...

— Si c'est loin, dit Micaela sans faire trop attention aux mystérieuses paroles de la négresse, cela ne me fait rien, j'arriverai plus tard et voilà tout. Par où faut-il aller, s'il vous plaît?

— Ah! ah!... fit la *mazamorrera* tout intriguée, c'est autre chose, alors... Et, d'un geste de la main, elle indiqua une des rues qui aboutissent au grand marché, ajoutant : Suivez toujours tout droit, jusqu'à la deuxième église, maîtresse, et après, demandez, tout le monde sait...

Micaela remercia et partit d'un pas rapide dans la direction indiquée, tandis que la négresse, qui avait posé par terre sa boîte de *mazamorras*, la regardait s'éloigner en silence. Au bout de quelques secondes, l'Africaine, replaçant sur sa tête sa boîte en ferblanc, marmotta ces mots ; « Ils sont toujours pressés, ces blancs. »

Micaela marcha pendant plus d'une heure à ce qu'il lui sembla, suivant toujours l'indication de la négresse, chose très-facile dans une ville comme Buenos-Ayres, dont les rues sont coupées toutes perpendiculairement. Sans être une des plus belles, la rue qu'elle suivait est une des

plus animées, justement à cause du grand marché, auquel elle aboutit. Le bruit des véhicules de tout genre, qui circulent sur un pavé des plus bruyants, causait à la malheureuse campagnarde une angoisse insurmontable.

— Mon Dieu! se disait-elle à chaque instant, quel bruit, quel bruit terrible, c'est à devenir sourd!

Cette rue, une des plus larges de la ville, nommée la *calle Ancha*, a, d'un côté et d'autre, des boutiques de toute espèce.

Bien que ces boutiques ne fussent pas fréquentées par le beau monde, parce qu'elles ne contiennent, pour la plupart, que des articles communs, plus propres aux besoins de campagne qu'à ceux des élégantes *porteñas* (1), toujours au courant des dernières nouveautés de la rue de la Paix, aux yeux de la naïve campagnarde, elles étaient quelque chose de merveilleux. A mesure que Micaela dépassait ce que l'on pouvait appeler la *City*, pour entrer dans des quartiers plus aristocratiques, son admiration trouvait plus ample matière encore.

Cette espèce de tension d'esprit constante, jointe à la

(1) On désigne ainsi les femmes de Buenos-Ayres.

chaleur d'une journée de mars, au bruit assourdissant du va-et-vient des voitures et des piétons, était quelque chose d'horriblement énervant.

Micaela souffrait beaucoup; la marche sur ce pavé dur et pointu engourdisait ses pauvres pieds, habitués à marcher soit sur l'herbe, soit sur cette terre douce et mouvante de la pampa.

— Comme c'est loin, se disait-elle à chaque *cuadra* (1) qu'elle franchissait. A deux reprises, elle avait demandé son chemin; à la dernière, un homme qui avait failli la faire tomber, tellement il avait l'air pressé, lui avait répondu par des paroles inintelligibles : c'était un Anglais. A mesure que la malheureuse avançait dans cette longue rue qui lui semblait interminable, elle sentait comme un nœud qui lui serrait la gorge.

Elle avait découvert sa tête pour respirer plus librement, et sans même chercher à gagner le côté sur lequel le soleil ne dardait pas ses rayons, elle marchait toujours sans relâche. Pour rien au monde elle n'eût osé traverser

(1) On appelle *cuadra* chaque bloc de maisons; ils ont tous 50 tares espagnoles.

la rue pour se mettre à l'ombre; le va-et-vient des voitures lui causait un véritable effroi. Micaela se sentait comme poussée par une force étrangère à sa volonté; il lui semblait que cette course fébrile et solitaire, au milieu de cette grande ville inconnue, avait plus d'un rapport avec celle qu'elle avait déjà faite dans la pampa le jour de la disparition de son fils.

C'était toujours la solitude : là-bas la solitude du désert, le silence, l'abandon; ici tout un monde vivant qui s'agite, qui va, qui vient autour d'elle, mais au milieu duquel elle se sent plus seule, plus perdue encore qu'au désert.

— Tournez à droite, marchez encore deux cuadras et vous êtes arrivée; telle fut la réponse qu'une dame âgée, qui sortait d'une église, donna à Micaela, lorsque celle-ci fut arrivée à la deuxième église que la négresse lui avait indiquée. Cette réponse ranima le courage de la mère; elle ralentit sa course.

— Je suis trop fatiguée, se dit-elle, marchons plus doucement; à peine si je puis respirer.

Mais aussitôt qu'elle eut dépassé la première cuadra, se sentant plus reposée, elle commença de nouveau,

presque sans le vouloir, à accélérer le pas. Tout à coup un groupe de personnes des deux sexes qui marchait au milieu de la rue s'offrit à ses yeux. Peu d'instants après, une voiture précédée par un homme à cheval déboucha du coin qu'on lui avait indiqué comme étant celui qui devait la conduire à la maison du gouverneur. Micaela s'arrêta sans savoir pourquoi; son cœur venait de lui dire que cette voiture avait quelque chose à faire avec ce qui l'intéressait si vivement.

Elle se vit entourée de tous côtés; hommes et femmes parlaient et gesticulaient comme des personnes agitées par un sentiment violent. La voiture passa au galop au milieu de la foule, sans que Micaela pût voir autre chose qu'un homme en chapeau noir, qui se tenait immobile au fond.

Elle resta comme clouée en place, sans pouvoir ni avancer ni demander à tout le monde qui passait, ce que c'était que ce carrosse que deux hommes armés précédaient, et qu'une escorte nombreuse suivait.

Explique qui pourra certains phénomènes. Micaela, qui jamais de sa vie n'avait vu chose pareille, comprit d'emblée que celui qu'elle venait de voir passer au galop de

ses chevaux blancs était ce gouverneur vers lequel elle venait de si loin, et qui devait, selon la naïve ignorance de son cœur de mère, lui rendre ce qu'il lui avait pris : son fils !

Après quelques minutes d'une attente automatique, la mère de Pablo se mit à marcher de nouveau, toujours dans la direction qu'on lui avait indiquée ; son pas était traînant et inégal, la fatigue se faisait sentir de nouveau.

Impossible de se méprendre, la *casa de Gobierno* devait être celle-là. Micaela avança jusqu'à la sentinelle qui se tenait juste en face de la porte, appuyée sur son fusil, et d'un ton presque affirmatif, elle lui dit :

— C'était bien le gouverneur, celui-là, n'est-ce pas?...
D'un geste, elle indiquait la direction que la voiture venait de prendre.

La sentinelle répondit négligemment :

— Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous ?

— J'en étais sûre ! ajouta Micaela se parlant à elle-même ; et, sentant ses jambes fléchir, elle se laissa tomber par terre sur le trottoir à quelques pas de la sentinelle, qui la regardait avec méfiance.

Faisant quelques pas vers elle, le soldat lui dit :

— Eh! la mère, il ne faut pas venir faire votre sieste ici, c'est défendu; allez plutôt sur le trottoir d'en face, si vous êtes lasse.

Micaela souleva sa tête, et répondit par ces mots :

— Quand revient-il?

— Qui?

— Le gouverneur, ajouta d'une voix éteinte la pauvre femme.

— Ah! demain... c'est fini pour aujourd'hui...

— Demain! s'écria Micaela avec effroi; et fixant sur le soldat un regard égaré, elle ajouta : Et mon fils?..

— Ton fils, fit la sentinelle d'un air goguenard, ton fils?.. Qu'est-ce qu'elle chante donc, celle-ci?

— Mon fils qu'ils m'ont pris, mon Pablo, que je viens lui demander de si loin.

— C'est autre chose. Si c'est comme ça, revenez demain, bonne femme.

— Demain, fit-elle mélancoliquement, c'est si long, et je voudrais tant le revoir, mon Pablo, mon enfant bien-aimé!

La sentinelle, qui était un jeune gars d'une vingtaine

d'années appartenant à la garde nationale de la ville, commençait à prendre en pitié la pauvre mère.

— Ils vous l'ont pris, dit-il, quand? Est-ce avec les gens de... (il prononça un nom à voix basse). Mauvaise affaire alors, gronda-t-il tout pensif, mauvaise.

— Ils l'ont pris dans une charrette, quoique ayant sa *papeleta*, répondit Micaela. Depuis lors, je ne l'ai plus revu. Et d'une voix que la douleur entrecoupait, elle ajouta : Je ne l'ai plus revu...

— C'est une autre affaire... une autre affaire, bonne femme... quoique à présent, ce n'est guère possible qu'on vous le rende... Et se campant fièrement, il ajouta : La patrie a besoin de nous tous...

— Mais je suis seule au monde, ajouta la mère d'un accent déchirant, ils me les ont pris tous, l'un après l'autre, depuis mon mari jusqu'à l'enfant de mon cœur.

— Comment s'écria le jeune militaire d'un ton sérieux, une veuve, une femme seule!... Ah! ces gens de la campagne, quelle honte! Toujours les mêmes, toujours!

Ne craignez rien, ajouta-t-il d'un ton compatissant, j'ai des amis, j'ai un journal, de l'influence; justice sera faite, et avant peu, bonne femme, n'en doutez pas. . .

Micaela qui croyait rêver, regardait avec une expression de reconnaissance ineffable le jeune garde national.

— Puis-je donc espérer, ajouta-t-elle toute tremblante que le gouverneur voudra bien m'écouter et me le rendre ?..

— Le gouverneur n'a rien à faire là-dedans, répondit le jeune homme avec dédain. Cela regarde le ministre de la guerre, cela nous regarde, nous, hommes de principes, qui voulons la liberté pour tous et le maintien des lois.

— Oh ! merci, fit Micaela avec reconnaissance, merci, monsieur, vous me rendrez la vie; mais ne faut-il pas?..

— Rien, ajouta l'intrépide garde national, l'interrompant, cela me regarde. Je connais votre affaire. ce soir, j'en parlerai. C'est toujours de même, des abus... toujours des abus. Comptez sur moi, j'agirai, je mettrai toutes les influences en jeu, et nous verrons si, cette fois, le ministre de la guerre saura tenir bon...

Quelle bombe! ajouta-t-il en riant.

Micaela ne comprenait pas précisément le sens de ces paroles, mais elle sentait qu'elle avait touché le cœur du jeune enthousiaste, et cela emplissait le sien pour le moment...

— On vient me relever, ajouta le jeune homme; soyez discrète... pas un mot de plus. Allez tranquille, bonne femme, votre affaire est faite vous le verrez bientôt. J'ai ici l'article, et, d'un air inspiré, il porta la main à son front.

La sentinelle fut changée.

Quand Micaela vit le garde national s'éloigner, elle se vit seule de nouveau dans cette ville si grande, que les approches de la nuit lui rendait encore plus terrible. Son cœur se serra affreusement, et elle sentit encore une fois son gosier pris comme dans un cercle de fer.

— Voici la nuit, dit-elle tout haut. Que faire?

Un nègre, qui portait une longue torche à la main, lui dit en l'approchant :

— Faites place, que j'allume le gaz.

En ce moment, Micaela pensa à demander l'adresse de cette Gavina Marquez qui devait lui donner l'hospitalité à la ville, et, par une coïncidence vraiment heureuse, elle s'adressa au nègre *encendedor* (1).

— Je crois bien que je la connais, dit-il, justement

(1) Encendedor, allumeur.

c'est ma bourgeoise. Une fois ma tournée finie, si vous le voulez, nous irons ensemble.

Micaela accepta avec bonheur.

Faisant çà et là ses haltes comme un feu follet, le nègre partit comme un trait.

Assise sur le trottoir à la même place où elle avait eu son entretien avec le garde national, la pauvre mère suivait toujours des yeux l'encendedor, se disant machinalement à chaque nouveau jet de gaz qu'elle voyait briller au loin : Encore un, et c'est fini ; mais les points lumineux se multipliaient sans cesse.

Pendant ce temps, le jeune patriote gagnait d'un pas rapide son club favori, tout en composant dans sa tête un article de circonstance qui devait, selon lui, faire sensation le lendemain. Cet article aurait pour titre : *Fruit de l'observation approfondie des causes qui produisent les révolutions chez nous.*

Ivre de joie, le jeune publiciste pénétra bruyamment dans la salle où avaient lieu les réunions du soir, espèce de sanctuaire où les intimes seuls étaient admis.

— Messieurs, s'écria-t-il, le ministre n'a plus qu'un

jour à vivre... Écoutez et jugez... Rapidement et avec feu, il raconta l'histoire de Micaela.

— Croyez-vous que c'est assez ? ajouta-t-il d'un air de triomphe.

— Et cette femme s'appelle ? demanda un autre jeune homme nommé Florencio, qui écrivait près d'une table pendant que le nouveau venu parlait.

— Diantre ! s'écria notre enthousiaste, justement je ne le lui ai pas demandé.

Florencio se leva et approchant d'une demi-douzaine de jeunes gens qui parlaient et fumaient :

— Voyez, messieurs, leur dit-il, c'est toujours de même, avais-je tort ? L'article de demain sera incomplet, parce que ce nigaud là aura oublié justement le point capital, les noms, prénoms, dates, etc...

— Je suis une brute, s'écria notre enthousiaste, se frappant la tête du poing ; mais je cours, peut-être cette femme...

Un chœur de rires accueillit sa proposition.

— Vaut mieux tard que jamais, dit quelqu'un en riant

Le jeune homme se laissa tomber découragé sur une

chaise. Au diable les moqueurs ! fit-il à voix basse ; mais j'ai l'idée que j'aurais pu la retrouver, si seulement...

En effet, Micaela était toujours à la même place attendant le nègre encendedor. Elle y resta très-tard...

Le lendemain, la *Tribuna*, un des journaux les plus populaires de la ville de Buenos-Ayres, publia un article vigoureux et senti sur les abus de l'autorité militaire dans les campagnes. Plusieurs autres articles suivirent le premier, et le puissant effet qu'ils produisaient sur ses nombreux lecteurs fut tel, qu'au bout de quelques jours plusieurs souscriptions étaient ouvertes pour venir en aide à la malheureuse veuve privée de son fils. Tous ignoraient son nom ; mais tous apportaient leur obole de bon cœur.

Le cas de Micaela, peint avec les plus vives couleurs, avait éveillé les sympathies de toutes les mères.

Le ministre de la guerre était furieux, il ne tomba pas cependant ; mais il en fit une maladie, car tous les journaux fondirent sur lui : le moment était des plus critiques ; le gouvernement venait de réprimer un soulèvement dans la province. La paix avait été achetée au prix du sang.

Par cette raison même, la société se divisa en deux camps : ceux qui croyaient à Micaela, et ceux qui niaient son existence de toutes leurs forces.

En attendant, la pauvre mère allait journellement à la maison du gouverneur et, comme en l'absence du ministre malade (à cause d'elle, elle l'ignorait, la malheureuse, et l'eût-elle su, cela n'aurait pas allégé le fardeau de son cœur) : en l'absence du ministre, dis-je, celui qui le remplaçait ayant entendu Micaela, et trouvant dans son récit une grande ressemblance avec celui de l'article qui avait causé tant de bruit, disait à la pauvre mère :

— C'est bien. Attendez, madame, le ministre est malade.

Le cas est difficile, surtout à présent, attendez... D'ici à peu tout s'arrangera...


Et Micaela attendait... Les jours et les semaines même passaient sans que rien ne vînt changer l'état des choses.

Qu'était donc devenu le garde national ?

Il s'était brouillé avec ses amis de la *Tribuna* qui, selon lui, l'avaient trop effacé dans cette affaire. Il venait de changer de camp.

— Toute cette histoire de la veuve mère n'est qu'un *humbug* de la *Tribuna*, écrivait-il dans une chronique ; ces messieurs l'ont fait mousser pour leur bénéfice très-particulier.

Et disons, pour lui rendre pleine justice, que ce disant il était presque de bonne foi. A force d'entendre parler d'une chose qu'il savait déjà si peu lui-même, le jeune patriote avait fini par ne plus y croire du tout. Le cas est-il si rare dans le monde ?



CHAPITRE XIII

LA PAMPA

— Nous sommes heureux, Pablo, disait un matin Anacleto à son jeune ami. Ta blessure est guérie et tu peux marcher tant que tu veux.

Diab!e!... cela n'a pas été sans peine, tu as vu la mort de près, et plus d'une fois j'ai perdu l'espoir.

Pablo était alors paresseusement couché par terre sur de hautes herbes à moitié desséchées, qui lui faisaient une couche douce et sûre. Au premier moment, il était même difficile de l'apercevoir, tellement le *pajonal* était épais. Le jeune Gaucho ne répondit pas et referma de nouveau les yeux.

Anacleto, qui était en train de couper un cuir en rond avec son couteau, pour en faire des lanières, jeta sur lui un regard et ajouta :

— Voyons, Pablo, ne fais pas l'endormi, que diantre ! J'ai une bonne nouvelle à te donner, il faut se réveiller pour de bon.

— Parle, dit Pablo avec nonchalance.

— Parle ! mais viens donc ici près de moi. Ah ! ne crains rien, mon fils ; quand le Gaucho Malo te dit que tout va bien, c'est qu'il sait son affaire.

Et Anacleto, clignant des yeux, sourit malicieusement.

— Parle donc, s'écria Pablo d'un ton impatient, je t'écoute d'ici. N'est-ce pas tout ce qu'il faut ?

— Voilà mon cuir fini. Viens voir, Pablito, regarde-moi ça, fit Anacleto, lui montrant les étroites lanières

qu'il avait coupées avec une égalité parfaite à l'aide de son couteau; tiens, mon fils.

Et ce disant, le vieux Gaucho agita de sa main droite par-dessus sa tête les lanières, faisant ainsi le geste que font ses pareils lorsqu'il s'agit de prendre leur bête avec leur lazo.

— Ma foi, oui, dit Pablo avec joie; et, d'un bond, il fut à côté d'Anacleto. Je comprends.

— Tu comprends? répliqua le vieux Gaucho, lui prenant des mains les lanières que le jeune homme examinait en tous sens. Oui, oui, regarde, examine, c'est solide, et, une fois natté et graissé, cela résistera, même à un taureau.

— Je le crois bien, répondit Pablo pensif.

— Il faut que l'homme apprenne à regarder autour de lui et à comprendre. Dieu nous parle toujours, mon fils, il ne s'agit que d'écouter... Te rappelles-tu?... Non, tu ne te rappelles rien; cette nuit-là, tu étais trop malade, la fièvre te dévorait. Eh bien! cette nuit, je t'ai forcé à marcher, et marcher contre ta souffrance. Ah! c'est qu'il fallait gagner le pajonal, notre abri ici-bas contre la persécution. Entends-tu, il fallait marcher la nuit et se cou-

cher le jour, pas pour dormir, l'homme qui souffre ne dort pas, mais pour se tenir tranquille, pour ne pas bouger.

— Je te dois la vie, Anacleto, dit Pablo avec effusion; et, mettant sa main sur l'épaule de son sauveur, le jeune Gaucho le regarda avec attendrissement. Comment te payer?

— Me payer?... Est-ce qu'on paye de pareilles choses? dit mélancoliquement le Gaucho Malo.

Et, changeant de conversation :

— Te souviens-tu, ajouta-t-il, ma joie à la vue de cette pauvre carcasse, de ce pauvre cheval à moitié desséché et rongé par les vautours?... Je me rappelle ton dédain, Pablito, ton désappointement même; car tu commences à te lasser des œufs de vanneau et de la chair de tatou, ces tatous que Dieu mit sur terre pour le Gaucho qui n'a pas de lazo, et qui se laissent prendre comme des poules. Tiens en voilà une. Et Anacleto courut sus à une de ces édentées, qu'il n'attrapa pas cette fois, car elle gagna le pajonal et se blottit sans doute dans quelque ornière.

— Ça ne fait rien, dit Anacleto revenant près de Pablo,

nous aurons le lazo ce soir, et le lazo, c'est la liberté, c'est la vie du Gaucho.

— Vous m'étonnez toujours, répondit Pablo, et chaque jour, c'est du nouveau avec vous. Et si ce n'était (et Pablo soupira) ma mère, ma guitare (et il ne dit pas Dolores, mais il s'arrêta quelques instants), j'aimerais mieux cette vie que celle de là-bas, sur mon âme.

— Je te comprends, mon fils, dit le vieux Gaucho, toujours occupé de ses lanières qu'il mettait en trois, tout en retenant les bouts entre les deux orteils de son pied droit; je te comprends, tu ne connaissais la vie du Gaucho qu'à moitié, ou, pour mieux dire, tu ne la connaissais pas du tout. D'après ce que tu m'as raconté de ta mère, la pauvre femme, qui n'a pas dû connaître beaucoup le bonheur, te tenait trop, te traitait trop en mère; comprends-tu, mon fils?... L'homme a besoin de malheurs pour se connaître; l'homme n'est vraiment homme que lorsqu'il est malheureux. La solitude surtout, mon fils, c'est la grande école. Dieu ne parle jamais qu'à l'homme seul. Du moment que l'homme va se mêler avec les autres, il n'entend plus d'autres voix que celle de son désir, que celle de sa volonté; et, ma foi, c'est souvent

bien malheureux!... Anacleto prononça ces paroles d'une voix émue.

En ce moment, les deux Gauchos virent venir à eux un cheval sauvage. La crinière au vent, les narines dilatées, l'animal marchait la tête haute, fier de se sentir libre.

Les deux Gauchos se retournèrent à la fois, et Pablo fit quelques pas vers l'animal, qui s'enfuit en ruant.

— Patience, Pablo, dit Anacleto, le lazo sera bientôt fini... nous la prendrons, cette fière jument, n'aie pas peur. Eh! ma foi, faute de cheval, elle nous servira en attendant (1).

Pablo suivit pendant quelque temps la jument, et quand elle fut tout à fait hors de sa portée, il se mit à marcher tristement au hasard dans la même direction.

Anacleto siffla deux fois, et ce ne fut qu'à la troisième que le jeune homme eut l'air de comprendre le signal de son camarade. Il rebroussa chemin; le vieux Gaucho venait déjà à sa rencontre.

(1) Les Gauchos ne montent jamais les juments

— Ne va jamais de ce côté-là, marche toujours vers le soleil, mon fils, c'est le plus sûr; je te l'ai déjà dit bien des fois. Mais au diable si je comprends... non, je ne comprends que trop bien... Pense seulement au danger, et évite-le; et puis, Pablo, si je dois te parler en ami, il faut bien que je te dise que tu n'as pas ce qu'il faut pour être un bon Gaucho. Voilà des nids que tu laisses de côté, sans te soucier d'en prendre les œufs... Sais-tu que nous n'avons pas mangé ce matin?... Et les *bolas* (1) que je t'ai faites pour prendre les perdreaux, en arrachant mon *chiripa*? Oui, les voilà attachées à ta ceinture, quand c'est à la main que tu devrais les porter. Donne, mon fils, donne. Caramba! voilà le perdreau parti et notre estomac toujours creux.

Ainsi devisant, les deux Gauchos arrivèrent au bord d'une vaste lagune aux eaux transparentes et limpides. Une nuée de canards sauvages et de blanches mouettes s'y baignaient au soleil.

A la vue de cette eau fraîche et claire, Pablo n'eut qu'une pensée. Le jeune Gaucho défit lestement son

(1) Engin de chasse.

tirador et se jeta dans la langue. Les canards et les mouettes s'enfuirent épouvantés au bruit du plongeon. Anacleto agita ses *bolas* en l'air et les lança au hasard sur les fuyitifs.

Tout à la joie de rafraîchir son corps dans cette belle eau, Pablo ne s'aperçut de rien.

— Attrape, attrape, criait Anacleto de toutes ses forces, et surtout les bolas, les bolas.

Pablo vit alors, à quelque distance de lui, presque sur l'autre bord, une mouette se débattant de toutes ses forces; elle cherchait à dégager ses pattes des liens entortillés en plusieurs tours sur ses longues échasses. Le jeune homme s'avança vers la prisonnière et y porta la main; la mouette, furieuse, darda sur l'imprudent un coup terrible de son bec effilé. Riant de l'aventure, Anacleto disait, de bonne humeur :

— Bien frappé, la belle, bien frappé.

Pablo plongea sa main dans l'eau et la surface en fut de suite rougie. Croyant voir sur le visage de son compagnon l'expression du mécontentement, le vieux Gaucho changea alors de sujet.

— Je vais lui jeter la mante, dit-il, c'est le moyen...

Et faisant le tour de la lagune, il parvint à maîtriser la prisonnière au long bec.

Lorsque Pablo, tout ruisselant d'eau, sortit de la lagune, pareil à un jeune dieu de l'ancienne mythologie, pour sécher son beau corps au soleil, Anacleto, selon sa propre expression, avait délivré pour toujours la prisonnière. La mouette gisait sur l'herbe, on voyait quelques taches de sang sur son plumage blanc et satiné.

— En voilà un coup, dit Anacleto, et je crois, sans me vanter, qu'il me fait honneur.

— Vous l'avez donc tuée ?

— Ah çà ! est-ce que cela te fait de la peine, mon fils ?
On le dirait.

— Non, répondit Pablo lentement ; mais elle était prisonnière, et ma foi !...

— C'est qu'elle s'est bien défendue ; regarde, ta main saigne encore.

— C'est égal, je n'aime pas tuer des oiseaux... J'aimerais mieux tuer autre chose.

Anacleto regarda fixement le jeune homme et répondit ironiquement :

— Un homme, par exemple !

— Oui répondit Pablo d'une voix calme, ou un taureau... Quelque chose de fort, de résistant... Tuer un oiseau me fait l'effet de tuer une femme.

A ces mots, Anacleto leva des yeux terribles sur le jeune homme.

— Prends garde à toi, fit-il d'un accent féroce.

Et le Gaucho Malo, saisissant la mouette, la jeta brusquement dans la lagune. Le courant l'emporta doucement vers l'autre rive. Anacleto tourna le dos à Pablo et marcha seul dans la pampa.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? fit le jeune Gaucho, il est furieux. — Laissons-le à présent, ajouta-t-il tout haut.

Et il commença à se vêtir lentement tout en examinant une à une les pièces de son habillement. Son *chiripa* était bien râpé et les couleurs en étaient complètement passées ; sa chemise et son chapeau s'en allaient. La seule pièce qui avait le moins souffert était son ceinturon garni encore de quelques piastres.

— A quoi me sert ceci, pensa-t-il, dans cette solitude ? A quoi sert l'argent ?

Sans savoir pourquoi, Pablo eut l'idée d'aller regarder son visage dans la lagune. En voyant refléter ses longs cheveux incultes que sa mère peignait de ses mains, tomber à présent en mèches folles tout le long de son cou, le jeune homme ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Que je suis laid ! Et il laissa tomber mélancoliquement sa belle tête ébouriffée sur sa poitrine.

Qui pourra jamais sonder les recoins mystérieux du cœur humain continuellement sujet à d'incessante transitions qui s'opèrent en nous sans savoir pourquoi ni comment !

Pablo, qui jusqu'à ce moment, tout en portant dans le fond de son âme l'image de Dolores, avait senti son cœur comme engourdi par la maladie, par cette existence de privations et de misère qu'il traînait depuis deux mois, sentit tout à coup qu'il se faisait en lui un changement soudain.

Pourquoi ? comment ? Il ne se le demandait pas, il le subissait. Sa tête, qu'il venait de voir reflétée dans la lagune, avait seule opéré ce changement ; et quel changement ! Il allait décider de sa destinée.

Un instant a suffi pour tout bouleverser dans son intérieur. Une voix impérieuse lui commande maintenant de revoir, de rechercher Dolores. Le flot de l'amour se soulève, se déchaîne en terrible bourrasque dans son cœur. Ses yeux lancent des étincelles, son front brûle, des soupirs étouffés s'échappent de son sein.

— Dolores ! Dolores... murmure-t-il sourdement, et l'amoureux Gaucho tombe sur l'herbe anéanti par l'émotion.

Quelque temps se passe... Pablo, la face contre terre les paupières à demi closes, reste comme privé de vie. Peu à peu la crise se calme et le voilà redevenu lui-même ; lui-même ! quand l'homme est-il vraiment lui-même ?

Le Pablo d'à présent ne ressemble nullement au Pablo d'il y a une heure. C'est un tout autre être. Comme tout est changé pour lui !...

Cette pampa immense, déserte, qu'encore hier il aurait craint de parcourir seul, sans son vieil ami, il ne la reconnaît plus. Elle est devenue pour lui un chemin facile et connu qui doit le conduire sans difficulté à son but : Dolores ! Tout ce passé de persécution, d'esclavage, de

haine, n'existe plus... Et s'il existe, il est tellement transformé qu'il ne le reconnaît plus. L'espérance a tout doré dans son cœur, même son affreux passé.

De tous ses souvenirs douloureux, il ne lui reste que celui-ci : Pourquoi ai-je tant tardé à la rejoindre? Ne suis-je pas libre? Mystères éternels de notre existence, Pablo a tout oublié; et quand il se redresse pour partir et quitter l'endroit inconnu dans lequel il se trouve, c'est avec l'intention de marcher droit vers la *Blanqueada*, comme s'il était aussi sûr de son chemin, qu'aux jours où il y conduisait son attelage de bœufs depuis la chaumière de sa mère.

Le hasard, allais-je dire, sans penser que le hasard n'existe pas, et que ce que nous nommons tel n'est que le résultat d'une loi que l'homme ignore encore, la fatalité, plutôt, mit de suite entre les mains du jeune Gaucho les moyens d'exécuter sans délai les vœux de son cœur. Un homme à cheval venait vers lui au grand galop... Pablo reconnut Anacleto, monté sur la jument baie.

Il voulut approcher de son ami; mais l'animal sauvage que le Gaucho Malo maîtrisait difficilement, faisait des

bonds violents et, par tous les moyens possibles, tâchait de se débarrasser de l'intrépide cavalier.

— Attends, disait Anacleto, je vais la fatiguer un peu... Et il forçait la jument rebelle à courir, la frappant vigoureusement à la tête des bouts de ses lanières qu'il avait arrangées en guise de brides avec un art tout *gaucho*.

Pablo suivait des yeux le cavalier et sa monture avec cet intérêt si naturel chez les Gauchos pour tous les exercices de ce genre. La bête était rétive, le jeune homme appréciait en connaisseur les difficultés contre lesquelles luttait son habile compagnon.

Plus d'une fois, Pablo s'attendit à voir tomber Anacleto, mais cela n'eut pas lieu à la grande satisfaction des deux amis, et cette fois encore le Gaucho Malo fut à la hauteur de sa renommée. Il était connu pour le premier *domador* (1) de la province.

La jument, ruisselante de sueur, l'œil hagard, la bouche sanglante, les narines dilatées, semblait obéir à

(1) Dompteur de chevaux.

une force magnétique, lorsque Anacleto, la tirant par la bride, marcha à la rencontre de Pablo.

— Mille tonnerres ! dit le vieux Gaucho, ne l'approche pas, elle n'est encore qu'un peu étourdie, et si tu te mets à sa portée tu pourrais recevoir une bonne ruade. Méfie-toi... Et ce disant, le domador regardait attentivement la jument.

— Si j'avais mes éperons, ajouta Anacleto tristement, cette coquine ne m'aurait pas tant fait suer. Tiens-la-moi, Pablito, car elle ne demande qu'à filer. Gare !

Pablo prit les brides et tint l'œil attentif sur l'animal, tandis que son compagnon avait l'air de chercher quelque chose dans sa poitrine.

— Au diantre ! s'écria le Gaucho Malo de mauvaise humeur, j'ai perdu le bout de lanière que j'avais gardé. Me voilà forcé de couper mon lazo pour faire une entrave à cette satanée bête !

La jument commençait à s'impatienter, Pablo avait toutes les peines du monde à la tenir. Dégainant son couteau, Anacleto le mit entre ses dents et approcha de l'animal. Le jeune homme, qui ne savait ce que son

compagnon comptait faire, lui dit avec une légère teinte d'inquiétude :

— Tu vas donc l'égorger ?

Sans répondre, le vieux Gaucho prit d'une main nerveuse la longue crinière de la jument, et l'enfourcha lestement, arrachant le lazo des mains de Pablo ; une fois à cheval, le *domador* étreignit vigoureusement de ses jambes souples les flancs de l'animal, et par ce seul effort, le maîtrisa de suite.

La jument, ayant l'air de comprendre qu'elle avait de nouveau affaire à un maître, se tint tranquille.

Prenant alors son couteau de la main droite, tandis que de la gauche il soutenait ses brides improvisées, le vieux Gaucho coupa lestement un bout de lazo.

— Fais une entrave, dit-il à Pablo, lui jetant le bout de cuir natté, ainsi que son couteau.

Il eut à peine le temps de prononcer ces mots.

La jument fit un écart formidable, rua de toute sa force, et comme si elle devenait folle, se mit à courir devant elle. Tantôt elle se cabrait furieuse, tantôt elle se levait droite sur ses pieds de derrière, faisant des bonds d'une hauteur prodigieuse ; elle avait l'air de franchir à

tout moment des barrières invisibles. Parfois elle hennissait, tournant, furieuse, la tête pour mordre les jambes du cavalier, parfois elle s'arrêtait incertaine pour recommencer de plus belle ses ruades et sa course effrénée. Anacleto, droit, immobile sur sa monture, serrait de temps en temps les jambes pour lui faire sentir le maître. Il avait plutôt l'air de seconder les caprices de l'animal que de chercher à les contrarier.

Ils coururent ainsi longtemps dans la pampa : monture et cavalier paraissaient, comme le Centaure de la fable, ne faire qu'un seul corps, n'avoir qu'une seule et même volonté : courir.

Quand Anacleto crut le moment venu, il serra de nouveau ses jambes robustes contre les flancs de la jument, la forçant d'une main habile à s'arrêter à son gré. Peu de temps après, Pablo voyait arriver de nouveau le domador, mais cette fois au pas d'amble, allure que le Gaucho affectionne particulièrement, lorsqu'il ne court pas.

— La voilà presque domptée, dit Anacheto se jetant à terre et posant sa main sur la croupe luisante de sa monture.

Pablo put sans difficulté lui mettre l'entrave.

— Quel dommage, dit-il, que ce ne soit pas un cheval ! Elle n'est vraiment pas mal . . .

Le Gaucho Malo, après avoir visité l'entrave, qu'il loua même comme étant bien faite, enroula le lazo qui lui avait rendu de si grands services et laissa la jument libre de profiter de l'herbe qui croissait dans cet endroit.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, la jument, malgré l'entrave qui la maintenait prisonnière, s'empressa de faire honneur au trèfle vert et parfumé.

— Nous aurons un cheval bientôt, je l'espère, dit Anacleto, et deux même . . . Cette jument ne peut pas être seule, j'en suis sûr. Alors, nous en ferons des bottes ; car, ma foi, elles ne servent qu'à cela, ces mâtines.

Pablo, ne sachant pas comment faire part à Anacleto de la nouvelle disposition dans laquelle il se trouvait, tournait dans sa pensée la manière d'aborder le sujet.

Notre héros ne connaissait qu'une partie de l'histoire du vieux Gaucho, que celui-ci lui avait racontée par bribes, en faisant allusion à leur commune infortune,

qui leur interdisait le libre commerce avec les autres Gauchos.

Ce jour-là, une fois qu'ils eurent fini leur modeste repas, qui, consistait dans un *tatou*, attrapé avec leur lazo, et qu'ils mangèrent sans pain et sans sel, Anacleto donna lui-même occasion à son compagnon de lui faire l'ouverture que le jeune homme désirait tant.

— Nous resterons ici cette nuit, dit-il, et dans un ou deux jours, cette coquine, — et il désigna la jument, — sera en état, je l'espère, de nous porter tous deux où nous voudrons.

— Où nous voudrons ! répéta Pablo lentement, comme un écho, et il leva les yeux sur Anacleto.

Ils étaient assis tous deux sur un champ de trèfle, cette luzerne parfumée si abondante dans la province de Buenos-Ayres.

Le soleil venait de se coucher et l'air embaumé du parfum du *trevol* leur caressait le visage.

— Le fait est, ajouta Pablo, qui, pour se donner une contenance, s'amusa à jongler avec son couteau, que je voudrais peut-être aller d'un côté et vous d'un autre,

Anacleto, et alors — à mesure qu'il parlait il sentait son courage grandir — alors il faudra nous quitter.

— C'est vrai, répondit tranquillement Anacleto.

O nature humaine ! Pablo fut étonné, blessé même de cette réponse. Ce n'était pas la peine, se dit-il, de tant tourner pour lui dire ce qu'il pensait lui-même.

Ils gardèrent tous deux le silence quelque temps. Anacleto le rompit ainsi :

— Je connais bien ton endroit, et, ma foi, toute réflexion faite, je crois que tu devrais aller d'un autre côté...

Pablo fut surpris cette fois.

— Oui, mon fils, va ailleurs, cela vaut mieux. Là où personne ne nous connaît, personne ne nous trahit. Va ailleurs... Et le vieux Gaucho se leva pour aller donner un coup d'œil à l'entrave de la jument, en y ajoutant son lazo qu'il attachait également, pour plus de sûreté, aux trois jambes de l'animal.

Anacleto se rassit en silence.

— C'est au *pago* (1) que je vais aller, ajouta Pablo

(1) Endroit.

d'une voix nerveuse, et cela tout de suite, demain, ce soir, si c'est possible...

— Tu as tort, répondit tranquillement son compagnon.

— Pourquoi ai-je tort? fit Pablo de mauvaise humeur, on n'aime le pago que parce qu'on y est connu, aimé.. ajouta-t-il plus bas.

— Ta mère peut bien t'attendre, Pablo... ça a de la patience, les mères...

— Qui vous parle de ma mère? s'écria l'ingrat d'un ton courroucé. Et Dolores, ma Dolores, m'attendra-t-elle toujours en vain?

— Dolores, fit Anacleto, comme quelqu'un qui se parle à soi-même. Elle ne t'attendra pas, va... Et le Gaucho Malo sourit ironiquement.

— Oh! oui, Anacleto, elle m'attendra, elle m'attend, elle m'aime, je le sais. Et moi! moi!... — ici la voix de Pablo devint voilée, étouffée — moi, j'aime mieux m'enfoncer mon couteau dans la poitrine que de vivre comme ça un jour de plus... Il me la faut, il me la faut, il me la faut à tout prix, s'écria l'amoureux Gaucho en sanglotant.

— Tu l'aimes trop, mon fils, trop... trop!

— Trop!... s'écria Pablo, je lui donne tout ce que j'ai dans le cœur... cela ne me coûte rien, Anacleto, je te l'assure... Ah! si je pouvais passer toute ma vie ma poitrine contre la sienne, mes lèvres collées aux siennes, je voudrais vivre toujours; autrement non, mille fois non, j'aime mieux la mort.

— C'est toujours de même, les femmes nous perdront toujours. Va, Pablo, je vois ce que c'est à présent; nous partirons au plus tôt demain.

— Nous partirons? dit Pablo, mais vous, Anacleto, vous?

— Moi, je te conduirai au pago, mon enfant, et une fois là-bas, nous verrons.

Pablo, était attendri.

— Et moi qui croyais, dit-il en souriant affectueusement au vieux Gaucho, que tu voulais t'en aller?

— Moi! dit Anacleto avec surprise, et où veux-tu que j'aille? Le Gaucho Malo, comme ils m'appellent, eux, n'a plus de pago à lui. Je me trompe, mon fils, ajouta-il avec mélancolie, mon pago à moi, c'est la pampa...

Aussitôt la décision prise de se diriger vers le pago, et une fois que la confiance de Pablo sur ses amours, sur ses espérances fut complète, le vieux Gaucho déclara à son compagnon que, selon son idée, ils ne devaient pas être bien loin de Rojas, et qu'en ce cas, si la jument voulait bien se laisser monter à deux, ils pourraient en deux ou trois jours de marche être à la Blanqueada, ce qui faillit faire devenir fou de joie l'amoureux Pablo.

A l'idée d'être si près de la chaumière de sa mère, le jeune Gaucho sentit son âme doublement émue ; de tendres effluves d'amour filial vinrent se mêler à l'image enivrante de la belle Dolores. Si la pauvre mère avait pu, dans un pareil moment, lire dans le cœur de son enfant bien-aimé, elle se serait cru plus que quitte des sacrifices que ce fils lui coûtait.

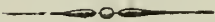
Pablo aimait beaucoup sa mère : l'enfant sauvage n'avait pas connu d'autre amour avant celui de Dolores ; mais l'affection filiale qui était une habitude douce à son cœur devait être nécessairement éclipsée par ce sentiment nouveau et étranger qui, depuis si peu, y régnait en maître.

Certaines affections forment, pour ainsi dire, comme l'atmosphère du cœur.

— Mais je pense, dit Pablo à Anacleto, que tu vas t'exposer pour moi, mon vieux, à qui sait combien d'ennuis!...

Le Gaucho Malo répondit par un geste de dédain.

— Laisse-les en paix, ajouta-t-il, et dors tranquille, mon fils, jusqu'à demain. La destinée cherche l'homme!...



CHAPITRE XIV

LES INDIENS

L'angélus vient de sonner à l'église de Rojas. Doña Marcelina, notre ancienne connaissance, assise devant la porte de sa boutique, prend son mate et regarde d'un air distrait les rares passants. A peu de distance d'elle, joue

sur le trottoir la petite Marguerite, la fille de Benita qu'elle garde maintenant chez elle pour lui tenir compagnie. La maîtresse commère a eu le malheur de perdre son époux, il y a une quinzaine de jours. Le pauvre homme, peu courageux de sa nature, succomba victime de la peur, la nuit que les Indiens entrèrent dans la ville pour tout saccager. Il y avait bien de quoi. Après avoir pillé de préférence les boutiques, les sauvages avaient tué pas mal de monde, sans compter les femmes qu'ils avaient enlevées ou assassinées, après avoir satisfait sur elles leurs appétits féroces. Un coup d'apoplexie foudroyante mit à couvert de leurs cruautés l'excellent boutiquier, qui expira sous leurs yeux sans chercher à défendre son bien. Quant à doña Marcelina, en femme d'esprit, se voyant dans l'impossibilité de résister seule à cette infernale avalanche, qui venait pour tout détruire, elle avait pris le parti le plus sage, le seul possible en pareille circonstance : celui de se tenir tranquille dans un coin, et de laisser faire. Les Indiens enlevèrent jusqu'aux couvertures de son lit et pillèrent le magasin de fond en comble. Trouvant la femme trop vieille, ils la laissèrent de côté, selon leur usage.

Le lecteur doit se rappeler la répugnance avec laquelle la garde nationale de Rojas abandonna sa ville natale sous les ordres du capitaine Vidal. Ces malheureux soldats improvisés se doutaient de ce qui allait arriver dans leurs foyers, aussitôt qu'ils leur auraient tourné le dos. Les Indiens, tenus presque toujours au courant de ce qui se passe chez les chrétiens, comme ils les appellent, par les nombreux déserteurs qui vont se réfugier continuellement dans leurs toldos, ne manquent jamais de venir attaquer les villes qu'ils savent privées de leurs défenseurs, surtout lorsqu'à l'ombre de quelque changement politique ils peuvent franchir impunément les frontières sous la protection de quelque chef puissant, ce qui, malheureusement, n'a lieu que trop souvent dans les terribles contestations politiques qui déchirent journellement le sein de la république. Cet élément barbare dont on a si grand tort de se servir, est la plupart du temps une épée à deux tranchants qui frappe l'ami comme l'ennemi. Malheur aux vaincus ! L'Indien tourne toujours sa lance contre lui et, au moment de la déroute, il agit inmanquablement en sauvage.

L'aspect que la ville de Rojas présentait le lendemain

du jour que les Indiens y avaient pénétré, était navrant. Les rues étaient désertes et, à chaque pas, on se heurtait contre des cadavres tout nus, d'hommes âgés et d'enfants. Quant aux femmes, les jeunes furent presque toutes emportées de force, de sorte que la quantité d'enfants sans mères était considérable. Comme ces démons aiment très particulièrement à mettre le feu après qu'ils ont pillé, une grande partie de la ville était détruite.

A la place où s'élevaient naguère des maisonnettes coquettement badigeonnées de chaux, on ne voyait plus qu'un monceau de décombres noircis par la fumée, près duquel jouait au soleil, avec cette insouciance enviable de l'enfance, une volée de petits êtres des deux sexes, tous orphelins et à jeun.

Heureusement la charité du pauvre ne se fait pas longtemps attendre. Il reste encore quelques mères dans la ville ; avant la nuit, quelqu'un aura pensé aux jeunes abandonnés.

Les Indiens ne se sont pas contentés de piller la ville de Rojas, les estancias des environs ont été saccagées sans pitié. A l'ombre du drapeau fédéral qu'ils suivent, ils ont porté l'épouvante et la désolation partout où ils

ont passé. Amis ou ennemis, tous ont dû payer le tribut à ces affreux vandales, véritables démons affamés de pillage et de sang.

Les Indiens sont voleurs par nature et, en ce point, ils diffèrent complètement des Gauchos, avec lesquels ils ont pourtant plus d'un point de contact par le genre de vie nomade et aventureuse qu'ils mènent tous deux.

Autant le Gaucho se montre désintéressé, chevaleresque même en matière d'intérêt, autant l'Indien apparaît avide et rapace, aussitôt que l'occasion se présente. L'instinct du vol seul le pousse à ces terribles razzias, dont les populations gardent longtemps la mémoire ; ce n'est jamais l'amour de la lutte, la passion des combats. Bien au contraire, chaque fois que les Indiens peuvent éviter une rencontre, ils l'évitent, et une fois leur butin fait, ils fuient toujours en désespérés, la plupart du temps ne se souciant pas même de défendre au péril de leur vie les objets volés.

De là, le profond mépris qu'ont les Gauchos pour ces autres habitants des pampas, qu'ils flétrissent toujours du nom de voleur. Le Gaucho, lui, ne croit nullement voler lorsqu'il prend dans la pampa ce qu'il lui faut pour

vivre ; le cheval qu'il monte, la vache qu'il mange, tout cela se trouve là comme la terre, comme l'air ; il le prend sans lutte, sans violence, sans hésitation. Pour lui, la vache, le cheval, sont un produit naturel et il croit, en s'en servant, remplir un devoir envers lui-même et envers celui qui les a mis là. Il a tort aussi, c'est vrai ; mais qui oserait lui jeter la pierre pour une théorie aussi naïvement primitive ?

Les Indiens n'ont pas épargné l'estancia du fédéral plus que les autres ; au contraire, ils l'ont même préférée, la sachant, en ce moment, absolument dépourvue de manœuvres. N'ont-ils pas suivi tous (à l'exception des deux qui avaient fui) le drapeau fédéral, arboré par le malheureux Costa à son passage par la Blanqueada. Une fois ce chef battu, prisonnier, fusillé même, qui s'opposait à ce qu'à leur retour ils prissent le bien de celui qui, huit jours auparavant, les avait traités en amis ? L'Indien reconnaît-il jamais des amis parmi les chrétiens ?... Non.

A eux, alors, au pillage ! voilà leur logique infernale.

Comprenez ce que doit être l'arrivée de pareils brigands dans une maison où il y a des femmes, des en-

fants, des vieillards qui se savent privés de tout secours humain.

Laissons parler les femmes, elles nous diront plus d'un fait horrible...

Voici venir Benita, tenant par la main la muette ; elle ne porte plus dans ses bras les jumeaux, ils sont morts tous deux, dans cette nuit d'horreur ; il faut si peu de fumée pour suffoquer des enfants à la mamelle, et ces maisons de chaume brûlent si vite ! Les vivants se sont réfugiés ailleurs, car s'il manque à présent beaucoup de maisons dans la ville de Rojas, il y en a encore pas mal de vides.

— Le médecin est de retour, dit Benita, prenant place à côté de doña Marcelina, ça va mal...

— Pauvre petite ! répondit doña Marcelina ; c'est affreux... Et le père ?

— Le père... dans le même état... Il est toujours comme un enfant.

— Mais le médecin, croit-il ?

— Il ne croit rien, il ne dit rien de précis... Vous le connaissez, il dit qu'il est fatigué d'avoir fait ce trajet, et il est allé se coucher.

— Je crois bien, s'écria doña Marcelina avec mépris, cet être-là est incorrigible...

— Il y avait là Pancho, ajouta Benita, qui raconte des choses horribles... Il est venu chercher une eau pour la petite, que le médecin voulait faire faire; mais vous savez, le pharmacien s'est sauvé et la boutique est fermée...

— Que dit Pancho, demanda doña Marcelina avec intérêt?

— Il paraît que tout le monde dormait, car le jour venait à peine, et que le père, croyant que c'était l'autre qui revenait, vous savez... — et Benita fit un geste d'intelligence que sa compagne eut l'air de comprendre, — a ouvert lui-même; alors il se sont jetés sur lui et sont entrés de force.

— Et après?

— Après, Rosa a eu la présence d'esprit de barricader la porte de la petite; mais avec leurs lames, ils l'ont vite enfoncée et ont pris Dolores dans son lit pour l'emporter... Pas un homme dans l'estancia que le père et puis No Gregorio, qui était avec le mal comme à l'ordinaire. Tout de même Tia Rosa n'a pas perdu courage, elle a pris une

hache de cuisine, et avec ça, par derrière, elle a coupé les deux bras du cacique, car, à ce que dit Pancho, c'était le cacique lui-même qui retournait exprès pour y chercher la petite pendant que les siens emmenaient le bétail. Dolores lui avait plu à son passage, et il savait que tous les manœuvres étaient partis avec eux.

— Et après ?...

— Après, une fois le cacique blessé, il paraît qu'il s'est jeté furieux sur tia Rosa, qu'il l'a mordue et a piétiné dessus, comme une bête fauve, tandis que la négresse, sans penser à se défendre, criait toujours : Sauve-toi, Lolita, sauve-toi, ma fille... Mais la peur, la peur, vous savez ce que c'est... La petite restait là immobile, glacée d'horreur, regardant de toute son âme cet affreux cacique sans bras, tout sanglant, sans trouver la force de fuir.

— Et après ? demanda doña Marcelina d'une voix émue.

— D'autres Indiens, qui volaient au dehors, arrivèrent, poursuivis par le père et No Gregorio accourut malgré son mal. Il paraît que ces autres, quand ils ont vu leur chef dans cet état, n'ont pensé qu'à le sauver, malgré les hurlements du cacique, qui, dans leur langue, leur or-

donnait sans doute de prendre la petite, ce qu'ils auraient fait, à coup sûr, s'ils n'eussent préféré enlever dans leurs bras leur chef pour l'emporter avec eux, tout en poussant des hurlements affreux en signe de deuil.

— Et le père?... et No Gregorio ?...

— Le père; blessé à la jambe et comme à moitié endormi, quoique les yeux ouverts, avait fini par se laisser tomber sur le lit de sa fille. De là il regardait la terrible scène sans faire un mouvement. Pendant que No Gregorio, à lui tout seul, vieux et cassé comme il est, cherchait à s'emparer du cacique sans bras, car, au moment où ses deux Indiens le sortaient de la chambre pour le remettre sans doute sur son cheval, il paraît que ce démon eut l'horrible idée de saisir avec les dents une des nattes de Dolores pour l'entraîner avec lui. C'est alors que No Gregorio, qui cherchait à couper la natte, reçut le coup de lance qui le tua raide.

■ — Et Dolores ?

— Dolores, traînée par les cheveux de chambre en chambre par l'affreux cacique, que deux de ses Indiens emportaient, poussaient des cris d'horreur à fendre l'âme, tandis que tia Rosa, malgré les coups de hache

répétés qu'elle donnait sur les nattes, ne pouvait parvenir à les couper. C'est si dur de grosses nattes comme cela...

Doña Marcelina, pâle d'émotion, écoutait en frémissant.

— Et comment vint-elle à bout de sauver la malheureuse Dolorès? dit-elle après quelques instants.

— Voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver son enfant, car tia Rosa, vous le savez, a nourri la jeune fille, la négresse, préférant la tuer à la laisser au pouvoir des Indiens, lui asséna sur la nuque un coup de hache solide qui détacha presque la tête du tronc...

— Horreur! s'écria doña Marcelina, se couvrant les yeux.

— Le cacique lâcha prise, soit qu'il la crût morte, soit que le sang qu'il perdait ne lui laissât plus la force de serrer les dents. Mais c'est que les autres l'auraient prise pour eux, ce qui était de même, ajouta en frémissant Benita.

— C'est tout aussi horrible à entendre qu'à voir, je suis sûre, ajouta-t-elle, après quelques instants, d'une voix lugubre, n'est-ce pas?

— Horrible!... Horrible!... répétait sa compagne.

— Pensez, ajouta Benita, cette petite en chemise traînée ainsi de chambre en chambre jusqu'au *palenque* et égorgée ensuite par cette même tia Rosa qui l'avait nourrie de son propre lait. Quel courage il a fallu pour cela, quel courage !...

— Je ne l'aurais pas eu, moi, dit doña Marcelina avec émotion.

— Ni moi, répondit Benita... Je ne m'étonne plus que le médecin ne donne pas de meilleures nouvelles.

— Après tout cela, ajouta Benita, tia Rosa se voyant seule (c'est elle-même qui l'a raconté à Pancho), prit le corps de son enfant dans ses bras, et voyant qu'elle ne l'avait pas tuée, elle fit tout ce qu'elle put pour faire comprendre au père qu'il fallait un médecin de suite... Mais ce fut en vain, jusqu'à présent le père est incapable de rien comprendre ni de rien faire.

— « Je relevai le corps de Gregorio, disait-elle à
« Pancho, je tâchai de le mettre debout. . Oh ! s'il avait
« eu une goutte de sang de reste dans son corps, il aurait
« vite monté à cheval et serait accouru chercher quel-
« qu'un ; mais il retomba froid et pâle comme un tronc
« dans la mare de sang où il était couché !... »

— C'est à vous faire dresser les cheveux... n'est-ce pas? ajouta Benita...

— Et au bout de combien de jours eut-elle du secours?... Combien de jours passa-t-elle dans une pareille agonie?... demanda doña Marcelina.

— Deux... ma chère... deux. Il paraît qu'elle a passé tout ce temps à maintenir la blessure de ses mains; étanchant le sang de son mieux. Le médecin dit qu'elle a fait là un miracle, mais que les miracles ne sont jamais longs. Pancho, qui les aimait tant, quand il sut les nouvelles, vint rôder autour de la maison; c'est alors que, voyant des traces de sang, il eut l'idée d'approcher. C'est de lui que je le tiens.

— Savez-vous si le docteur a l'intention d'y retourner? demanda doña Marcelina à Benita.

— Je ne crois pas, il dit que c'est loin; qu'il n'a plus d'espoir... et tant d'autres choses...

— Eh bien! j'irai, moi; je ne connais ce monde-là que pour les avoir vus une demi-douzaine de fois au temps que leurs parents étaient ici, mais j'irai voir cette pauvre Dolores, ajouta doña Marcelina, et je tâcherai d'aider de mon mieux à cette brave tia Rosa.

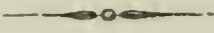
— Vous pouvez vous en retourner avec Pancho.

— C'est ça, répondit l'excellente femme; maintenant que mon pauvre Avelino n'est plus là, je puis aller et venir en pleine liberté; personne n'a besoin de moi ici : pauvre cher homme !

Et doña Marcelina rentra dans sa maison. Elle ne tarda pas à en ressortir, car, pour elle, les préparatifs du voyage ne furent pas longs.

— Prenez soin de Marguerite pendant mon absence, dit-elle à Benita, et au revoir, ma chère. Le cœur me dit que peut-être encore nous sauverons la pauvre Dolores.

— Allez, ma chère, bon courage, mais mon cœur, à moi, me dit autre chose. Il faut savoir lequel des deux dit vrai, ajouta Benita, prenant congé de son amie.



CHAPITRE XV

DÉSESPOIR

La nuit est sombre et chaude, pas une étoile ne se montre sur la voûte d'un ciel noir dont les nuages pesants tout chargés d'électricité semblent avoir de la peine à se tenir en l'air. On dirait que l'immense coupole

va se détacher soudain pour écraser de son poids gigantesque cette terre nue et aride.

Une vapeur lourde et accablante qui se détache de la terre rend l'atmosphère encore plus épaisse... Un silence terrible règne dans la vaste pampa. Seul le *jaja* fait de temps en temps entendre son cri plaintif, et puis tout retombe dans un silence morne et écrasant...

L'obscurité est complète... Il y a encore du chaos, dans un pareil moment, dans cette pampa déserte qui paraît inhabitée et inhabitable ; l'air est de l'électricité pure, et comment l'œil humain, qui vit de lumière, pourrait-il se faire à cette absence totale de lumière ? Quel est le voyageur qui oserait s'aventurer seul dans un gouffre semblable !...

On entend pourtant le galop d'un cheval. Tout à coup, le bruit cesse, le cheval s'arrête.

— Qu'y a-t-il ? dit une voix où perce une grande agitation.

— Attends, répond une autre voix mâle et sonore, je descends un moment, tiens-toi tranquille...

Un homme descend de cheval, se jette à terre à plat ventre et reste ainsi immobile pendant quelque temps.

— Eh bien ? fait celui qui était resté à cheval.

Malheur ! s'écrie son compagnon, je ne sais pas où nous sommes, et, se relevant brusquement, il tourne la tête en tous sens, cherchant à percer de son puissant regard l'épaisse nuit.

— Perdus !... dit alors l'autre avec l'accent d'un désespoir terrible. Perdus !... Que faire ?... que faire ?...

En ce moment, le ciel se fend subitement et un éclair pareil à un serpent de feu illumine tout d'un coup la vaste pampa. Le cheval fait entendre un hennissement aigu, les deux hommes peuvent à peine échanger un regard de désespoir... Tout retombe dans l'obscurité, le tonnerre vient, de sa voix terrible, ajouter encore à l'horreur d'une pareille nuit.

— Encore un autre éclair, Pablo, dit le Gaucho Malo, et je pourrai peut-être voir la couleur de cette terre. Il n'y a pas ici un brin d'herbe. Je ne comprends pas comment j'ai pu me tromper ainsi.

L'éclair ne se fit pas attendre, suivi de plusieurs autres accompagnés de coups de tonnerre de plus en plus rapprochés.

Pablo, aussi sombre et désolé que cette nuit terrible,

se maintient immobile sur la jument, car c'est sur elle que les deux Gauchos ont fait plus de douze lieues depuis que nous les avons laissés dans la pampa, formant le projet de se rapprocher de la Blanqueada.

Après avoir de nouveau flairé la terre et embrassé, de son regard rapide, tout l'horizon que les éclairs lui permettent de voir, Anacleto remonte sur la jument et dit à son compagnon : — Marchons du côté opposé, je suis un imbécile, nous sommes sur la route. Mais que diable ! il fait vraiment une nuit d'enfer.

Pablo, pour toute réponse, soupira profondément.

— Oui, mon fils, soupire... dit le Gaucho ; mais voici que nous ne sommes plus sur la route et que je vais, tout de suite, te dire où nous sommes.

Anacleto se laissa de nouveau tomber du cheval et, cueillant une poignée d'une herbe petite et drue qui couvrait la terre, il la porta à plusieurs reprises à son nez.

— C'est ça, ajouta-t-il de bonne humeur, *Gramilla* (1) ; mon garçon, nous entrons dans les champs du Fédéral. Nous serons bientôt arrivés...

(1) Ray-grass.

— Monte done, dit Pablo avec agitation ; et comme Anacleto ne se fait pas prier, la jument part au galop, malgré le double poids qu'elle porte depuis deux jours.

La pauvre bête n'en peut plus ; mais chaque fois qu'elle cherche à ralentir sa course, les deux Gauchos pressent de leurs jambes nerveuses ses flancs amaigris, et l'animal va toujours au plus vite qu'il peut... Et son allure aurait pu être dix fois plus rapide qu'elle ne l'était, jamais elle n'eût pu être à l'unisson avec le désir de Pablo ; car quel est le coursier qui va assez rapidement au gré de l'homme qui marche vers la femme qu'il aime ? Et si cet homme sait que cette femme se meurt, croyez-vous qu'il existe jamais un genre de locomotion qui lui semble assez rapide ? Croyez-vous que son cœur ne fasse pas mille fois le tour de lui-même dans l'espace de quelques secondes, se rongant, se dévorant comme une bête fauve en cage ?

Oui, Pablo sait que Dolores se meurt et les instants, pour lui, comptent comme des siècles.

Hélas ! le temps paraît n'avoir d'autre valeur que celui que le cœur lui prête.

Pablo vient d'apprendre dans la pulperia les affreux

détails racontés par Benita il y a trois jours à doña Marcelina, et qui ont glacé d'horreur le cœur des deux femmes.

Pensez ce qu'a dû ressentir l'amoureux jeune homme en entendant, par des hommes indifférents et presque aussi sauvages que les Indiens, le récit de la scène de son amante.

La pulperia est le club de la pampa, le caravansérail, la posada de ces solitudes... La veille, les deux Gauchos se sont arrêtés un instant, dans une de ces pulperias, pour apaiser leur soif et recueillir les nouvelles.

Avant de se hasarder tout à fait dans leur pago, Anacleto, en homme d'expérience, a voulu apprécier l'état des choses. La politique intéresse les Gauchos plus qu'on ne pense ; souvent un changement dans les autorités d'un département est pour eux une affaire de vie ou de mort.

Tel Gaucho qui, hier, n'osait pas se montrer à dix lieues de son endroit, demain y arrive en conquérant, la tête haute, sûr de l'impunité.

Anacleto ne craint rien pour lui, il ne pense qu'à Pablo. Des hommes comme le Gaucho Malo sont toujours

sûrs d'eux-mêmes ; leurs compagnons ne les persécutent jamais, l'autorité rarement.

Le Gaucho a le sentiment social si peu développé, que pourvu qu'on ne s'attaque pas directement à lui, il n'ira jamais se mêler de faire le justicier par amour de la société ou de la justice. Bien au contraire.

Quelle différence entre les hommes des deux Amériques, l'Anglaise et l'Espagnole ! Un Yankee, du moment qu'il a connaissance, qu'il soupçonne même la présence d'un criminel, pensera à se faire justice par lui-même. Sentant les droits et les torts de toute une société, il s'armera de ces droits et ira s'emparer du coupable pour rendre ainsi à la société un service spontané.

La lynch-law n'aurait jamais pu s'introduire dans notre pays, je dis plus, je crois qu'elle est complètement opposée à notre organisation individuelle. Nous aurons beau copier textuellement les lois américaines, nos usages, nos goûts, nos penchants leur seront pour longtemps encore, peut-être pour toujours, si le mot toujours peut être prononcé par des lèvres humaines, un écueil.

Le premier sentiment d'un individu de notre pays, quand il a idée que l'autorité cherche un coupable, c'est

de le cacher. Pensez comme il est éloigné lui-même de se constituer en autorité, *motu proprio*.

Quant à l'autorité des campagnes elle-même, composée comme il a été dit plus haut d'éléments hétérogènes, la plupart du temps, elle n'ose pas s'attaquer à des êtres qui, ayant une personnalité tellement accentuée, peuvent à leur tour lui être hostiles à leur manière.

Un Français, un Européen a de la peine à comprendre ceci, je le sais ; mais il n'a qu'à se figurer cette poignée d'hommes disséminés, perdus dans une aussi vaste étendue de terre, et combien d'avantages celui qui se cache dans cette immensité a contre ceux qui le cherchent. En Europe, il y a les télégraphes, les chemins de fer, l'agglomération, les liens internationaux, que sais-je ! pour venir en aide à l'autorité. Qu'un individu vole demain la Banque de France, dans quatre jours, fût-il en Russie, la justice est sûre de le prendre. La tâche de l'autorité est bien plus aisée ; mais dans le désert !...

Et si à cela vous ajoutez les changements politiques qui rendent puissant aujourd'hui le *caudillo* honni et bafoué la veille, vous comprendrez l'espèce d'impunité

dont jouissent, pour un certain temps, dans les campagnes argentines, les hommes comme Anacleto.

En Europe, mon Anacleto ne serait qu'un assassin ordinaire, pour lequel le jury trouverait peut-être des circonstances atténuantes tout au plus. Ses compagnons, qui le craignent et le respectent comme le Gaucho respecte toujours la force, trouvent eux aussi, probablement, plus d'une circonstance atténuante dans le double meurtre du Gaucho Malo, car personne ne pense à lui faire du tort.

De ces pulperias misérables part souvent la première étincelle qui doit bientôt embraser toute la République et va longtemps après avoir son retentissement dans les cabinets dorés des souverains européens.

Dans un pareil endroit, les opinions se discutent toujours librement. Le pulpero (1), lui, n'en a jamais.

Tantôt on s'égorge devant ses yeux pour la fédération, comme on se bat pour l'unité, car, dans ces clubs primitifs, les orateurs font plus à coups de couteau que par des merveilles de rhétorique.

(1) Maître de la pulperia.

Dans une de ces pulperias, Anacleto et Pablo entrèrent la veille de cette nuit où nous les retrouvons perdus. Leurs chapeaux enfoncés jusqu'aux yeux pour conserver l'incognito aussi longtemps qu'ils le jugeront convenable, chose que le Gaucho aime assez ; les deux compagnons prirent place en silence dans le coin le plus sombre.

Deux Gauchos qui les avaient précédés y étaient assis. Ce furent eux qui, tout en devisant avec le pulpero des nouvelles du jour, apprirent au malheureux Pablo la catastrophe de la Estancia.

Pendant tout le temps que dura leur récit, l'amant ne laissa pas échapper un seul mot, un seul geste qui pût trahir son émotion.

— Elle en mourra, pour sûr, dit un des Gauchos, terminant sa narration et vidant d'un trait son verre.

Alors Pablo, sans rien dire à son ami, quitta sa place, mit une de ses piastres sur le comptoir et sortit de la pulperia suivi d'Anacleto ; sans plus s'expliquer, tous deux montèrent de nouveau sur la jument.

Ils n'avaient nul besoin de parler pour savoir ce qu'ils voulaient se dire. Le vieux Gaucho n'offrit à Pablo aucun

genre de consolation. Il mit la jument au galop et ils partirent comme un trait.

Une fois les deux compagnons sortis, le pulpero prit la piastre, la fit sauter en l'air et se mit ensuite à la regarder attentivement.

— Comment ! fit un des Gauchos, nommé Miguel, Anacleto a trouvé un Pérou à ce qu'il paraît... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien de bon, répondit le pulpero, j'ai fait comme si je ne le connaissais pas, ce diable d'homme, il nous fait des peurs !... Ma foi ! je suis content de le voir parti.

— Et l'autre, demanda Miguel, qui est-il ?

— C'est le petit à doña Micaela, répondit Perico, celui-là aura du fil à retordre avec l'autorité un de ces jours, s'il ne fait pas attention.

Son compagnon fit un geste de mépris et garda le silence.

— Tu es toujours le même, Miguel, dit celui qui avait reconnu Pablo, tu te moques de tout, toi.

— Ma foi, répondit Miguel, il y a de quoi. Ne voilà-t-il

pas qu'ils envoient maintenant les *veteranos* (1) quand tout le bruit est passé; les Indiens sont loin et nos vaches aussi, messieurs du gouvernement, ajouta-t-il en chantonnant et s'accompagnant de sa guitare.

— C'est tout de même heureux, fit le pulpero, que la frontière soit de nouveau gardée, et que les *fortines* ne soient plus abandonnés.

— Surtout quand le commandant Vidal va pouvoir y mettre bon ordre. En voilà un fameux qui nous lace une génisse comme il vous écrit une lettre. C'est comme ça que je les aime, moi. Celui-là aura bientôt retourné les Indiens comme un gant... Oh ! il me plaît celui-là, ajouta Perico.

— Que tu es bête, s'écria le joueur de guitare, toi, aussitôt que l'on te dit quatre sornettes on te ferait prendre un chat pour un lièvre.

— Ma foi ! j'aime les gens qui ne nous méprisent pas, répondit Perico. Celui-là, tout en étant un monsieur, sait ce qu'il nous faut, et tu verras, il changera bien des choses.

(1) Vétérans.

— Le diantre est, ajouta Perico se grattant la tête, qu'il n'est que second, lui, et que le *Duro* est un endiablé, sainte Vierge!...

— Il est allé à Rojas et au Salto, dit le pulpero, faire des exemples, comme il dit. Nous verrons, ajouta-t-il en rangeant les verres.

— Sais-tu, ajouta Perico, que le commandant est allé lui-même à la Blanqueada, qu'il a mis quelques hommes à la disposition du fédéral et que, malgré tout ce que l'on sait de ses opinions, il ne lui a rien fait du tout.

— Que dis-tu de ça, toi... Eh! c'est fort, n'est-ce pas?... Et d'un air triomphant Perico toisa son compagnon.

— Je dis que tu es bête et que de ces gens-là je n'aime ni les bienfaits ni les rigueurs, répondit Miguel.

— Don Juan est à moitié mort et sa fille morte tout à fait. Le Vidal aura envie de l'Estancia, laisse-moi en paix...

L'optimiste lâcha un juron et sortit furieux de la pulperia.

La nuit était déjà très-avancée lorsque Pablo et Anacleto arrivèrent devant la Blanqueada. Le temps avait changé complètement; une de ces pluies torrentielles qui

ont lieu dans une certaine partie de la pampa, tandis que dans l'autre il ne tombe pas une seule goutte, avait rafraîchi l'air, dégageant complètement l'atmosphère de cette lourdeur oppressive que l'approche de la tempête rendait si terrible.

Le ciel, abandonné complètement par les nuages, était devenu d'un bleu limpide et transparent. La clarté des étoiles faisait l'effet d'une lune à son déclin.

Les deux Gauchos approchèrent de la maison en silence. L'édifice tout blanc se détachait dans l'ombre comme un spectre immense.

Anacleto se signa involontairement quand il fut tout en face de la maison; le Gaucho venait de sentir quelque chose de froid qui passait auprès de lui, et sans savoir pourquoi, il se sentit frissonner. Une vapeur blanchâtre et transparente s'élevait vers le ciel juste en face du palenque. Peut-être, pour la première fois de sa vie, le Gaucho Malo eut peur.

— Elle est morte, se dit-il, c'est ici qu'elle reçut le coup de hache, c'est ici que son âme vient errer.

Pablo ne voyait rien de tout cela; le jeune homme fixait des regards avides sur une des fenêtres de la maison

qui était éclairée. C'était la fenêtre de la salle dans laquelle il avait eu sa première et sa dernière entrevue avec la jeune fille.

— Je vais entrer, dit-il à Anacleto; toi, reste ici! L'amant, retrouvant involontairement ses souvenirs d'un passé d'ivresse, voulait entrer tout seul... Et tout seul il entra.

Anacleto resta à l'attendre dehors, tenant la jument par la bride; il aurait bien voulu l'attacher au palenque; mais comment approcher?... Lui, Gaucho Malo, lui, il avait peur et la jument aussi. Cette ombre, cette vapeur était toujours là tourbillonnant en spirales, grossissant, diminuant, toujours inquiète, sans se reposer ni s'en aller. La jument dressait les oreilles, tremblait de tous ses membres et résistait à avancer. Anacleto était glacé d'horreur.

Le plus profond silence régnait autour de la maison. Pablo franchit la porte et entra dans la salle. Comme cette salle était très-éclairée, la clarté subite l'aveugla momentanément, il sentit une forte douleur au front et fut forcé de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

Il resta les yeux fermés pendant quelques secondes, et quand il les rouvrit il vit ceci :

Sur une grande table, celle qui servait pour le dîner du Fédéral et de sa fille, il y avait une forme blanche couchée sur une mante.

Comme la mante était sombre, les draperies blanches se détachaient fortement à la clarté jaunâtre de plusieurs cierges qui étaient posés tout autour sur des chandeliers en fer-blanc. Pas un de ces détails n'échappa à Pablo ; il vit tout, mais il ne comprit pas de suite. Le cœur lutte à outrance contre certaines évidences. Il voit, il comprend, il devine ;... mais il se ment à lui-même. Oui, parfois il se ment à lui-même.

Cela ne dure pas. C'est vrai ; mais cela est... Pablo approcha de la table et vit Dolores, sa Dolores, profondément endormie... sur cette table si dure, aux reflets des cierges.

Son cœur mentait toujours, il approcha davantage et regarda avidement les yeux fermés de son amante, son teint marbré, ses lèvres décolorées.

Le cœur du malheureux Gaucho ne mentait plus, il ou-

vrit les bras et serra convulsivement contre sa poitrine la tête froide et inanimée de son amante.

Horreur! cette tête, froide comme le marbre d'un tombeau, paraît s'agiter dans ses bras pour lui rendre son étreinte passionnée...

C'est que, dans son élan amoureux, l'amant vient presque de détacher complètement cette pauvre tête à moitié coupée qui tient si peu à ce beau corps qu'il a possédé.

Un cri d'horreur s'échappe de la poitrine du jeune Gaucho qui tombe raide par terre, aussi insensible, en apparence, que sa Dolores...

Sa Dolores!... Ce corps froid... inerte... mutilé!... qu'a-t-il de commun déjà avec cette Dolores qu'il avait tant aimée... tant désirée!

Anacleto entendit le cri de Pablo et le vieux Gaucho, dégainant instinctivement son couteau, vola à son secours.

La jument, qui se sentit libre, se mit à courir devant elle recouvrant ainsi la liberté.

La vapeur blanche du palenque s'effaça subitement aux premières lueurs de l'aube.

CHAPITRE XVI

LE DURO

Le commandant Vidal n'était pas le chef supérieur du département. Le fortin des *Difuntos*, qu'il avait sous ses ordres, relevait directement du colonel Moreyra, le chef général surnommé le *Duro*.

Or, ce n'était pas sans raison que les Gauchos avaient donné ce nom au colonel. Moreyra, homme sévère à l'excès, despote, brutal même, était une de ces natures comme il y en a heureusement peu dans le monde ; des natures qui sont tout ombre.

Le contraste entre le commandant et son chef était frappant. Vidal, homme de cœur, bien élevé, appartenant à une famille distinguée de Buenos-Ayres, croyait de bonne foi en suivant la carrière des armes, qu'il avait embrassée avec enthousiasme, pouvoir y porter cet élément civilisateur, qui fait tant défaut dans l'armée de la république, et qui, hélas ! n'est qu'une illusion partout.

Tandis que Moreyra, en vrai condottiere qui vit des profits de la guerre et de ses accidents, ne voyait dans son métier autre chose qu'une arme de destruction au moment de la lutte, ou un élément de pouvoir absolu en temps de paix.

Le choc entre ces deux hommes si différents était inévitable. Vidal, plein de nobles aspirations, de saintes utopies, ayant étudié la théorie militaire dans les livres, passait aux yeux de son chef pour un théoricien ridicule, pour un soldat à l'eau de rose, pour un amateur dange-

reux, pour un de ceux qui, au moment de la lutte, font plus de tort que de bien à la cause qu'ils servent. Et, en cela, Moreyra était de bonne foi. Brave jusqu'à la témérité, poussant la hardiesse jusqu'à la démence, le Duro savait comment il avait gagné le grade de colonel, par quelles séries d'actions héroïco-sauvages, de celles qui malheureusement ne sont que trop fréquentes dans les guerres civiles, il était devenu ce qu'il était.

Le Duro sentait sa force, connaissait les éléments dont il disposait; et, qui sait, peut-être dans son ignorance brutale, était-il plus logique que l'enthousiaste Vidal?

Ne sachant ni lire ni écrire, le Duro faisait continuellement parade de ses défauts comme d'une qualité, prétendant, comme les chevaliers du temps jadis, que pour le bras habitué à la lance, la plume est trop légère. Tirant vanité de ses défauts, Moreyra affectait continuellement de ne pas savoir même signer, ce qui n'était pas vrai; car son nom, il pouvait l'écrire, et ne manquait jamais de le faire lorsqu'il pouvait en tirer parti. Malheureusement pour le pays, les militaires comme le Duro forment presque la majorité dans l'armée; de sorte que la position des officiers un peu éclairés est on ne peut plus pénible.

Pour finir d'esquisser la silhouette du colonel Moreyra, il faut dire qu'ayant passé douze années de sa vie dans l'émigration, le Duro couvait dans son cœur une haine infernale contre tous ceux qui avaient des accointances avec le parti fédéral, et que, en conséquence, il agissait toujours contre eux avec une rigueur plus raffinée.

Quant au poste important qu'il occupait à la frontière, la chose pourrait s'expliquer suffisamment en disant qu'il était connu pour brave et pour ami fidèle de la cause unitaire ; mais il ne serait pas de trop d'ajouter qu'il était un peu parent de certain haut fonctionnaire que l'on ménageait volontiers pour le moment.

Quinze jours après la terrible scène qui clôt le chapitre précédent, le colonel Moreyra fait appeler devant lui le commandant Vidal.

Quand le commandant franchit le seuil de la porte, le Duro, assis par terre, dessinait nonchalamment des marques avec son couteau.

— Vous m'avez fait appeler, colonel ? dit Vidal en entrant.

Sans lever la tête, le Duro répondit : Oui... Et il ajouta : Asseyez-vous.

— Pardon, colonel, répondit Vidal ; mais j'aimerais mieux ne pas m'asseoir .. et vous prie de vouloir bien me donner vos ordres de suite, car le *chasque* (1) va partir, et mes rapports ne sont pas encore finis.

— Au diable les rapports, commandant ; ce n'est pas cela que nous allons traiter.

— Mais... dit Vidal, faisant un pas en arrière.

— Caray ! s'écria le Duro avec ironie, ces officiers de la garde nationale sont toujours plus pressés d'écrire que d'obéir.

— Colonel, reprit sèchement Vidal, j'obéis au gouvernement en lui envoyant le rapport qu'il m'a commandé, et je suis, comme vous, officier de ligne.

— Vous voilà fâché, commandant, dit le Duro d'un ton patelin ; vous avez tort.

— Puis-je me retirer ?

— C'est trop fort ! s'écria le Duro en colère ; je vous appelle pour voir si vous pouvez vous justifier, et voilà que vous voulez à toute force vous sauver.

(1) Courrier.

— Me justifier ? dit d'un ton hautain Vidal ; moi, me justifier ?

— Eh ! ma foi, oui, répondit le Duro ; car, pour moi, tout ça n'est pas bien clair.

Que diable ! vous allez à l'estancia du Fédéral pour lui prêter protection, à ce que l'on dit ; vous...

— Oui, pour lui prêter protection, ajouta Vidal, l'interrompant avec hauteur ; telle était mon intention.

— Bon, répondit le Duro lentement ; il faut voir d'abord si le gouvernement nous envoie ici pour protéger nos amis ou nos ennemis.

Vidal fit un geste d'impatience, et répondit d'une voix dont il cherchait à maîtriser la colère :

— Les amis comme les ennemis sont des compatriotes, colonel.

— Cela vous regarde, dit avec mépris le Duro. Mon idée, c'est qu'il y avait pour vous du profit dans l'affaire, voilà pourquoi je laisse tomber la chose... A une autre..

— Du profit ? Je ne vous comprends pas.

— C'est bon, c'est bon.. Heureusement j'ai remédié au reste. Le déserteur auquel vous aviez si généreusement laissé prendre la clef des champs sous prétexte... Quel

prétexte s'il vous plaît, commandant ? ajouta le Duro d'un ton ironique.

— Il suffit, colonel, dit Vidal d'un accent décidé, vous ne me comprendriez pas... Vous l'avez fait reprendre par nos hommes, incarcérer, torturer même, je crois. Pour cette fois vous avez gagné la partie.

Un sourire infernal se jouait sur les lèvres du Duro, et comme il vit que le jeune homme s'apprêtait à partir, il vint à lui et d'une voix enrouée lui dit :

— J'ai gagné cette partie, et ce ne sera pas la dernière, croyez-moi. Commandant Vidal, je vous ordonne de rester en place et d'écouter...

Vidal s'inclina et garda le silence.

Le Duro se rassit de nouveau, croisa les jambes à la turque, fixant un regard scrutateur sur Vidal et continua ainsi :

— Vous avez écrit pour lui et pour l'autre...

Une vive contrariété se peignit sur le visage du commandant ; mais il garda le silence.

— Mal fait, ajouta d'un ton doux le Duro... mal fait... Anacleto est une fine mouche, qui était avec cette canaille que l'on a envoyé dans l'autre monde, et l'autre...

le petit... avait déserté deux fois... Deux fois, entendez-vous, commandant Vidal ?

— Je le sais, répondit Vidal ; mais comme sa faute n'est que le résultat d'une injustice, je compte encore pouvoir rendre ce malheureux à sa mère... J'ai demandé sa grâce et je l'obtiendrai... J'en suis sûr...

— Vraiment?... dit d'un air dubitatif le Duro, et il garda quelque temps le silence.

Alors tirant de dessous son poncho un papier plié en quatre, il dit avec bonhomie :

— Vous savez lire, camarade ? faites-moi le plaisir de me lire ceci...

Vidal faisait le geste de prendre le papier, lorsque le Duro changeant sans doute d'idée, lui dit : Attendez-moi un instant... je reviens de suite, et il sortit de la tente...

Son absence fut de courte durée, et quand il revint s'asseoir par terre comme auparavant, il paraissait avoir oublié le papier. Le commandant, qui croyait voir dans la physionomie du Duro une expression marquée de contentement, lui dit avec hésitation d'abord, mais avec fermeté à mesure qu'il parlait :

— Je suis sûr, colonel, que si vous voulez bien croire à mes bonnes intentions, nous pourrons nous entendre.

Le Duro roulait tranquillement sa cigarette et laissait parler Vidal.

— Croyez-moi, ajouta celui-ci, les Gauchos n'ont pas besoin de rigueurs. Il faut au contraire en ce moment tâcher de nous les gagner. Vous les connaissez mieux que moi, peut-être, et vous savez combien leurs préjugés contre les lois sont forts. Unissons nos efforts, colonel, pour les rendre meilleurs en les rendant moins malheureux.

Comme le Duro gardait toujours le silence, Vidal, croyant que ses paroles étaient bien accueillies, vint prendre place à côté du colonel.

— Pas de fusillements arbitraires, colonel, pas de rigueurs inutiles, ajouta-t-il avec feu, croyez-moi; et surtout tâchons autant qu'il dépendra de nous, quand nous rencontrerons des criminels, de les faire juger par les lois ordinaires, par les tribunaux du pays. Que cette horrible habitude de nous ériger, nous autres militaires, en bourreaux, disparaisse de nos campagnes au plus tôt. Mainte-

nant que nous entrons dans une voie de progrès et de liberté, soyons les premiers à suivre le bon chemin.

Le Duro fumait en silence et ne paraissait nullement mal disposé; cela enhardissait Vidal.

— Tenez ce pauvre Pablo, fils de veuve, pris avec sa *papeleta*, si jeune... croyez-vous que le gouvernement, en lui pardonnant, ferait autre chose qu'un acte de justice?. Quand à l'autre, un homme que tout le monde a l'air de craindre et de respecter, faut-il le mettre au ban de la société, sans chercher même à découvrir quel est son crime, si, crime il y a?. *Gaicho Malo*, dit-on. Eh bien! avec le système de la terreur, de l'oppression, de l'arbitraire, ils le deviendront tous en six mois, si nous n'y portons pas remède. Croyez-moi, colonel, en ce point-là, les fédéraux sont plus adroits que nous. Les Gauchos le savent, voilà pourquoi ils ne nous aiment pas.

Vidal se tut, attendant une réponse.

— Mais à quoi pensez-vous, colonel? se hasarda-t-il à dire après quelques secondes d'un silence embarrassant.

— Je pense qu'ils tardent beaucoup, dit un ton bourru le Duro.

Vidal ne comprit pas, et fixa un regard étonné sur Moreyra.

En ce moment une décharge se fit entendre à peu de distance...

Vidal se mit rapidement sur ses pieds, et le Duro s'écria avec satisfaction : C'est fait !...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vidal avec une certaine inquiétude.

Alors le Duro sortant de dessous son poncho le même papier qu'auparavant il avait fait voir à Vidal, dit lentement et accentuant ses paroles :

— C'était cette communication du Gouvernement, que je tenais à vous faire voir. Tenez, on veut que nous fassions des exemples, on me recommande surtout les déserteurs.

Vidal prit machinalement le papier que le Duro lui tendait, et sans penser à le regarder, dit :

— Mais ce n'est pas possible, vous ne les avez pas...

Une seconde décharge lui coupa la parole, le jeune homme devint livide et fixa sur le colonel un regard d'angoisse.

— Je fais mon devoir, ajouta d'une voix hypocrite le

Duro... Lisez... vous verrez... Et d'un geste, il indiquait à Vidal le papier que celui-ci avait gardé à la main sans le déployer.

Vidal était atterré, il commençait à comprendre. L'horreur et le dégoût l'avaient comme paralysé.

Par un raffinement de cruauté, le Duro ajouta :

— Vous vous intéressiez à eux, je le regrette ; mais à présent, les voilà partis pour l'autre monde.

A ces mots Vidal redressa fièrement la tête, et toisant du regard l'être odieux et hypocrite qu'il avait devant lui, prononça d'une voix saccadée ces paroles :

— Vous êtes un misérable, un lâche... Ces hommes là, pour moi, vous les avez assassinés.

— Baissez le ton, commandant, vous êtes devant un supérieur...

— Vous n'êtes plus rien pour moi, ajouta Vidal, je ne suis plus au service de ceux qui assassinent. J'abandonne le fortin, je rentre dans la vie privée, je ne veux plus appartenir à une armée qui a pour chef des bourreaux tels que vous.

En prononçant ces mots, Vidal sortit brusquement. Il aperçut un groupe de soldats qui marchaient lentement

l'arme au bras ; cela le fit frissonner, il détourna les yeux pour ne plus les voir.

En arrivant sous sa tente, Vidal dit à son fidèle serviteur :

— Pedro, prépare nos chevaux, nous partons à l'instant.

— Nous partons ! s'écria le serviteur, et pour aller où commandant, s'il vous plaît ?

Pedro servait Vidal depuis quatre ans, il était habitué à être traité presque en ami, aussi sa surprise fut-elle extrême lorsque le jeune homme répondit d'une voix tonnante :

— En enfer ! dépêche-toi, il y va de ma vie.

Sans plus demander, Pedro courut apprêter les chevaux et quelques minutes après, Vidal et son fidèle Pedro quittaient le fortin des Difuntos. Il n'était que temps, le Duro venait de donner l'ordre de mettre dans les fers l'insolent subalterne.

Au moment même où Vidal et son serviteur quittaient au pas rapide de leurs montures, le fortin, une femme agée qui paraissait souffrante demandait à parler au colonel Moreyra.

Cette femme venait d'arriver dans une charrette trainée par deux bœufs. Un homme l'accompagnait.

Quand Micaela, car c'était elle, se présenta devant le Duro celui-ci était dans un de ses bons moments, il venait de donner l'ordre d'arrêter l'insolent commandant, et ces choses-là le mettaient toujours de bonne humeur. Aussi n'usa-t-il pas de trop de dureté avec la nouvelle venue, laquelle, sans perdre beaucoup de temps en paroles inutiles, comme quelqu'un qui a hâte d'en finir, présenta au colonel un papier en lui disant :

• — Votre parent vous explique tout dans cette lettre et me recommande bien à vous.

Moreyra saisit la lettre de mauvaise humeur, ajoutant brusquement :

— C'est bien, pas un mot de plus.

En ce moment un sergent vint lui annoncer que le commandant devait sans doute être parti, car ni lui ni son serviteur ne se trouvaient nulle part.

Le Duro devint blême de rage.

— Qu'on le cherche, qu'on le poursuive, s'écria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion. Qu'on le fusille, qu'on le tue comme un chien, le misérable !

Micaela, comme clouée à la même place, n'osait dire un mot ni faire un mouvement.

La colère de cet homme était horrible à voir.

— Et vous, dit-il fixant sur la femme atterrée un regard sévère, que me voulez-vous ?

— Moi, répondit Micaela toute tremblante, je vous ai porté la lettre.

— Une lettre ! s'écria Moreyra en poussant un éclat de rire sardonique. Je ne sais pas lire, moi. Allez, portez-la plutôt au commandant Vidal, il vous la lira, lui, ajout-il en froissant entre ses mains la lettre sur laquelle la pauvre femme fixait un regard désolé.

— Oui, monsieur, répondit Micaela en sanglotant, j'irai le trouver ; je vous l'amènerai, il lira la lettre, et Votre Seigneurie verra que le gouverneur lui-même a dit qu'il faut me rendre mon fils, mon Pablo.

— Quel Pablo ? dit le Duro.

— Pablo Guevara, répondit timidement Micaela.

— Vous arrivez à temps, s'écria le Duro d'une voix ironique, il vient d'être fusillé. Et il se détourna brusquement.

La mère resta comme pétrifiée.

— Sortez ! dit le Duro la poussant avec violence hors de la tente.

Obéissant à la secousse comme un corps inerte, la malheureuse alla tomber à quelque distance.

L'homme qui l'avait accompagnée vit cette scène de l'endroit où il l'attendait et accourut de suite au secours de Micaela.

Une fois auprès d'elle, il fut saisi de l'étrange expression empreinte sur le visage de sa compagne. Micaela, assise par terre, tenait entre les mains une lettre qu'elle avait l'air de lire attentivement.

— Que faites-vous là, doña Micaela ? dit le capataz, car c'était lui.

Fixant sur Peralta un regard qui le fit frémir, la mère répondit de cette voix brève et stridente que l'on trouve si souvent chez les aliénés :

— Vous voyez. Je lis la lettre du gouverneur... Et elle fit de nouveau semblant de lire.

Le sergent qui avait assisté à l'entrevue de Micaela avec le Duro s'approcha alors du capataz et en peu de mots le mit au courant de ce qui s'était passé.

Comprenant que la secousse avait ébranlé la raison de

la pauvre mère, Peralta, avec un bon sens instinctif, imagina un moyen terrible pour tâcher de tirer la malheureuse de l'état d'absence dans lequel elle se trouvait.

— Où sont-ils? demanda-t-il à voix basse.

— Là-bas... répondit le sergent montrant de la main un léger monticule.

Le capataz dit encore quelques mots et le sergent répondit :

— Pas encore...

Prenant alors par le bras Micaela qui se laissa faire sans résistance, Peralta l'emmena avec lui vers l'endroit que le sergent venait de lui indiquer.

Ce fut en vain... le corps sanglant et inanimé de Pablo ne dit rien à la folle... L'âme de la mère paraissait s'être envolée pour toujours avec celle de son fils vers un monde meilleur.

A l'aide de son *façon*, le capataz creusa une fosse, et, sous les yeux secs et fixes de la mère, il donna pieusement sépulture aux cadavres de Pablo et du Gaucho Malo

.

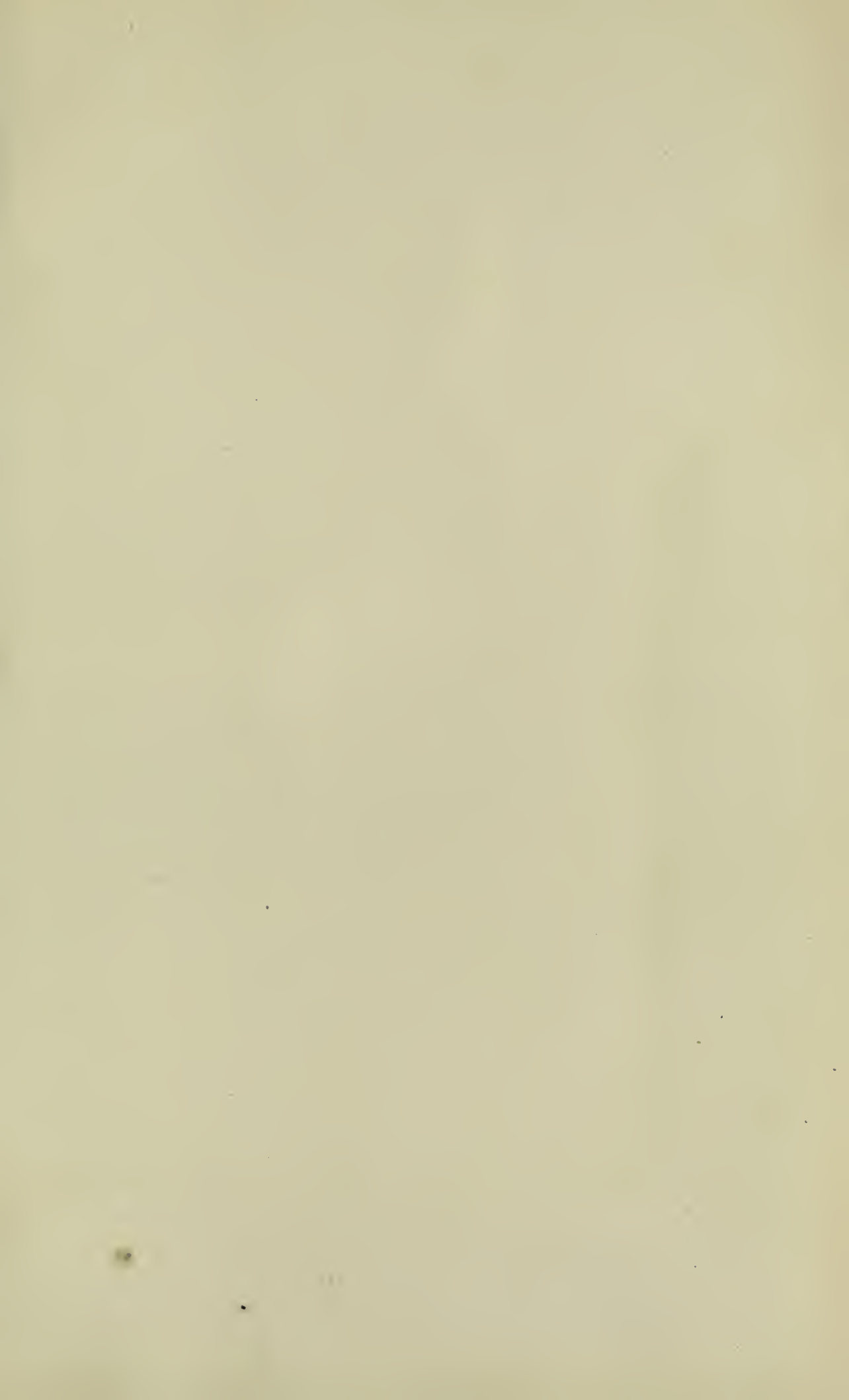
Le commandant Vidal présenta sa démission qui ne fut

pas admise, et, quelques mois après, ses amis obtinrent de lui qu'il acceptât un nouveau grade que le gouvernement lui offrit.

— Des hommes comme vous sont trop précieux pour qu'on ne fasse pas tout son possible pour les garder; disait le ministre de la guerre au lieutenant-colonel, le jour que celui-ci vint remercier le gouvernement du poste important qu'on venait de lui confier dans l'armée de Buenos-Ayres.

La tropa de Peralta fait toujours ses voyages habituels dans les pampas et chaque fois qu'elle arrive dans la place du grand marché, les curieux ne manquent jamais de dire : « Allons demander à la folle de nous lire la lettre du gouverneur. »

FIN.



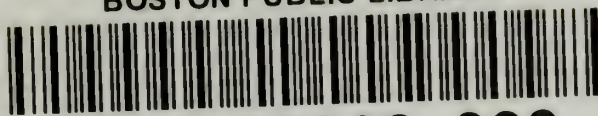
Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 08002 993 5

